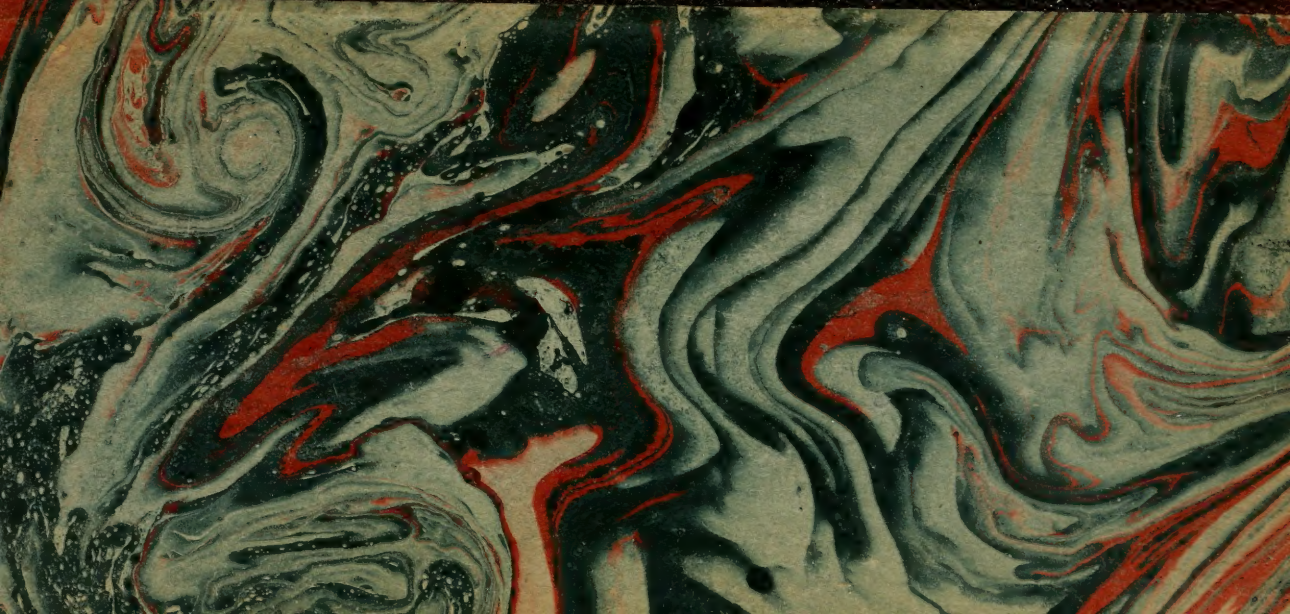
3 1761 08002258 5



Œuvres complètes de LOUIS BERTRAND

LE CYCLE AFRICAIN

I. Le Sang des Races. — II. La Cina. — III. Pépète et Balthasar. — IV. Le Jardin de la Mort. — V. La Concession de Madame Petitgand. — VI. Saint Augustin. — VII. Les plus belles pages de Saint Augustin. — VIII. Sanguis Martyrum. — IX. La Femme qui était retournée en Afrique.

En préparation :

LE ROMAN DE LA CONQUÊTE

1er Épisode : Sous la Cocarde blanche.

LE CYCLE DE LA MÉDITERRANÉE

I. Le Rival de Don Juan. — II. L'Invasion. — III. Les Bains de Phalère. — IV. La Grèce du Soleil et des Paysages. — V. Le Mirage oriental. — VI. Le Livre de la Méditerranée. — VII. Les Pays Méditerranéens et la Guerre. — VIII. L'Infante.

LA TERRE NATALE

I. Mademoiselle de Jessincourt. — II. Le Sens de l'Ennemi.

En préparation :

L'Éternel Champ de Bataille.

ESSAIS ET CRITIQUE

I. La fin du Classicisme et le Retour à l'Antique. — II. Gustave Flaubert.

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède, la Norvège, la Hollande, le Danemark et la Russie.

S'adresser, pour traiter, à la Librairie PAUL OLLENDORFF, 50, Chaussée d'Antin, Paris.

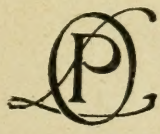
LF
B5497c

LOUIS BERTRAND

CARDÉNIO

L'HOMME AUX RUBANS COULEUR DE FEU

ONZIÈME ÉDITION



202488
30. 4. 26

PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES & ARTISTIQUES
LIBRAIRIE OLLENDORFF
50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

Copyright by Librairie Ollendorff 1922.

CARDÉNIO

L'HOMME AUX RUBANS COULEUR DE FEU

« Cette jeune Reine, dans la nouveauté et la beauté de ses habits, avec une infinité de diamants, était ravissante... »

(MARQUISE DE VILLARS).

C'est un délice que de se promener dans les rues de Madrid, un matin d'automne ou de printemps.

Sur ces hauteurs pierreuses, dans cette atmosphère limpide et sèche, l'angélus de l'aube, mêlé aux cris perçants des hirondelles, a des sons d'une pureté, d'une suavité réellement angéliques. Et c'est déjà une volupté que de respirer l'air subtil de Madrid, cet air dont la fraîcheur est si tranchante et si vive, qu'il peut, comme dit le proverbe, tuer un homme, mais dont le souffle est si léger qu'il n'éteint pas une bougie.

Ce plaisir matinal est particulièrement exquis dans les jardins du Retiro, un peu après l'ouverture des portes, parmi les rampes et les parterres envahis par le foisonnement des iris, lorsque tout est blanc de diaphanes mousselines printanières et que l'odieuse odeur des automobiles n'a pas encore chassé les exhalaisons

*virginales des fleurs qui s'éveillent. Au milieu des fraîches bouffées de parfums, on monte jusqu'au rond-point de l'*Angel caído, *on suit le chemin qui longe la terrasse et qui surplombe l'Hôpital de l'Enfant Jésus, ou bien l'on gravit les roides escaliers du pavillon qui regarde vers le Sud, du côté de la sierra de Tolède ; de là, on embrasse d'immenses étendues dont la désolation et la splendeur lumineuse rappellent les solitudes africaines, — la route d'Alcala, les terrains rougeâtres de Vallecas, intenses et chauds comme les paysages et les fonds de tableau de Vélazquez, ou encore cette lande dénudée, où se dresse, tout au bout, dans les lointains de l'horizon, tel un obélisque à l'extrémité d'une plaine sans fin, la haute roche solitaire de l'Ermitage des Anges.*

La lumière de l'aube revêt ces espaces arides des colorations les plus délicates, et la terre elle-même, comme le ciel, semble faite d'un cristal mauve, d'une nuance indéfinissable...

Le soir aussi, au crépuscule, le Retiro a son charme singulier, un charme mélancolique qui rappellerait celui de notre Luxembourg, sans une certaine âpreté, fille du terroir castillan. C'est la partie ancienne des jardins qui ressemble au Luxembourg. On y accède par des chemins aux maigres verdures d'acacias, en enjambant des rigoles vaseuses et à demi taries. On traverse des terrasses à balustres chargés de vases et de statues qui s'écaillent, on descend des escaliers monumentaux aux marches moussues et disjointes, parmi les exhalaisons surchauffées des buis, l'odeur énivrante et fade des

jasmins. Devant les flammes sombres du couchant, les parterres desséchés, où les arbustes taillés presque à ras du sol imitent les ramages d'un grand tapis de cour, on s'abandonne à la tristesse particulière aux lieux royaux désaffectés. Cependant, la nuit tombe, assombrit le ciel vert et jaune du crépuscule. Derrière les grilles, on entend des cris d'enfants qui jouent, les grincements des trolleys, les jurements des muletiers qui passent, avec leurs charrettes, là-bas, sur les pavés de la place, où la Cybèle et le Neptune de marbre érigent leurs silhouettes mythologiques, au milieu des vasques pleurantes...

Je demande pardon de ces détails préliminaires, qui sans doute paraîtront oiseux aux personnes pressées. Mais ces émotions suscitées par le paysage madrilène me semblent tenir, par des liens secrets et profonds, à la dramatique aventure, dont j'ai retrouvé la trace à Madrid même, et que je vais essayer de restituer dans toutes ses péripéties. J'y suis arrivé par le chemin des écoliers. Le lecteur voudra bien me pardonner de l'y faire passer avec moi.

***

Un matin du printemps dernier, j'errais donc par les rues de Madrid, en me dirigeant sans hâte et assez capricieusement vers la bibliothèque du Palais-Royal, où je désirais consulter des plans anciens de la ville, des descriptions de l'antique Alcazar, qui s'élevait autre-

fois sur l'emplacement de ce même Palais, — et tout particulièrement un livre rarissime de Gil Pérez d'Avila, intitulé : Teatro de las Grandezas de la villa de Madrid, corte de los Reyes Católicos de España. En Madrid, por Tomás Junti MDCXXIII... *J'espérais aussi découvrir là des documents inédits sur Charles II, le dernier roi espagnol de la dynastie autrichienne, ce prince lunatique et dégénéré, qui, dans l'histoire, ferait figure de simple idiot, si, à de certains moments, il n'avait eu, comme en un éclair de conscience, le sentiment de la tradition et du magnifique héritage dont il était le dépositaire, — véritable spectre de la royauté, grotesque et macabre à la façon d'une esquisse de Goya, — ce désespéré qui, à la veille de mourir, descendit dans les caveaux de l'Escorial et fit rouvrir devant lui le cercueil de sa première femme, la charmante Marie-Louise d'Orléans, le seul être, avec sa mère, qu'il ait réellement aimé...*

Mais, ce matin-là, en remontant la Carrera de San Gerónimo, j'étais bien loin de ces funèbres images. Je regardais, en flânant. Dans cette jolie lumière d'argent, cet air si frais et si léger, les moindres choses me paraissaient recéler une séduction inconnue et comme radieuse, de sorte que je n'éprouvais aucune envie de hâter le pas. Tout était neuf à mes yeux, — les cohues bigarrées de la Puerta del Sol, l'animation commerçante de la Calle Mayor, l'architecture si originale, si espagnole de l'Ayuntamiento, avec ses pilastres, ses arcades, ses tours d'angle coiffées d'une cage ardoisée et surmontées d'une flèche aiguë, comme les clochers de

mon pays lorrain, — et les vieux palais du XVII^e *siècle aux portails doriques ou toscans, — et même je trouvais une grâce au monument tout moderne, qui commémore l'attentat de* 1905 *contre le roi Alphonse XIII, cette blanche colonne surmontée d'une Vierge couronnée, proche parente des Vierges françaises du* XVIII^e *siècle...*

Au bout de la rue, la vue du Palais-Royal me ramena instantanément au souci de mes doctes recherches.

Je pénétrai dans ce bel édifice par l'entrée principale, celle qui s'ouvre sur la Place d'Orient. La cour intérieure était déserte. A peine si, en la traversant, j'entrevis, entre les colonnes de la galerie, la silhouette fuyante d'un hallebardier. Au sortir de la rue déjà chaude, ce palais paisible m'apparut comme un lieu de fraîcheur et de recueillement. Davantage encore la bibliothèque me donna cette impression de solitude silencieuse. Le visiteur qui s'y introduit sur les pas feutrés d'un huissier, peut avoir l'illusion qu'elle est faite pour lui tout seul. Cependant, dès le vestibule, une effigie royale vous rappelle en quel lieu vous êtes, — une copie du portrait de Mignard, qui représente le jeune Philippe V, encore assez duc d'Anjou sous son costume espagnol pour qu'on reconnaisse instantanément le petit-fils de Louis XIV. En perruque blonde, la golille au cou, il cambre élégamment sa taille sous un pourpoint de velours noir, que barrent la toison d'or et le grand cordon bleu du Saint-Esprit. Une inscription mise au bas du cadre commémore le don de ce tableau à Sa Majesté le roi Alphonse XIII par Son Excellence don Emilio Loubet, Président de la République française.

Puis, c'est l'enfilade des hautes salles, où les parquets, comme des étangs solitaires, réfléchissent à l'infini les pieds des tables, les bois luisants et précieux, les cuivres polis des armoires. Tout est net, solide et somptueux. Un aimable gentilhomme, dissimulé derrière des paravents, à l'extrémité de la dernière salle, est l'ermite de cette Thébaïde. Quelques auxiliaires, habituellement invisibles, surgissent parfois à son appel.

Grâce à lui, je trouvai tout de suite la plupart des documents que je cherchais. Avec le tome vêtu de cuir fauve de Gil Pérez d'Avila, il me mit entre les mains le plan du vieux Madrid — je veux dire une subdivision de ce plan, car il est immense comme une fresque et néanmoins exact et fouillé comme une miniature : la moindre chapelle, le moindre couvent y sont desssinés avec leurs campaniles, leurs cloîtres intérieurs, lenombre précis de leurs portes et de leurs fenêtres. Je ne tardai pas à y découvrir un hôtel princier mentionné par divers historiens. Sur ce point, je fus pleinement satisfait. Mais pour le lunatique Charles II, pas trace de document inédit ; la bibliothèque n'en possédait aucun. Alors, avec un empressement pour lequel je ne saurais trop lui marquer ma gratitude, l'aimable seigneur qui préside aux destinées de la Bibliothèque du Roi voulut bien me dire :

— Puisque Charles II vous intéresse, vous est-il agréable que je vous recommande à don Eduardo Z., le directeur d'une de nos grandes compagnies industrielles? C'est un collectionneur passionné. A défaut des documents nouveaux que vous désirez, il vous montrera, j'en suis

sûr, une foule de curiosités ou de raretés bibliographiques, qui feront votre émerveillement...

J'acceptai d'enthousiasme.

Le lendemain, dès la première heure, je reçus, de la Bibliothèque de Sa Majesté une imposante lettre de recommandation, timbrée de l'écusson royal, où s'espaçaient, en quelques lignes d'une très belle écriture diplomatique, des formules laudatives et courtoises du plus grand style.

***

Le soir même, je me rendis chez don Eduardo Z.

Ce puissant personnage habite, dans le quartier de Rosalès, une fastueuse maison neuve en bordure de ce large boulevard en terrasse, qui conduit au Parc de l'Ouest et qui domine la Gare du Nord et la vallée du Manzanarès.

Don Eduardo n'était pas encore rentré. Je dus l'attendre quelque temps dans un petit salon, au bout d'une galerie. Du haut en bas, les murs de ce salon et de la galerie elle-même étaient tapissés de tableaux anciens et modernes, — la plupart modernes et même très modernes. L'extraordinaire intensité lumineuse de ces toiles éclairait réellement la pénombre des hautes pièces aux stores baissés. Je me délectais à ce spectacle. C'était comme un ruissellement de chair et de lumière, comme le jaillissement des sources mêmes de la vie. Quel sens radieux de la couleur ont ces peintres espagnols!... Et je songeais, en regardant leurs toiles, à une discussion

que j'avais eue récemment à Paris, avec un de nos confrères, écrivain subtil et raffiné jusqu'à la corruption, qui, pour justifier son antipathie contre l'Espagne, me disait, en guise d'argument suprême :

— Et puis c'est un rivage où Hélène n'a jamais abordé!...

Je le veux bien. On ne voit guère Hélène en dehors de la Grèce, d'une certaine Grèce. A Troie, elle devait être dépaysée au milieu de ces lourds Asiatiques, de ces femmes un peu molles et basses de croupe. En Italie, elle engraisse, elle prend l'embonpoint matronal de la Joconde. Ici, elle se dessèche jusqu'à la maigreur osseuse de la Gitane ; c'est Carmen. Et ainsi l'Espagne n'est peut-être pas le pays de la Beauté. Mais c'est assurément le pays de la Splendeur. Entre les deux, mon cœur hésite. Est-il possible d'ailleurs de concevoir l'une sans l'autre ; La Beauté sans la Splendeur n'est-elle pas une Hélène fantômale, tout près d'expirer?...

Je rêvais ainsi, lorsque le maître du logis parut.

Tout de suite, il me conduistt dans un studio éclairé de larges fenêtres et muni de tables massives, commodes pour y étendre les estampes et les pesants in-folios. Avec une extrême complaisance, il me fit voir à peu près tout ce qu'il possédait sur le règne de Charles II, — livres rares, brochures, pasquins, gazettes et gravures. Certaines de ces gravures, grossièrement coloriées, représentaient d'étranges carrosses en cuir noir, galonnés d'argent, qui ressemblaient à des corbillards, montrant une dame en rouge à l'intérieur. On y avait figuré le carrosse du Lunatique lui-même, — encombrante et

fruste machine, aux rideaux de cuir, avec un banc bien dur dans le fond, mais un marchepied qui descendait jusqu'à terre et que recouvrait un tapis de velours cramoisi à crépines d'or. Aux quatre angles du baldaquin s'érigeaient quatre couronnes royales également dorées...

Malgré toute cette imagerie pompeuse, j'étais déçu. Ce n'était pas précisément ce que je cherchais. A mots couverts, je confessai ma déconvenue à mon hôte, qui, après quelques hésitations et circonlocutions, finit par m'avouer :

— J'ai là un document que je n'ai jamais voulu publier jusqu'ici... et cela pour un certain nombre de motifs que vous apprécierez... Il doit néanmoins intéresser un Français ; car il contient une relation du voyage de Marie-Louise d'Orléans, lorsqu'elle vint de Paris à Madrid, précisément pour épouser le Roi Charles II... Beaucoup de relations ont paru sur le même sujet. C'est pourquoi celle-ci m'a semblé d'un médiocre valeur... Et puis je crois avoir d'autres raisons. Mais peut-être que ces raisons n'auront pas la même importance aux yeux d'un romaneier.

Et, l'instant d'après, il m'apporta un manuscrit composé d'une trentaine de pages de vélin, dont l'écriture était assez difficile à déchiffrer. Entre les deux dernières feuilles, je remarquai, tout recroquevillé et collé au vélin, une sorte de signet, un ruban d'une couleur passée, d'un rose ou d'un vermillon qui avait dû jaunir et qui était tout piqué de petites taches noirâtres.

Est-ce la vue de ce signet qui m'hallucina, qui provoqua dans mon esprit je ne sais quel pressentiment?

Ou bien me suffit-il, en feuilletant les pages, d'y lire quelques noms français aux sonorités romanesques? Immédiatement ma curiosité fut vivement excitée. Je demandai la permission d'emporter le manuscrit, pour le déchiffrer plus à loisir ; ce qui me fut accordé, —je dois le reconnaître, — avec la meilleure grâce du monde.

***

Je sortis : il était près de sept heures. En ces premières semaines de mai, le soleil ne se couche pas de sitôt. J'avais encore une bonne heure de jour. Quelle tentation de m'asseoir là, sur la terrasse du boulevard, devant une table de café en plein air, et d'y refeuilleter à mon aise le troublant manuscrit!

Des ritournelles de graphophone et de piano mécanique montaient de la Bombilla, la promenade populaire qui s'étend en contre-bas de la terrasse. Une foule de promeneurs et de flâneurs s'y pressaient, assiégeaient les guinguettes, les chevaux de bois et les tourniquets des barquilleros. De reluisantes limousines sillonnaient le pavage de bois du boulevard, et l'on y voyait aussi, dernier vestige des élégances passées, quelques attelages de mules toutes pimpantes sous leurs colliers à grelots et leurs longues résilles de soie blanche... Vous souvenez-vous de cet étonnant petit tableau de Goya, qui est au musée du Prado, à gauche, en entrant dans la grande galerie : La Pradera de San Isidro? *Un papillotement de claires toilettes féminines, de costumes populaires,*

d'ombrelles gorge-de-pigeon, de jupes lilas et roses, de culottes bleu tendre ou vert pomme, de chevaux harnachés, de chaises et de carrosses, — toutes ces couleurs vives et gaies bougeant au bord d'un grand paysage austère, un paysage blanc et fauve, d'une aridité éblouissante, avec, çà et là, quelques taches de verdures, et, dans le lointain, les sierras mauves et neigeuses... Sauf les couleurs fleuries des costumes, c'est à peu près le spectacle que j'avais sous les yeux.

A mes pieds, aux pentes du boulevard en terrasse, dévalaient les grêles végétations printanières du nouveau parc, les lilas, les aubépines, les iris. Dans le lointain enjambant le rio d'argent étalé sur son lit caillouteux, les pierres brûlées du pont de Ségovie, — et, à l'angle de l'acropole madrilène, dominant de puissantes substructions, la masse et le dôme du Palais-Royal. Vers le Sud, la plaine infinie et toute nue, d'une désolation désertique. Au Nord, les étages successifs des âpres montagnes aux contours dentelés : tout cet ensemble est d'une immensité, d'une majesté incomparables. C'est assurément un des grands paysages du monde.

Et mes yeux revenaient invinciblement vers le profil dominateur du palais moderne. J'y substituais en pensée l'ancien Alcazar de la Maison d'Autriche. D'après les gravures que je venais de considérer chez don Eduardo, j'imaginais assez bien la silhouette trapue de la Tour dorée, où le Lunatique avait sa chambre.

Ce souvenir me ramena naturellement au manuscrit qu'on m'avait confié et qui gisait là, devant moi, sur cette table de cabaret. Parmi le roulement continu des

équipages, les ritournelles qui montaient, plus assourdissantes, de la Bombilla, je me remis à feuilleter le cahier de vélin, puis je l'examinai minutieusement.

La couverture unie était vierge de toute écriture. La page suivante portait ce titre en gros caractères gothiques ; Relation véridique du voyage que je fis à Hendaye, en France, à l'occasion du mariage de Leurs Majestés Catholiques. Pampelune, l'an de Notre Seigneur, 1679. *Après avoir compté les pages, — il y en avait exactement* 32, *— j'aperçus, collé au verso du premier feuillet, à l'aide d'un pain à cacheter, un carré de papier filigrané et couvert d'une écriture plus fine auquel, d'abord, je n'avais pas fait attention. C'était une notule ajoutée postérieurement à la rédaction primitive et qui était ainsi conçue :* « Ayant appris ce jour, 15e de février de l'an 1689, la mort de S. M. la Reine Catholique, épouse du Roi don Carlos II, Notre Seigneur, et le bruit courant que cette mort serait due au poison, j'ai relu cette relation écrite de ma main, voilà dix ans. Encore que la plupart des circonstances en soient connues de tous, il en est d'autres pourtant qui ne le sont point, et dont je me porte garant comme témoin, — lesquelles jetteront peut-être quelque lumière sur le secret d'une si déplorable catastrophe. — Ecrit à Pampelune, de ma main, ce 15e jour de février 1689, en ma maison patrimoniale, derrière l'église cathédrale de cette ville, proche le rempart. »

Il en eût fallu bien moins pour raviver toutes mes curiosités. Séance tenante, je parcourus les trente-deux pages du manuscrit. Cette narration très sèche était

rédigée en un castillan incorrect et pénible, sentant sa décadence. L'auteur, qui avait caché soigneusement, — ou prudemment, — son nom et sa personnalité, me paraissait être un barbon quelque peu sentencieux et radoteur, un dévot fort borné d'esprit, quoique très rusé, têtu et fanatique comme un musulman, Espagnol renforcé, pour tout dire, mais au demeurant, assez bon homme. Tout ce que je pus déduire de sa relation, c'est qu'il était probablement un gentilhomme navarrais, attaché, lors du voyage d'Hendaye, à la personne du duc d'Ossone, grand écuyer de la Reine, avec qui, autrefois, il avait guerroyé en Italie et en Portugal. Néanmoins, malgré l'indigence de son style et sa langue à demi barbare, les événements qu'il rapportait me parurent à la fois si colorés et si dramatiques, que j'en fus tout troublé et tout enthousiasmé. D'une traite, j'allai jusqu'au bout des trente-deux pages. Au terme de ma lecture, je découvris que le prétendu signet glissé entre les deux dernières feuilles était, en réalité, une relique pieusement conservée par l'auteur. On verra, par la suite, la signification de ce ruban, d'un rouge passé tirant sur le jaune.

A la nuit tombante, je quittai, mon manuscrit sous le bras, le boulevard de Rosalès. Il me semblait que les personnages, dont je venais de lire les aventures, me poursuivaient dans le crépuscule, que je distinguais leurs figures mélancoliques ou désespérées, derrière les fenêtres closes du Palais. Le lendemain et le jour suivant, je relus encore le cahier de vélin, et, quand je le rendis à don Eduardo, tout le drame sous-entendu dans

ces notules était reconstitué dans mon esprit. J'engageai vivement le possesseur à publier cette relation : il s'y refusa de nouveau, — je crois bien surtout pour des raisons de collectionneur qui tient à garder inédite une pièce rare.

Cependant, cette tragédie de cour me hante. Il faut, pour m'en délivrer, que je l'écrive. Afin de mettre ma conscience complètement à l'aise, je la donne comme un pur produit de mon imagination, une glose ajoutée au bas de cette relation anonyme, qui doit rester provisoirement inédite par la volonté de son détenteur. Cependant les personnes averties se rendront bientôt compte que, dans ce récit imaginaire, j'ai suivi l'histoire pas à pas, en y mêlant quelques circonstances que l'on prendra, si l'on veut, pour des fictions.

Comme j'ignore le nom de l'auteur de la relation, nous l'appellerons, pour plus de commodité, — le Navarrais, ou don Tomás de Zumarraga.

PREMIÈRE PARTIE

Si l'on tient à bien comprendre tout l'intérêt et aussi les dessous d'un tel sujet, il importe de se remémorer quelques faits de première importance.

Nous sommes en 1679. La paix vient d'être enfin conclue entre l'Espagne et la France victorieuse. Le jeune roi d'Espagne, Charles II, aura bientôt dix-huit ans. Il désire vivement se marier, et, dans son entourage, on le désire non moins que lui. D'abord, ses ministres et sa mère, Marie-Anne d'Autriche ont songé à lui faire épouser, selon une tradition plus que séculaire, une princesse autrichienne, l'archiduchesse Marie-Antoinette, fille de l'Empereur Léopold. Mais c'est presque une enfant : elle n'a que dix ans, de même que l'Infante de Portugal, à laquelle on a pensé aussi. On ne peut guère attendre qu'elles aient l'âge nubile : le Roi est pressé de se marier, et le Conseil des ministres, comme la nation elle-même, réclame au plus tôt un héritier du trône, afin de couper court aux compétitions des voisins.

Dans ces conditions, un mariage français avait

dû être envisagé : Mademoiselle, nièce de Louis XIV et propre cousine du Roi, la jeune Marie-Louise d'Orléans, la fille de Monsieur et de la séduisante Henriette d'Angleterre, parut, après examen, un parti convenable. Elle avait dix-sept ans, elle était très jolie. Charles II avait vu un de ses portraits. Le marquis de los Balbases, ambassadeur d'Espagne à Paris, avait fait d'elle à son souverain une description des plus flatteuses. Ces rapports achevèrent d'enflammer un adolescent dégénéré, de caractère sauvage et de tempérament brutal, qui, en vrai fils de Philippe IV, le roi aux trente-huit bâtards, était fort porté à la sensualité amoureuse. De sa part, ce fut réellement une affaire de cœur, si l'on ose dire. Il n'avait pas de cesse qu'il ne serrât dans ses bras celle qu'il appelait déjà « sa femme. » Celle-ci, au contraire, jeta les hauts cris à la seule perspective d'une telle union. Elle ne pouvait ignorer la laideur quasi-bestiale de son futur époux, ni sa stupidité, ni toutes ses tares. Il fallut contraindre cette fiancée désespérée à devenir Reine malgré elle. Son oncle, son parrain, — quelques-uns disaient même tout bas : son père, — le Roi Très Chrétien en personne, dut l'admoneste sévèrement : — « Eh quoi?... Pourrais-je, faire davantage pour ma propre fille? » Mais la petite princesse sacrifiée était inconsolable. Jusqu'à la frontière d'Espagne et jusqu'à Madrid, elle n'arrêta guère de pleurer : elle pleurait comme une naïade, disaient les belles dames de la Cour.

Cependant, malgré ses supplications et ses larmes dans le courant de l'été 1679, sa main fut demandée officiellement par le marquis de los Balbases, ambassadeur en France de Sa Majesté Catholique. Le 31 août, la future Reine était épousée solennellement, dans la chapelle du château de Fontainebleau, par le Prince de Conti représentant le Roi d'Espagne. Le 20 septembre suivant, escortée par un détachement de Gardes du Corps, accompagnée d'un ambassadeur extraordinaire, de l'ambassadeur d'Espagne et de toute sa maison, elle s'achemina, toujours pleurante, vers les Pyrénées. Du côté espagnol, un cortège semblable se mettait en marche. La maison de la Reine allait au-devant de sa nouvelle maîtresse. Elle quitta Madrid le 26 septembre.

La malheureuse allait tomber au milieu d'une Cour extrêmement divisée. C'était le premier ministre, don Juan d'Autriche, le frère bâtard du roi, qui, en somme et après bien des tergiversations, avait amené le mariage français. Or il venait de mourir. Son parti, ses nombreuses créatures, complotaient déjà de mettre la main sur la jeune Reine pour l'opposer à la Reine-Mère, Marie-Anne d'Autriche, ennemie mortelle de don Juan. Celle-ci devinant d'avance l'empire qu'allait prendre sur son fils une princesse française, jeune, jolie, spirituelle, infiniment séduisante comme sa mère, M^me^ Henriette, — la Reine-Mère voulait également s'emparer de sa future bru afin de dominer

par elle sur le Roi, — bien que, d'ailleurs, elle eût préféré pour cela une princesse autrichienne comme elle-même. Entre ces deux partis, s'en formait un autre, celui du duc de Médina Céli, qui, à petit bruit, s'acheminait vers le pouvoir, grâce à la faveur du Roi, et qui, naturellement, ne voulait pas d'une Reine trop puissante.

Enfin, en dehors de la Cour, les ambassadeurs étrangers nouaient autour de la gémissante Marie-Louise tout un réseau d'intrigues. Le marquis de Villars, l'envoyé de son oncle, le Roi Très Chrétien, prétendait unir les deux reines, comme les deux personnes que le Roi aimait le plus, et, par elles, peser sur celui-ci, en faire un instrument plus ou moins conscient de la politique française. Mais la vieille rivale de la France, l'Allemagne, était là aux aguets, dans la personne de son ambassadeur, le marquis de Grana, l'homme le plus gros de son siècle, — rond comme un muid, disait-on, et malin comme un singe. Furieux de l'échec du mariage autrichien, il caressait le projet de compromettre cette jeune folle de Marie-Louise, de la rendre suspecte aux yeux des Espagnols, de l'évincer ainsi petit à petit, — et peut-être même de la supprimer tout simplement...

La pauvrette, quoique possédant de longue date l'usage des cours et déjà fort manégée, arrivait comme une brebis d'occision, au milieu de ces loups dévorants. Ses larmes avaient très probablement une autre cause que la crainte de tous les dangers

qui la menaçaient. Mais elle les pressentait sans doute. Il y avait vraiment de quoi pleurer pour une petite reine de dix-sept ans, sans autre arme, contre des ennemis si forts et si rusés, que sa grâce et sa faiblesse touchantes.

***

Don Tomás de Zumarraga, le gentilhomme navarrais auteur de notre Relation, ne parvint que le 25 octobre à la frontière française.

La Maison espagnole de la Reine était déjà à Irun depuis près d'une semaine. Comment cet homme si exact, si minutieux, se trouvait-il si fort en retard? C'était par la faute de son patron et protecteur, l'Excellentissime seigneur don Gaspar Tellez Giron, duc d'Ossone, grand écuyer de Sa Majesté la Reine Catholique. Exilé dans ses propriétés d'Andalousie, en punition de sa conduite scandaleuse et de ses écarts de parole contre don Juan, le premier ministre défunt, il n'avait pu joindre Madrid que cinq ou six jours après le départ de l'escorte officielle. Là, il lui fallut improviser une suite et un équipage, ce qui n'était pas facile pour un grand seigneur de sa qualité, habituellement fort incommodé dans ses affaires. Et c'était pour cette raison que don Tomás de Zumarraga, son ancien compagnon d'armes, avait accepté de le servir comme maître d'hôtel et qu'il était

venu à ses frais de Pampelune, sa résidence habituelle, jusqu'à la Cour. De Madrid à la frontière, il était convenu entre le Navarrais et son illustre protecteur et ami que celui-ci, à défaut de Sa Majesté, couvrirait la dépense du voyage.

Or ce bon provincial fut tout étonné de ce qu'il apprit, chemin faisant. Il apparaissait pour lui, clair comme le jour, que le mariage du Roi avait proprement affolé le Conseil des ministres : on n'avait pas d'argent pour les cadeaux, ni pour les réjouissances publiques, voire même pour les frais du voyage. Il avait bien fallu décider qu'on ferait les choses le plus économiquement possible. Pas de rencontres de souverains. Ni Louis XIV ni Charles II n'iraient jusqu'à la frontière, comme cela s'était passé lors du mariage de Marie-Thérèse : ces déplacements royaux coûtaient vraiment trop cher ! D'autre part, les routes et les pistes étaient en si mauvais état qu'on renonçait à les améliorer ou à les réparer. On conclut que Sa Majesté la Reine Catholique se servirait tour à tour, — selon l'état des chemins, — du carrosse, de la litière, ou de la chaise, et, quand la piste deviendrait tout à fait impraticable, du cheval.

Mais comment se procurer un carrosse, une chaise et une litière ? Les fournisseurs, las d'être impayés, se refusaient à consentir de nouveaux crédits. Ce fut toute une affaire. Finalement, le duc d'Albuquerque, toujours magnifique, promit d'avancer la somme nécessaire, en prenant hy-

pothèque sur les revenus du royaume de Naples.

On avait réduit le cortège au strict nécessaire : en tout, trois hauts dignitaires de la couronne, — le Grand majordome marquis d'Astorga, le Grand écuyer duc d'Ossone, la Camarera mayor duchesse de Terranova. Autour d'eux, se groupaient une vingtaine de personnes, dames de la Reine, dames d'honneur, dames d'atour, menins et camériste, sans parler des gens de service : ce qui faisait encore au moins quatre-vingts bouches à nourrir. Pour couper court à toute dépense superflue, ordre était donné à chacun d'éviter les occasions de rencontres avec les Français, engeance vaniteuse comme tous les parvenus, qui, par gloriole, se feraient un plaisir d'humilier et d'écraser les Espagnols sous l'étalage de leur richesse, ou de les entraîner à une ruineuse concurrence de faste et d'ostentation.

Don Tomás de Zumarraga, arrivé en retard à Irun, avec son patron, le duc d'Ossone, trouva tout ce monde campé au hasard dans la petite ville et faisant grande gabegie, au désespoir et au récri de la municipalité comme aussi des municipalités voisines, qui étaient mises au pillage par tout un escadron de cavalerie et par la domesticité de l'escorte.

On était là depuis huit jours. Les frais montaient d'une façon inquiétante et prodigieuse. Et la Reine n'était toujours pas signalée ! Pourtant, elle avait dû quitter Fontainebleau le 20 septembre, il y aurait bientôt six semaines !... Pourquoi

une si grande perte de temps? Pourquoi ces délais? Que se passait-il? Les Espagnols y voyaient une preuve du mauvais vouloir des Français, une façon de les berner et de les humilier encore une fois, — et tous étaient furieux, aussi bien les personnages de l'escorte que les bonnes gens du pays.

Les personnes de qualité tuaient le temps comme elles pouvaient : au jeu, à l'église, en visites dans les couvents des environs. On aimait beaucoup ces pieuses visites, qui se terminaient invariablement par une collation fort délicate, ce qui était une partie de plaisir pour tout le monde, pour les religieux comme pour leurs nobles visiteurs.

Quant aux gentilshommes ordinaires et aux domestiques, ils franchissaient quotidiennement la frontière. Des barques de pêche les conduisaient à Hendaye, de l'autre côté de la rivière.

Ils s'émerveillaient de la propreté des maisons et des rues, de l'air d'aisance et de prospérité que respirait toute la région. Mais ils rentraient, chaque soir, de très méchante humeur. Enragés à faire de la contrebande, ils prétendaient que les marchands d'Hendaye les volaient, qu'ils leur faisaient payer toutes les marchandises moitié plus cher qu'en Espagne. De son côté, la valetaille, ravie de trouver une grande abondance de vin à des prix infimes, s'énivrait dans les cabarets. Alors, c'étaient des batailles avec ceux d'Hendaye. Les rixes et les incidents de frontière étaient

d'ailleurs continuels dans cette zone intermédiaire de la Bidassoa et la côte basque.

Sur la rive française, on élevait un pavillon de bois, où le Majordome major, marquis d'Astorga, devait venir prendre la Reine des mains du prince d'Harcourt, ambassadeur extraordinaire de Sa Majesté Très Chrétienne. Mais cette construction allait assez mollement et assez chichement. Les Espagnols criaient bien haut que cela ressemblait davantage à un pigeonnier qu'à un pavillon destiné à abriter l'épouse du plus grand monarque du monde. A leur grande joie, un coup de vent emporta la cambuse. On en raccommoda une autre, qui n'était guère plus somptueuse : sur quoi les Espagnols recommencèrent à incriminer l'avarice des Français, — gens qui ne dépensaient que par vanité, ou avec l'assurance d'un profit immédiat...

Cependant, de leur côté, tout était prêt et archiprêt. Dans les salles de l'Ayuntamiento, à Irun, on avait aménagé et décoré des appartements pour la Reine. Même déploiement de magnificences à l'église paroissiale, où l'évêque de Pampelune devait chanter un *Te Deum* pour l'entrée de Sa Majesté. Cependant celle-ci restait lointaine et de plus en plus improbable. Pour tromper les longueurs de l'attente, — et d'ailleurs avides de contempler les merveilleux préparatifs annoncés avec emphase par les Espagnols, — les Français, à leur tour, se mirent à passer la rivière. En un va-et-vient continuel, des embarcations sillonnaient le

Chingoudi et la Bidassoa. Les visiteurs envahissaient l'église et les salles de l'hôtel de ville.

Quelques dames d'Hendaye s'enhardirent même jusqu'à pénétrer dans la chambre à coucher de la Reine, pièce assez obscure, que des tentures épaisses assombrissaient encore. En une immobilité majestueuse et vaguement terrifiante, la Camarera mayor, duchesse de Terranova, occupait, au centre de la chambre, un fauteuil de velours fauve. Sous le taffetas noir de sa jupe, qui luisait comme du bronze, dans le resplendissement des bijoux dont elle était chargée, elle trônait, telle une idole. Un pied de rouge s'étalait sur ses joues et sur sa gorge. Fascinée, une petite bourgeoise osa s'approcher, en tremblant, de l'imposante personne, qu'elle prenait pour un mannequin. D'un doigt irrévérencieux, elle pressa la gorge rubiconde de la dame : d'un geste automatique, la statue animée riposta par un coup d'éventail sur la main de l'impudente... Ce fut une panique parmi les Françaises, qui s'enfuirent en poussant des cris. Et ce fut un nouveau prétexte pour les Espagnols de dénoncer le sans-gêne et la mauvaise éducation de leurs voisins.

Le lendemain, — par représailles sans doute, — les gens d'Hendaye faillirent mettre à mal le corrégidor de Fontarabie, qui, tenant à la main la verge d'ébène, insigne de ses fonctions, avait passé l'eau, comme pour venir inspecter les travaux du pavillon de bois. Les Français virent là une viola-

tion de territoire, à tout le moins une insolence intolérable. Il fut hué. Des hommes lui coururent sus avec des bâtons. Peu s'en fallut qu'il ne restât sur le carreau... Et, pendant ce temps, on ne recevait aucune nouvelles de la Reine. Cela tournait au scandale, cela devenait presque un affront pour l'Espagne !... Enfin, le 29 octobre au matin, on apprit que Sa Majesté venait de quitter Bayonne pour Saint-Jean-de-Luz.

Sans perdre une minute, le duc d'Ossone dépêcha son majordome en cette dernière ville. Le Navarrais avait mission de savoir officieusement les intentions des Français relativement à la cérémonie de la remise officielle de la Reine, — et aussi de s'enquérir subsidiairement, et avec prudence, de diverses choses bonnes à connaître. Le duc n'était pas fâché de devancer ainsi son ennemi, le marquis d'Astorga, à qui le Roi avait confié la conduite du cortège et de la maison de la Reine et qui, en toute circonstance, prétendait avoir le pas sur lui.

***

Sa Majesté fit son entrée à Saint-Jean-de-Luz un peu avant midi.

Dès deux heures, le Navarrais et sa suite mettaient pied à terre sur la Grande Place, alors que les gens du marquis d'Astorga sortaient à peine d'Hendaye. Tout de suite, don Tomás de Zumar-

raga, au nom de Son Excellence le duc d'Ossone, fit demander au prince d'Harcourt, ambassadeur extraordinaire de France, l'honneur d'un entretien particulier.

Il fut reçu par un bel homme, de taille et de mine avantageuses, à la forte encolure et au teint vermeil qui annonçait un buveur solide. Ses façons avaient une rudesse toute soldatesque et, avec cela, il affectait des allures cérémonieuses et même un ton d'afféterie assez coutumiers dans la Maison de Lorraine, dont il était. Ses ennemis disaient de lui, en haussant les épaules : — « D'Harcourt?... Tous les embarras de Nancy ! » — Le fait est qu'il avait toutes les prétentions imaginables. En sa qualité de prince lorrain, il exigeait le titre d'Altesse Sérénissime, qu'on lui refusait d'ailleurs aussi bien en France qu'en Espagne.

Le Navarrais, dûment stylé au préalable, ne manqua pas de lui faire donner de l'Altesse par son interprète : ce qui épanouit immédiatement la figure renfrognée du personnage. Il répondit fort poliment et même plaisamment aux salutations et formules courtoises de l'envoyé officieux du duc d'Ossone. Et, quand celui-ci, après mille circonlocutions, l'interrogea sur la date choisie pour la remise de la Reine et le passage de la frontière, le Prince s'emporta contre les lenteurs du voyage. Il critiqua même, en paroles assez caustiques, l'attitude de l'ambassadeur d'Espagne, qui l'accompagnait, le marquis de los Balbases, lequel sem-

blait vouloir retarder le plus possible cette auguste cérémonie. Finalement, avec des phrases molles et fuyantes, il laissa entrevoir que Sa Majesté franchirait la Bidassoa le lendemain de la Toussaint, c'est-à-dire dans quatre jours au plus tôt... si toutefois l'état de sa santé le permettait. Car Elle était extrêmement accablée par les fatigues de ce trajet interminable...

Avant de se retirer, don Tomás de Zumarraga, qui ne laissait point d'être un peu inquiet de cette réponse ambiguë, sollicita au moins la faveur de présenter à Sa Majesté Catholique les hommages d'un de ses futurs sujets : ce qui lui fut accordé sur-le-champ. Le bon gentilhomme, qui s'attendait à mille formalités préliminaires, s'ébahit fort de cette facilité d'accès. Laisser-aller français, comme toujours !... A part soi, il blâmait un tel dédain de l'étiquette, tout en estimant qu'il avait du bon pour une fois.

Ses étonnements redoublèrent lorsqu'on l'introduisit chez la Reine. Celle-ci était descendue dans une maison particulière, de très simple apparence. Elle y occupait une chambre qui, en vérité, n'avait rien de magnifique et dont tout l'ornement consistait en quelques vieilles tapisseries suspendues aux murs.

Dès le seuil où il s'était agenouillé, il aperçut une belle jeune fille très brune, qui n'avait pas l'air « accablée » le moins du monde, et qui lui fit signe de s'approcher, tout en riant aux éclats et sans s'in-

terrompre de caqueter avec sa dame d'atour, Mlle de Grancey, laquelle l'écoutait appuyée au dossier de son fauteuil. Sans doute elles se moquaient du barbon. Absent de la cour depuis plusieurs années, il était trop manifeste que don Tomás de Zumarraga avait pris à Pampelune un air provincial et quelque peu rustique. Avec ses lunettes de corne sur le nez, son habit de gros velours brun tout poudreux, son rosaire enroulé autour du poignet, il offrait l'extérieur d'un béat de village. Fort empêtré de son accoutrement et, de plus, tourmenté par la goutte, il eut toutes les peines du monde à s'agenouiller pour la seconde fois dans ses lourdes bottes à entonnoir. Cependant la belle jeune fille brune riait toujours, en lui faisant signe d'avancer.

Lui, il croyait contempler une apparition céleste. Bien qu'elle ne sût pas un mot d'espagnol, il voyait en elle, non point la Française détestée, mais la petite-fille d'une Infante d'Espagne, et, comme on se plaisait à le répéter de l'autre côté de l'eau, la future épouse du plus grand monarque du monde, — la Reine Catholique enfin... Vraiment, sa beauté était en parfaite harmonie avec un rang si souverain. En un clignement de ses yeux un instant relevés vers elle, le Navarrais en avait eu la vision rapide et éblouissante. Un teint d'une pâleur chaude, des yeux largement fendus et un peu fous, la bouche empourprée et charnue comme une cerise, la gorge voluptueuse, sous les boucles brunes et les

anglaises éparpillées de son opulente chevelure, elle annonçait un être de caprice, de plaisir et de passion. Le bonhomme en fut si bouleversé qu'il ne put proférer une seule parole de la harangue qu'il avait préparée. La Reine, toujours riant et bavardant avec Mlle de Grancey, lui donna sa main à baiser et, du geste, le congédia incontinent, comme on fait d'un importun.

Don Tomás de Zumarraga sortit à reculons, le corps ployé en deux, et titubant d'émotion.

***

Dehors, il lui fallut quelque temps pour reprendre ses esprits. Il se sentait d'ailleurs comme perdu au milieu de la foule aux couleurs voyantes, qui encombrait la Grande Place de Saint-Jean-de-Luz. Les Gardes du Corps et leurs exempts se carraient au milieu des groupes, dans leurs uniformes à revers écarlates, et ils étalaient une arrogance qui exaspérait l'Espagnol, vieux soldat des guerres de Catalogne et de Flandres. Il s'irritait surtout de ne rien comprendre au langage de ces gens légers et bruyants, qui se donnaient des airs d'importance, de tous ces galants seigneurs aux ajustements et aux manières frivoles, qu'il appelait avec dédain des « monsiours » et des « madamas... »

Il s'écartait devant eux de fort mauvaise grâce lorsque, brusquement, il se rappela l'objet secret

de sa mission : il était venu pour apprendre quelque chose. Mais comment faire? Avec qui prendre langue, lui qui ne savait pas le français? C'était, en effet, chez le duc d'Ossone, un assez beau trait d'orgueil castillan que d'avoir adressé au voisin un émissaire ignorant de sa langue. Personne, en Espagne, ne pouvait encore se résigner à admettre que l'univers ne fût pas espagnol et ne parlât pas l'espagnol. D'ailleurs la mission du Navarrais n'avait rien d'officiel. C'est uniquement à titre d'homme de confiance du Duc, grand écuyer de la Reine, qu'il avait pu obtenir du prince d'Harcourt quelques instants d'entretien. Et ainsi nul ne s'occupait de lui... Il réfléchissait, assez perplexe, cherchant dans la cohue quelque figure de connaissance.

Tout à coup, à l'autre bout de la Place, sous les arcades, il aperçut un individu qui, la veille encore, se trouvait à Irun, avec qui il s'était rencontré plusieurs fois et avec qui il avait eu de fréquentes conversations, depuis son arrivée à la frontière. C'était un petit homme maigre et noir, un Provençal nommé Vilane, qui se donnait comme un des pages du marquis de Villars, l'ambassadeur de France à Madrid, et qui l'était effectivement : le Navarrais avait tenu à s'en assurer. Il le considérait comme un personnage plus que suspect. En ce moment, Vilane confabulait avec un Franc-Comtois, un certain Evrard, valet de chambre du marquis de Grana, l'ambassadeur d'Allemagne.

Quelques instants après, le page du marquis de Villars et le majordome du duc d'Ossone étaient assis, l'un en face de l'autre, à une table de cabaret.

Le même intérêt qui conseillait à don Tomás de Zumarraga l'offre d'un pot de vin à ce coquin de Vilane, engageait celui-ci à accepter cette civilité. Ces deux hommes s'étaient flairés et devinés dès leur premier abord, à Irun. Chacun espérait tirer de l'autre d'utiles renseignements. Vilane, qui parlait beaucoup et qui, à dessein, exagérait encore ce défaut naturel, inspirait confiance par ce flux de paroles et un air de bon enfant qui n'a de secrets pour personne. Pour des raisons inverses, le Navarrais obtenait la même créance. Il parlait peu, avait l'air stupide et vaguement grotesque, de sorte que les pires indiscrétions paraissaient avec lui de nulle conséquence.

Tout de suite, comme entraîné par sa loquacité habituelle, le Provençal commença à se lamenter sur la longueur et les ennuis du voyage. On avait pensé n'arriver jamais ! Un sien ami qui suivait l'escorte depuis Fontainebleau (don Tomás supposa aussitôt qu'il s'agissait d'Evrard, le valet de chambre de l'ambassadeur d'Allemagne), cet ami ne lui avait rien célé de ce qui s'était passé depuis le départ... Et, baissant la voix, Vilane se mit à conter maintes circonstances et maintes particularités, qui, il le savait d'avance, allaient flatter toutes les rancunes et toutes les préventions de l'Espagnol qui

l'écoutait. C'est ainsi qu'il se rendait agréable à ceux dont il essayait de faire ses dupes.

Comme, tout à l'heure, le prince d'Harcourt, il blâma fort l'attitude de l'ambassadeur d'Espagne, le marquis de los Balbases, et même celle de la Reine, qui, l'un et l'autre, semblaient s'ingénier à provoquer mille délais et mille empêchements. D'ailleurs l'ambassadeur était Gênois : il fallait se défier de ces Gênois, tous usuriers, — et rusés autant qu'avares et rapaces... Quant à la Reine, depuis Paris, elle ne faisait que pleurer. Pourquoi ces larmes? On répétait, dans son entourage, qu'elle regrettait la France, — qu'elle ne voulait s'en arracher que le plus tard possible. Était-ce bien vrai?... En tout cas, Los Balbases, sans doute pour faire sa cour à sa future souveraine, — ou peut-être pour la compromettre, en l'encourageant à mille folies, en la poussant peut-être à quelque intrigue amoureuse, — ce Gênois subtil fermait les yeux sur les pires étrangetés... Or, la Reine emmenait avec elle six chevaux anglais, qui avaient appartenu à sa mère. Masquée, elle courait à cheval les grands chemins, s'arrêtant dans les auberges avec des gentilshommes de sa suite. Il y avait là une foule de jeunes gens que l'on ne connaissait pas, qui s'étaient joints au cortège, sous prétexte de faire plus commodément le voyage, en profitant des relais de la Cour. Presque tous les jours c'étaient de folles parties de chasse, des collations, des bals où la Reine dansait, jouait de la viole ou de la guitare. Et les jours

passaient. On gaspillait ainsi l'argent du Roi... Pourtant, au milieu de tous ces jeux et de ces ris, la Reine n'arrêtait pas de pleurer. Continuellement elle avait les yeux rouges. Que signifiaient ces accès de désespoir succédant à une furie de plaisir? Voulait-elle étourdir quelque chagrin dans ces extravagances?... On prétendait qu'elle avait caressé l'espoir d'épouser son cousin, le Dauphin, et de devenir reine de France. Enfants et presque du même âge, ils avaient joué ensemble dans les jardins de Saint-Cloud et du Palais-Royal. On disait qu'elle l'aimait toujours. Cependant la chose paraissait peu croyable. Comment cette belle et spirituelle jeune fille pouvait-elle être éprise de ce gros garçon courtaud et joufflu, dont le génie, par ailleurs, était si voisin du néant? Sans compter qu'il était fiancé depuis longtemps à la fille de l'Électeur de Bavière. Et, pendant le mariage de sa cousine, on avait pu voir son attitude. C'était lui qui avait conduit à l'autel sa prétendue amoureuse. Rien dans le visage et la conduite des deux jeunes gens n'avait trahi le moindre sentiment réciproque, le moindre regret... Non, non ! il n'était pas possible que la Reine regrettât le Dauphin ! Alors, c'est qu'il y avait autre chose?... Quoi? Que pouvait-il bien y avoir?...

En disant cela, Vilane scrutait de ses yeux railleurs le visage impassible de don Tomás de Zumarraga. Le bonhomme se borna à prononcer froidement:

— Tout cela est fort déplorable !

— Beaucoup plus que vous ne le pensez, don Tomás ! reprit Vilane, triomphant.

Et, se rapprochant du Navarrais, il lui chuchota à l'oreille une nouvelle qu'il jugeait scandaleuse : la maréchale de Clérembault, la gouvernante de la Reine, était, disait-on, de connivence avec ce maudit Gênois de Los Balbases, pour pousser une jeune fille ignorante et imprudente, comme était Sa Majesté, dans les bras d'un officier des Gardes, un monsieur de Saint-Chamans, grand gaillard blond et moustachu, aux bons yeux de chien fidèle. Toujours galopant à la portière du carrosse de la Reine, il s'empressait autour d'elle, lui apportait, aux relais, des coussins et des manteaux. Celle-ci, touchée de ces petits soins, l'appelait « maman, » ou bien, par jeu, elle lui tirait les moustaches, comme elle faisait aux suisses de Saint-Germain, ou aux soldats du Royal-Cravate. Quand, à la tombée d'une nuit froide, le bon soudard avait bordé la petite Reine dans ses couvertures, celle-ci lui disait en riant : « Saint-Chamans, je vous adore ! Vous êtes ma maman... Ma bonne maman chérie ! » Et à voir les yeux langoureux et les mines pâmées de cet imbécile, il était bien possible qu'il le crût...

— Taisez-vous ! fit brusquement le Navarrais, d'un air sombre. Taisez-vous, je ne veux plus rien entendre !...

De tels propos sonnaient à ses oreilles comme des blasphèmes. Qu'on osât parler de la Reine Catholique sur ce ton de légèreté, cela le passait.

Il en suffoquait d'indignation, et ses mains en tremblaient de colère. Mais il méprisait assez Vilane pour ne pas s'exagérer l'importance de ces indignes commérages. D'ailleurs il était venu pour interroger et pour écouter. De nouveau, il se le rappela fort à propos, et cela fit qu'il se maîtrisa sur le champ.

Le Provençal, voyant que le coup avait porté comme il l'espérait, n'insista pas davantage sur ce sujet périlleux. Il se mit à déblatérer contre les gens de la suite de la Reine. Il semblait excité surtout contre un sieur de Viremont, un Normand, qui conduisait les six chevaux anglais de Sa Majesté, et aussi contre une des nourrices de la Reine, une dame Quentin, grosse femme intrigante, disait-il, et des plus dangereuses. En revanche, il exaltait comme homme de science et de vertu, un médecin anglais entré, on ne savait comment, au service de Monsieur, un chevalier Talbot, qui avait déjà eu la confiance de Madame Henriette : on racontait que, celle-ci étant sur son lit de mort, il avait administré à la mourante la potion suprême...

Comme il parlait, Vilane aperçut justement l'Anglais qui traversait la Place. Il passa tout contre la fenêtre du cabaret : c'était un gros homme rouge, les yeux baissés, l'air sournois et brutal.

A sa vue, le Provençal se leva brusquement, et, comme si quelque chose de pressant l'attirait au dehors, il faussa compagnie à don Tomás de Zumarraga. Bientôt celui-ci le vit sous les arcades, en

compagnie du médecin anglais qu'il avait rejoint. Deux minutes plus tard, Evrard, le valet de chambre du marquis de Grana, l'ambassadeur d'Allemagne, abordait le couple. Tous trois ne tardèrent point à discuter avec animation.

Cependant le Navarrais avait la cervelle tourneboulée par les discours de Vilane. Eh quoi? cette jeune Reine qui lui était apparue comme un ange du ciel, — elle courait les grands chemins, elle dînait et dansait en public, jouait de la guitare, tirait les moustaches à ses officiers !... Cela renversait non seulement toutes ses idées sur l'éducation des femmes, mais ses notions les plus rudimentaires de l'étiquette. Cela ébranlait presque la foi de ce vieux serviteur en ses souverains.

En ce moment, l'angélus tintait au clocher de la paroisse. Pour se remettre de son trouble, il entra à l'église, s'agenouilla, et, déroulant son chapelet, dans un sentiment de chrétienne componction, il récita une dizaine pour le salut de la Reine Catholique et pour celui de la monarchie.

***

Comme il sortait, — sous le porche, — il croisa l'envoyé du marquis d'Astorga, qui ne faisait que d'arriver à Saint Jean de Luz, avec sa suite.

Le Navarrais eut envie de décamper incontinent avec la sienne, afin que le Grand écuyer fût le

premier averti des dispositions de la Reine. Ainsi le duc d'Ossone s'affirmerait, aux dépens du marquis d'Astorga, comme le véritable chef de l'escorte royale. Mais ce que le bonhomme venait d'apprendre, au cours de la précédente conversation, l'avait mis en appétit. Il espérait en savoir davantage, et, en vieux soldat qui a couru mille aventures, il comptait sur les bontés du hasard. Mieux valait donc retarder un peu son départ. D'ailleurs les gens du marquis d'Astorga, à peine descendus de cheval, ne repartiraient pas, selon toute vraisemblance, avant le lendemain.

L'heure du souper approchait. Il entra à l'*Hôtellerie de l'Écu de France*, avec la crainte d'y être fort mal régalé, car l'auberge était littéralement prise d'assaut par les Gardes du Corps et leurs officiers. Il y avait là, en outre, une foule bavarde et tapageuse de jeunes gens et de belles dames, de « Monsiours » et de « Madamas », comme les appelait, en bougonnant, le Navarrais. Tout ce monde assiégeait les tables, se pressait et se bousculait dans la grande salle, à ne pouvoir s'y frayer un passage.

Or, comme il franchissait le seuil, il se heurta à un jeune homme, qui, après un instant de surprise, se jeta dans ses bras, l'accola avec effusion, se confondit en civilités et en protestations de dévouement. Il parlait espagnol. Quelle joie et quel soulagement ! Don Tomás en était éberlué. C'était le fils d'un de ses plus chers et anciens amis, le chevalier d'Osséjà,

gentilhomme catalan, rallié récemment à la France. Jusqu'à ces derniers temps, le père et le fils venaient, chaque année, visiter don Tomás, veuf et sans enfants en sa maison de campagne de Véra de Navarre. La récente guerre avait mis un terme à ces réunions amicales. Le chevalier d'Osséjà les commémora en termes magnifiques. Maintenant que la paix était revenue, il exprima le vœu qu'elles pussent se renouveler prochainement.

Don Tomás, d'un air méfiant, confessa qu'il le soubaitait aussi. Et il s'enquit incontinent de la santé de son ami, le vieux baron d'Osséjà. Tous deux s'étaient connus autrefois à Barcelone, du temps que le duc d'Ossone y était vice-roi. En qualité d'alferez, ils avaient fait, dans le même régiment, la campagne de Portugal. Ils s'étaient rendu de ces services qui lient deux hommes jusqu'à la mort. C'est pourquoi don Tomás s'intéressait du bon de son cœur à la santé de son vieux compagnon d'armes.

Le jeune chevalier répondit que, Dieu merci, son père se portait bien, qu'il habitait présentement Perpinyan, en son logis de la rue Fontfroide, après avoir passé l'été dans ses fermes de Cerdagne. Puis, comme si le sujet le touchait médiocrement, avec le bel égoïsme de la jeunesse, il ne tarda pas à parler uniquement de lui-même, du voyage qu'il venait de faire à la suite de la Cour. Lui, il ne se plaignait pas, certes, des lenteurs du trajet. A l'en croire, ç'avait été une succession de plaisirs et d'en-

chantements... Tout à coup, le chevalier se frappa le front, et, d'un air subitement inspiré, il demanda à don Tomás :

— Votre Grâce a toujours sa maison des champs de Véra?

— Pourquoi non? fit le bonhomme surpris.

— Et d'ici à Véra, il y a cinq ou six lieues?...

— J'en compterais plutôt sept! prononça le Navarrais, placidement.

— Qu'à cela ne tienne! dit le jeune homme, dont la face s'illuminait de plus en plus.

Et baissant la voix, il pria le vieux compagnon de son père de lui prêter sa maison de campagne pour un *impromptu*, — une surprise qu'il voulait donner à quelques dames et à quelques cavaliers de ses amis. Si même il pouvait faire préparer des chevaux frais pour le retour à Saint-Jean-de-Luz!...

A ces mots « d'impromptu, » de dames et de cavaliers, le dévot Navarrais fronça les sourcils. Convenait-il bien à une personne de son caractère de s'associer, fût-ce indirectement, aux débauches de la jeunesse?... Le jeune chevalier, devinant les scrupules du bonhomme, se hâta d'ajouter que ses compagnons étaient gens de la plus haute qualité et que tout se passerait dans le plus bel ordre et avec avec la plus extrême décence. D'autre part, il était difficile à don Tomás de Zumarraga, majordome de Son Excellence le duc d'Ossone, de refuser cette politesse à des gentilhommes français qui, sans doute, la lui faisaient demander par le fils de son

meilleur ami. Il y avait là une question de courtoisie et de sentiment tout à la fois.

Finalement, don Tomás, la mine contrainte, déclara qu'il était trop heureux de mettre sa maison de campagne à la disposition de si braves et galants cavaliers, et que, par ses soins, ces messieurs y trouvaient des montures fraîches pour le retour...

— C'est pour demain ! interrompit vivement le chevalier d'Osséjà... Demain soir, ou après-demain !

Puis il mit un doigt sur sa bouche, et, d'un ton de gravité comique :

— Surtout que votre Grâce n'en dise rien à personne : c'est une surprise !...

Et le jeune homme se mit à rire aux éclats. Il avait des dents éblouissantes et semblait rire surtout pour les montrer.

Comme pour récompenser don Tomás de Zumarraga de sa complaisance, il le convia à s'asseoir devant une longue table toute préparée, autour de laquelle se groupaient déjà une vingtaine de personnes, hommes et femmes. Les hommes étaient presque tous de très jeunes gens, dont les manières et la volubilité de parole causaient une gêne à ce barbon, devenu un véritable gentilhomme campagnard. Ceux-ci, parfois, l'interpellaient, le prenaient à partie. Il n'entendait pas leur langue, de sorte que, à tout instant, il était obligé de recourir au chevalier d'Osséjà, son voisin, qui lui servait d'interprète.

A cette table de la jeunesse, on gardait son franc-parler. On ne se contraignait d'aucune façon. On ne se gênait pas pour attaquer et tourner en ridicule les personnages les plus considérables de la Cour : le Roi lui-même n'était point épargné.

Don Tomás dressait l'oreille chaque fois qu'il saisissait au vol un nom illustre ou connu en Espagne. Il constata que celui du prince d'Harcourt était fréquemment prononcé...

Soudain, une dame d'un certain âge et très parée, que toute cette jeunesse parut écouter avec déférence, se déchaîna contre l'Ambassadeur extraordinaire de Sa Majesté : « d'Harcourt ! Encore un Lorrain !... Cette race maudite et perfide de Lorraine contaminait la Cour et le Royaume, ourdissant partout ses intrigues et ses trahisons ! On savait assez les relations de Monsieur avec le triste chevalier de ce nom, — et toutes les sottises, pour ne pas dire plus, qu'il lui avait fait commettre ! C'était à son influence occulte, sûrement, que d'Harcourt devait sa mission auprès de la Reine d'Espagne ! Monsieur avait-il perdu l'esprit de confier sa fille à ce personnage suspect, sans cesse en rapports avec toute une partie de sa famille qui vivait en Allemagne, que l'Empereur comblait de faveurs insignes !... Et n'avait-il pas honte d'imposer à cette même fille la société d'une dame d'atours, telle que Mlle Grancey, qui, au vu et au su de chacun, était la maîtresse du Chevalier de Lorraine? Heureusement que la frivolité de cette créature la

rendait inoffensive ! Elle ne rêvait que de passer l'hiver à Madrid, aux côtés de la jeune souveraine, et de se faire donner par elle un beau cadeau, de quoi la Grancey avait fort besoin pour restaurer un peu ses affaires !... En revanche, la maréchale de Clérembault, la gouvernante de la Reine, paraissait des plus dangereuses ! Se sentant brûlée à Paris, elle partait avec l'intention de se ménager quelque bon établissement en Espagne, grâce au crédit de sa pupille. Et c'est pourquoi elle était sans cesse en conciliabule avec Los Balbases, l'ambassadeur d'Espagne. Que pouvaient-ils bien comploter à eux deux ? Que cherchait ce Gênois, qui avait longtemps vécu en Allemagne, qui était *persona grata* à la Cour impériale?... En vérité, la Reine était entourée d'ennemis, des pires ennemis de la France !...»

Pendant toute cette diatribe, à laquelle il ne comprenait pas grand'chose, le Navarrais avait épié curieusement le jeu des physionomies. Lorsque la dame très parée prononça le mot « ennemis, » il vit tout à coup un jeune homme, placé en face du chevalier d'Osséja, relever la tête et tourner vers celle qui parlait, des regards de stupeur, comme chargés d'une muette interrogation. Cela frappa beaucoup don Tomás de Zumarraga. Il observa plus attentivement ce jeune homme, dont l'attitude, en vérité, paraissait étrange. Comment ne l'avait-il pas remarqué plus tôt? Il était d'une beauté singulière, qui attirait les yeux de toutes les femmes présentes, — grand, mince et blond, mais d'un

blond qui n'annonçait rien d'un homme du Nord, un blond italien, que le soleil méridional a doré. Avec cela, des yeux bruns, d'une flamme et d'une douceur extraordinaires. Sa beauté seule faisait tout son éclat, car il était très simplement vêtu de drap bleu. Une torsade de rubans couleur de feu s'épanouissait sur son épaule gauche, et il portait un ruban pareil à la coquille de son épée. La main du jeune homme se crispait sur la nappe, à mesure que la dame précisait ses récriminations. A de certains moments, ses beaux yeux lançaient des éclairs de haine et de fureur.

Don Tomás de Zumarraga ne laissait rien échapper de cette mimique. Cependant, après la sortie de la dame, — qui avait excité un certain malaise, — la conversation était redevenue générale. On parlait des réjouissances prochaines, de la réception pompeuse que les Espagnols préparaient à Irun. Et ces jeunes Français ne résistaient pas au plaisir de dénigrer d'avance la réception de leurs voisins. On faisait des mots, on lançait des épigrammes contre la gueuserie et l'arrogance castillanes. On semblait oublier complètement qu'un Espagnol était là. Mais le Navarrais, — qui d'ailleurs n'y entendait rien, — ne perdait pas de vue l'homme aux rubans couleur de feu. Celui-ci paraissait absorbé et torturé par ses réflexions. Don Tomás finit par demander au chevalier d'Osséja, en clignant de l'œil dans la direction du jeune homme :

— Qui est-ce?

Le chevalier haussa les épaules :

— Je ne le connais pas !... Un Vénitien peut-être ! On dit qu'il a été amené à la Cour par l'ambassadeur de la Sérénissime République... En vérité, je ne sais !

Deux jeunes gens affirmaient qu'on allait donner la comédie à Hendaye, pour les adieux de la Reine. Sur quoi, une dame, se tournant vers l'inconnu, avec un air de tendre sollicitude :

— Eh bien ! Cardénio, voici votre affaire !... Nous allons ouïr encore votre jolie voix !

— Cardénio ! souffla don Tomás à l'oreille du chevalier d'Osséjà.

— C'est un nom de comédie ! répliqua vivement le chevalier : Votre Grâce ne connaît pas la pièce ?... *Les Folies de Cardénio ?*... Elle a fait fureur à la Cour, l'été dernier !... Sans doute que ce cavalier y tenait le rôle de Cardénio !...

On se levait de table dans un grand brouhaha. Le Navarrais nota avec acrimonie que personne ne songeait à dire les grâces. Comme il achevait les siennes, il fut entraîné dans un coin par le chevalier d'Osséjà, qui lui dit chape-chute :

— Votre Grâce me permettra-t-elle de lui rappeler sa promesse ?... C'est pour demain... ou après-demain ! Rien n'est encore décidé !...

Et, de nouveau, le doigt sur la bouche :

— Silence ! Mystère !... Autrement, ce ne serait plus un *impromptu !*

Comme savourant d'avance la bonne plaisante-

rie qu'il préparait, il poussa son éclat de rire juvénile, qui découvrit ses belles dents, et, sur une pirouette, il prit congé du vieux seigneur.

***

Il était à peine dix heures du soir.

Le bonhomme balança quelques instants s'il s'irait mettre au lit tout de suite, — car il se sentait recru de fatigue, — ou s'il repartirait incontinent pour Irun, afin de distancer plus sûrement les émissaires du marquis d'Astorga. Mais les lits étaient rares à Saint-Jean-de-Luz, surtout en un jour comme celui-là. Il se décida pour le dernier parti, fit seller ses chevaux, et, malgré la nuit noire, se remit en route.

Rentré à Irun, il ne put se coucher que vers les deux heures du matin. Las comme il était et perclus de tous ses membres, don Tomás, néanmoins ne dormit guère, cette nuit-là. Il ruminait sans cesse les propos qu'il avait ouïs, ou qu'on lui avait rapportés touchant la Reine. Naïvement, il s'effrayait des dangers qui menaçaient sa souveraine. Comment déjouerait-elle toutes ces intrigues, toutes ces machinations dressées contre sa vertu et peut-être sa vie? Et que pouvait-il, en cette occurrence, lui simple majordome du duc d'Ossone? C'était aux conseillers dévoués de la Reine de lui dessiller les yeux et de la guider avec prudence...

En tout cas, il se félicitait du hasard qui lui avait permis d'apprendre tant de choses, et il pensait bien faire sa cour au duc en lui révélant tout ce qu'il savait et surtout en lui apportant le premier la grande nouvelle, — à savoir que Sa Majesté passerait la frontière le lendemain de la Toussaint.

Mais il avait compté sans la paresse et la débauche de son maître. Celui-ci était couché avec une maîtresse. Il se leva fort tard. Quand il consentit à recevoir le Navarrais, les envoyés du marquis d'Astorga étaient rentrés de Saint-Jean-de-Luz depuis plus d'une heure, et, déjà, dans toute la petite ville et jusqu'à Fontarabie, il n'était bruit que de l'arrivée prochaine de Sa Majesté Catholique. Le duc, furieux d'être dérangé, accueillit fort mal cette nouvelle, comme tous les rapports que lui fit son majordome et dont celui-ci se promettait un effet si dramatique. Une seule chose le préoccupait et le tourmentait, en ce moment, c'était d'obtenir le pas, pour toute la durée du voyage, sur son intime ennemi le marquis d'Astorga. Ossone était Grand-écuyer, Arstoga Grand-majordome de la Reine. Qu'au palais, le majordome eût le pas, le duc l'admettait. Mais il soutenait qu'en voyage cet honneur revenait de droit au Grand-écuyer. Il tuait ses secrétaires à écrire lettres sur lettres au Roi pour lui démontrer le bien-fondé de sa cause et lui en développer les raisons. Le Roi ne répondait point. Et voici que la Reine allait paraître dans trois jours, et cette importante question d'étiquette

n'était pas réglée !... Le duc en piétinait d'indignation. Il ne voulait plus rien entendre. Dès les premiers mots du Navarrais, entamant le chapitre des intrigues ourdies contre la Reine, il l'envoya au diable et manda immédiatement son secrétaire pour rédiger une nouvelle supplique à sa Majesté...

Don Tomás de Zumarraga, ce matin-là, fit d'amères réflexions sur l'ingratitude des maîtres et la frivolité des grands seigneurs. Et cela lui remit en mémoire la partie de plaisir que projetait le fils de son ami, le jeune chevalier d'Osséja. Ces Français, en vérité, ne pensaient qu'à l'amusement ! Sous prétexte d'escorter la Reine, ils allaient infecter de leur corruption la vertueuse cour de Madrid ! Le Roi et ses ministres, — du moins il l'espérait, — sauraient y mettre bon ordre et renvoyer à leur Versailles tous ces écervelés !... Lui, au contraire, en prêtant sa maison de campagne pour une orgie clandestine, il allait se faire le complice de ces jeunes débauchés ! Ses scrupules de dévot le reprenaient. Ne convenait-il pas qu'il fût là, au moins pour imposer le respect de son logis? — Mais quel rôle jouerait-il, lui barbon, au milieu de cette jeunesse? Il aurait l'air d'un vrai rabat-joie !... Cependant, une curiosité sournoise et plus forte que tout le travaillait. Il réfléchissait que sa maison des champs, abandonnée depuis plusieurs années, devait être en assez triste état. Ces *Gavatches* n'en prendraient-ils pas prétexte pour se gausser encore une fois de la misère et de la rusticité

espagnoles? Son fermier saurait-il tout préparer comme il fallait, pour recevoir des visiteurs si délicats?... Oui, don Tomás en personne devait aller à Véra et surveiller lui-même les apprêts de la fête !... Ces jeunes gens viendraient demain, peut-être ce soir même? Il risquait de se rencontrer avec eux? Eh bien, qu'importe ! Il dirait qu'il était venu pour faire honneur à ses hôtes !...

Telle est la défaite que le bonhomme se donna, afin de pallier à ses propres yeux l'envie curieuse qui le démangeait.

Séance tenante, il appela un valet d'écurie et lui enjoignit de seller un de ses meilleurs chevaux et d'aller immédiatement jusqu'à Hendaye au-devant de la bande joyeuse. Dès qu'elle serait signalée, il partirait au galop pour Véra et avertirait sans retard don Tomás, qui l'y précéderait. De cette façon, tout serait disposé à point pour l'arrivée de « ces Français !... »

Lui-même enfourcha sa monture habituelle, et, sans s'accorder le temps de manger un morceau, il prit, à une vive allure, le chemin de sa maison des champs.

***

D'Irun à Véra de Navarre, le trajet est d'une heure et demie tout au plus pour un bon cavalier.

Don Tomás de Zumarraga l'était resté malgré sa goutte, son âge et un commencement d'embon-

point. Néanmoins, il ressentait cruellement la courbature de ces deux journées harassantes et il maudissait la jeunesse qui l'obligeait encore une fois à courir les chemins, malgré la grande envie qu'il aurait eue de garder la chambre, ne fût-ce que pour prendre un peu de repos. Et voilà que, soudain, il se rappela que ce lundi 30 octobre c'était précisément son jour de médecine. Il n'y fallait plus songer. Don Tomás, homme méticuleux et ponctuel, fut très contrarié de ce retardement, et sa mauvaise humeur s'en accrut.

Pourtant, la route qu'il suivait était des plus agréables. Cette après-dînée d'automne avait une douceur et un éclat mélancolique, comme en ont rarement les plus belles journées d'arrière-saison. Touchée par les premiers froids, toute cette opulente végétation pyrénéenne revêtait une splendeur de teintes vraiment merveilleuses. En grandes masses vineuses, et rousses les frondaisons dévalaient jusque dans la rivière au lit torrentueux, qu'on entendait bruire sous ses pieds, au-dessous de la route. On enjambait des ponts rustiques, et, au passage, les roues des moulins vous éclaboussaient de leurs palettes écumeuses. Un air de joie, de liberté, la liberté des montagnes sans maîtres, semblait emplir tout le ciel, d'un bleu d'argent entre les branches des mélèzes. Les paysans même que l'on croisait, cheminant d'un air grave, l'aiguillon en main, à côté de leurs bœufs accouplés et de leurs lourdes charrettes aux roues pleines, avaient une

mine de franchise et d'honnête fierté qui faisait plaisir à voir...

Puis la vallée se rétrécissait, devenait plus tortueuse et plus sauvage, les roches plus hautes et plus abruptes, parmi des éboulis de pierrailles. On pénétrait dans une région propice aux fuites et aux embuscades, pays de bandits et de contrebandiers, où les troupes royales ne s'aventuraient que rarement et avec prudence.

Notre Navarrais était trop un enfant de ce rude pays pour rien remarquer de ses singularités. Il ne songeait, en cette minute, qu'aux ennuis et surtout aux dépenses de son voyage. Il s'en effrayait. Il supputait, à un maravédis près, les doublons et les réaux que lui avait déjà coûtés le seul trajet de Pampelune à Madrid. Le Duc, son patron, aurait-il la générosité de l'en dédommager par un beau cadeau? C'était peu probable. Autant ce grand seigneur se montrait dépensier avec ses maîtresses, autant il était avare avec ses amis et ses officiers !... Ah ! pourquoi don Tomás avait-il quitté son hôtel patrimonial de Pampelune, son vieil hôtel, proche le rempart, si bien abrité et si commode, d'où il pouvait suivre les offices de la cathédrale, sans sortir de sa chambre !... »

Il remuait encore ces pensées chagrines, lorsqu'il atteignit les premières maisons de Véra. La sienne se trouvait à l'autre extrémité du village, à une assez grande distance de l'église et des dernières habitations paysannes. Entourée, par de-

vant, d'une rangée de cyprès et, par derrière, d'un jardin et d'une clôture basse en pierres sèches, elle était complètement isolée. C'était un « palais » à l'ancienne mode, vieux logis de forme cubique et massive, avec une porte romane en plein cintre, surmontée d'un énorme écusson aux armes du bon seigneur, un blason d'un fort beau relief, taillé et sculpté dans un bloc de marbre rouge des Pyrénées, et qui était, en vérité, très pompeux et très imposant. La façade ne présentait aucune ouverture au rez-de-chaussée, seulement cinq petites fenêtres au premier et unique étage, d'étroites fenêtres à vitraux branlants et à losanges de plomb. Le portail en plein cintre s'ouvrait sur un large vestibule ou plutôt une sorte de cour intérieure, autour de laquelle s'ordonnaient des greniers et des écuries. Un primitif escalier de bois, tout droit et accôté au mur, conduisait aux appartements du premier étage et à la grande salle, laquelle prenait jour sur le jardin.

Don Tomás, sitôt descendu de cheval, expédia un frugal déjeuner chez son fermier, et, tout de suite, aidé de la femme et des deux filles du rustre, il se dépêcha d'ordonner les préparatifs de la collation... Ah ! il ne s'agissait pas de se faire mépriser par ces *Gavatches!* Vite, vite ! Qu'on ouvrît les coffres, qu'on en sortît les tentures de gala, celles qu'on disposait sous les fenêtres et sous les porches, pour les processions ! Qu'on époussetât les tabourets et les bancs de bois qui garnissaient la salle, — et l'uni-

que fauteuil en cuir de Cordoue !... Cette salle, dans son austère nudité, avait tout de même assez grand air, avec son parquet de sapin dont l'odeur aromatique et sylvestre parfumait toute la pièce, sa table de chêne, carrée et puissante comme une citadelle. En guise de nappe, don Tomás y fit étendre bout à bout deux grandes serviettes en toile de Flandres, qui lui étaient venues par héritage, de cousins éloignés. Ces serviettes, vraiment précieuses et admirables, représentaient, dessinées dans la trame même de la toile, des scènes et des figures variées : l'écusson impérial avec l'aigle bicéphale de la Maison d'Autriche, — au-dessous, l'entrée de l'Empereur Charles-Quint, couronne en tête, dans sa bonne ville de Gand, — et, tout autour les cités flamandes, Bruges, Ypres, Louvain, Courtray, Lille, Valenciennes, reconnaissables aux clochers de leurs églises, au profil de leurs remparts, de leurs halles, aux costumes de leurs bourgeois, s'exerçant à tirer de l'arbalète dans la campagne...

Le Navarrais était très fier de posséder ces deux pièces magnifiques. Quand la fermière y eut disposé des plats pour la collation, il se recula jusqu'à la porte d'entrée, afin de contempler l'ensemble. Satisfait, il s'assit dans le fauteuil en cuir de Cordoue, et, placidement, il attendit ses hôtes, bien résolu d'ailleurs à ne pas se montrer à eux : dès qu'ils seraient signalés, il disparaîtrait.

***

Enfin, vers quatre heures, le palefrenier qu'il avait envoyé au-devant de « ces Français, » déboula, bride abattue, de l'allée de cyprès.

D'une haleine, il conta ce qu'il avait vu : qu'une douzaine de dames et de cavaliers étaient tombés en grand tapage, à Hendaye, sur le coup de midi; qu'ils y avaient mis pied à terre, pour dîner à l'*Hôtellerie du Grand Monarque*. Tous étaient masqués : il avait tout observé... Et, pendant que les autres étaient encore à table, trois d'entre eux, également masqués, deux hommes et une femme avaient donné l'ordre de seller leurs chevaux à petit bruit, et ils étaient partis clandestinement, longeant la rivière jusqu'à Béhobie. Ils avaient fait un détour pour ne pas traverser le village, et, une demi-lieue plus loin, ils avaient traversé un gué. De là, ils s'étaient lancés sur la route de Véra, au grand galop, — d'une allure si précipitée vraiment, que lui, le palefrenier, malgré son genêt andalou, il avait dû prendre un raccourci dans la montagne. Mais ils le talonnaient de très près : ils arrivaient.

Don Tomás prêta l'oreille : un bruit de galopade s'entendait dans le lointain. Il l'écoutait, le cœur battant, fort intrigué et troublé par le rapport de son valet : que signifiait ce manège singulier? Pour-

quoi ces trois personnages avaient-ils l'air de se cacher des autres? Au lieu de l'*impromptu* annoncé, cela tournait à l'imbroglio de théâtre. Au lieu de la bande joyeuse qu'il se figurait, seulement trois comparses masqués... Mais, sans doute, ce n'était qu'une amourette du chevalier d'Osséja, qui, désireux de solitude, s'était esquivé avec sa belle et son confident.

Les sabots des chevaux martelaient maintenant les cailloux de l'allée. Le Navarrais courut à une des étroites fenêtres pratiquées dans la façade, et il vit en effet trois cavaliers masqués s'arrêter devant le portail. Ils paraissaient tous essoufflés par la course. Néanmoins ils s'interpellaient bruyamment, poussaient de grands éclats de rire, en s'épongeant le front de leurs mouchoirs. Le chevalier d'Osséja ôta son chapeau, puis son masque, tandis que son compagnon aidait la dame à descendre de cheval. Déjà, rien qu'au timbre de la voix don Tomás avait reconnu le chevalier. Mais les deux autres?... Ils venaient de se démasquer à leur tour. Le bon seigneur les dévisageait avidement... Ce cavalier, à la petite moustache blonde posée sur la lèvre comme un trait d'or, ce jeune homme aux yeux de flamme et comme brûlés de passion, voici qu'il croyait le reconnaître... Plus de doute! c'était l'homme aux rubans couleur de feu, le mystérieux inconnu qu'il avait entendu nommer Cardénio... Et cette jeune fille brune, rieuse et provocante, à la bouche sensuelle et à la gorge

épanouie, qui avait si fière tournure dans sa longue jupe de velours gris, sous le feutre au panache guerrier?... Horreur ! C'était Doña Maria-Luisa de Orléans, — la Reine ! Sa Majesté Catholique !

Le vieux gentilhomme navarrais était écrasé d'une telle découverte. Tout se brouillait et se confondait dans son esprit. Il n'eut plus conscience que d'une chose, c'est qu'il venait de surprendre un terrible secret, — un secret qu'il ne devait pas savoir, une abomination qu'il ne devait pas avoir vue : il aurait voulu, pour cela, être effectivement écrasé, ou pouvoir se supprimer lui-même !... Mais *ils* allaient monter l'escalier ! Éperdu, il enjoignit à son valet de descendre au-devant des voyageurs, avec la recommandation expresse de ne pas dire qu'il se trouvait là ! Après quoi il poussa le verrou de la porte qui communiquait avec la salle où la collation était préparée, et, l'oreille appuyée contre la serrure, il épia les événements.

En une angoisse affreuse, il se remémorait ce qu'il avait appris la veille, à Saint-Jean-de-Luz : que la Reine était entourée d'ennemis, lesquels cherchaient à la perdre par tous les moyens. Si ces deux jeunes gens avaient mission de la compromettre, de l'enlever peut-être?... Et c'était pour cela, pour cette infamie, que lui, don Tomás de Zumarraga, avait prêté sa maison ! Son devoir était de réparer sa faute, de défendre sa souveraine, fût-ce au prix de sa propre vie ! Instinctivement sa main chercha la garde de son épée, — et,

comme il ne percevait aucun bruit dans la salle, il se rapprocha de la fenêtre, pour voir si les jeunes, gens étaient montés. Il n'aperçut que le chevalier d'Osséja qui faisait le guet dans la cour, près des chevaux, que lui-même avait donné l'ordre à son fermier de tenir préparés. Le crime était patent: ces deux scélérats voulaient enlever la Reine! Cependant aucun bruit ne venait de la salle : l'homme aux rubans couleur de feu aurait-il déjà entraîné l'imprudente?... De nouveau, il approcha son oreille de la serrure, et, après quelques instants, il distingua un murmure de paroles passionnées, des paroles italiennes, que le vieux soldat comprenait fort bien, ayant servi à Naples et à Milan.

Tout à coup, la voix virile s'éleva, devint plus fervente. Elle disait :

— Ma Princesse !... Oh ! laissez-moi vous donner toujours ce nom... comme autrefois, vous vous souvenez, dans ce beau jardin plein de fleurs et de musique... Ma Princesse ! Vous êtes toujours ma Princesse !

— Taisez-vous, Cardénio, je vous en prie ! interrompit une voix moqueuse, que, cependant, on sentait grosse de sanglots.

— Non, je ne me tairai pas !... Écoutez-moi ! Vous n'êtes pas faite pour être Reine ! Je connais votre cœur beaucoup mieux que vous-même... ! Ne résistez plus ! Partons ! Les chevaux sont prêts ! Les entendez-vous qui piaffent à la porte? .....

La voix tendre se brisa tout à fait :

— Que me demandez-vous? Hélas ! ce n'est pas

posssible... Toujours des folies ! Toujours *Les folies de Cardénio !*

— Ma Princesse, ma Princesse, laissez-vous aimer... Moi je vous aime, — je vous aime de toute mon âme !...

Don Tomás, en ouïssant ces discours, ne se possédait plus. De semblables propos adressés par un inconnu, un homme venu on ne savait d'où, à la Majesté catholique de la Reine de toutes les Espagnes, — quel sacrilège épouvantable !... Mais quoi? Qu'allait-il faire? Allait-il provoquer un scandale, en donnant un témoin de plus à une scène qui devait rester ensevelie dans un éternel silence? Oserait-il d'ailleurs se montrer devant sa souveraine, lui un humble sujet, le majordome du duc d'Ossone?...

Brusquement, il se résolut. Marchant sur la pointe des pieds, il ouvrit l'autre porte de la pièce, qui donnait sur la galerie à balustrade, et il descendit l'escalier aussi rapidement qu'il le put.

A sa vue, le chevalier d'Osséja qui faisait toujours le guet dans la cour, parut stupéfait, puis hors de lui :

— Comment !... Vous ici, Don Tomás !

— Monsieur, dit le Navarrais, en marchant sur le jeune homme la tête haute, l'air menaçant, — vous êtes un imposteur ! Vous m'avez vilainement trompé. Mais dans l'unique intérêt de la personne que vous savez (que Dieu la garde !) — et en prononçant ces mots, il souleva son chapeau : — dans

l'intérêt d'Elle seule, je vous pardonne. Je n'aurai rien vu, rien entendu, je ne saurai rien à jamais, — je vous le jure ! — mais à une condition, c'est que, sur l'heure, sans tarder d'une minute, vous rameniez vos deux compagnons à Saint-Jean-de-Luz... Sinon, j'arme mes paysans ! Il y va de votre tête à tous deux ! Prenez garde !... Et maintenant, allez, monsieur ! Allez avertir qui vous savez !

Le chevalier faisant mine de résister, Don Tomás le poussa assez rudement par les épaules :

— Mais allez donc, monsieur !

Et, tandis que le jeune homme, l'air effondré et hagard, s'enfonçait sous le porche sculpté, le Navarrais, pour surveiller le départ, se dissimulait derrière un des vantaux massifs de la porte en cœur de chêne, toute hérissée de clous et de ferrures...

Désormais, il ne sortira plus de sa cachette. On ne le rencontrera plus. Mais il sera partout présent. Et c'est par ses yeux que nous allons voir se dérouler toute la suite de cette histoire...

DEUXIÈME PARTIE

Le mardi 31 octobre, il y eut, à Hendaye, de grandes réjouissances, à l'occasion du mariage de S. A. R. Madame Marie-Louise d'Orléans, fille de Monsieur, frère unique du Roi, avec Sa Majesté Catholique.

On avait enfin terminé, sur la rive droite de la Bidassoa, la maison de bois tant critiquée et moquée par les Espagnols. Ceux-ci l'appelaient « la baraque » ou « le pigeonnier », tandis que les Français disaient pompeusement : « le pavillon de la Conférence ». C'est là que devait avoir lieu, par devant notaires, la remise solennelle de la Princesse aux envoyés du Roi d'Espagne. La flotte, en grand pavois, était rassemblée dans la baie du Chingoudi, autant pour faire honneur à une fille de France que pour humilier les Espagnols, qui n'avaient plus un bateau capable de prendre la mer. Enfin, comme le bruit en courait depuis longtemps, des comédiens venus de Bordeaux devaient donner la comédie sur la galère amirale : la Reine y assisterait avec toute sa suite. Un courrier, parti pour

Irun, était allé inviter à cette représentation le marquis d'Astorga et toute la Maison espagnole de Sa Majesté. Fidèle au mot d'ordre reçu de Madrid, le marquis avait décliné l'invitation, pour ne pas fournir aux Français une nouvelle occasion de triomphe et surtout afin d'éviter de fâcheuses querelles de préséance.

La Reine se leva très tard, ce matin-là. Ses femmes prétextèrent qu'elle ressentait une grande fatigue de sa course de la veille. Elle n'était rentrée que dans la nuit à Saint-Jean-de-Luz, après avoir soupé à Hendaye, — comme elle y avait dîné, — à l'*Hôtellerie du Grand Monarque*. Déjà, on s'inquiétait de sa disparition. On savait qu'elle était sortie, le matin, à cheval, avec ses compagnons habituels. A Hendaye, on l'avait crue perdue. Des cavaliers s'étaient lancés à sa recherche, sur la route de Véra. Enfin, après des heures de mortelles angoisses, ils l'avaient rejointe, comme elle débouchait d'un chemin de traverse. Le chevalier d'Osséja, avec une troupe de paysans armés et portant des torches, l'escortaient. Sa Majesté déclara qu'elle s'était égarée et qu'elle devait son salut au chevalier, qui, guidé par ces montagnards, avait fini par retrouver sa trace. Quant à l'Homme aux rubans couleur de feu, il ne reparut plus. Personne n'en parla, ni ne s'enquit de ses nouvelles, dans la grande émotion qu'avait suscitée l'équipée de la Reine et dans la grande joie que causa son retour. Le prince d'Harcourt, chef de l'ambassade extraor-

dinaire, était furieux de cet incident, qui pouvait être su des Espagnols, ou qui, rapporté au Roi ou à ses ministres, pouvait lui attirer de sévères admonestations. En revanche, l'ambassadeur d'Espagne, marquis de los Balbases, la maréchale de Clérembault, gouvernante de la Reine, et Mlle de Grancey, sa dame d'atour, affectaient d'en rire. Ils n'y voyaient, disaient-ils, qu'une plaisante aventure. Et la Reine, entraînée par cette complicité tacite, la Reine qui, ce matin-là, avait les yeux rouges, — plus rouges que d'habitude, — répétait tristement à qui voulait l'entendre :

— Oui, en vérité, c'est une plaisante aventure !...

Et pourtant il lui fallait assister, ce même soir, à la comédie dont on la voulait régaler. Il fallait se parer pour cette abominable corvée, se composer un visage joyeux, alors qu'elle avait si envie de pleurer, écouter mille sots discours, au lieu de se recueillir et de s'ensevelir dans son chagrin ! La malheureuse, à bout de forces, en proie aux sentiments les plus extrêmes et les plus contradictoires, s'en désespérait... Sitôt après le dîner, on la conduisit, en grande cérémonie, au port de Saint-Jean-de-Luz, d'où une galère, arrivée le matin même, devait la transporter à Hendaye.

Bien que la mer fût calme, le roulis du léger navire ne tarda pas à indisposer une jeune fille si délicate, déjà fort abattue par les fatigues et les transes de la veille. On dut la monter dans la chambre haute, qui servait de cabine au capitaine.

On l'étendit sur une couchette, et, quand elle fut seule avec sa nourrice, la dame Quentin, qu'elle appelait « sa bonne Nicole », celle-ci lui glissa furtivement un billet dans la main. La rusée commère faisait le guet derrière la porte, tandis que sa maîtresse, avec un grand battement de cœur, déchiffrait les lignes suivantes, écrites en italien par une main trop chère et trop connue : « *Ceci est ma dernière espérance et notre chance suprême. Ce soir, quand vous rentrerez de la comédie, une barque vous suivra ayant un fanal vert à l'avant et un fanal bleu à la pointe du mât. Si vous m'aimez, comme vous le dites, vous n'aurez, au départ, qu'à faire un signe avec votre mouchoir, dans la direction de la barque. Quand vous serez en pleine mer et que la nuit sera tout à fait venue, la barque s'approchera. Alors, fiez-vous à mon amour et à la vaillance de mes compagnons. Tout est prévu.* »

Vivement, la petite Reine, malade d'amour, déchira le billet en une foule de menus morceaux, qu'elle jeta dans la mer, par une des étroites fenêtres de la cabine. Puis elle eut une crise de larmes, coupée de sanglots et de convulsions. Elle pleurait et sanglotait sans discontinuer. La Quentin, affolée, s'empressait autour de la couchette, baisait sa maîtresse au front et la rebaisait, en la suppliant de se calmer : « Dans un moment, on allait arriver à Hendaye; il faudrait recevoir un grand nombre de personnes, écouter des harangues et des compliments; que Sa Majesté, malgré

son chagrin, s'efforçât de se composer un visage convenable à son rang et à la cérémonie dont elle allait être l'ornement principal... » Mais la désolée Princesse ne voulait rien entendre : une véritable agonie commençait pour elle, et, faible et lasse comme elle était, elle se demandait comment elle pourrait, en public, cacher ce trouble intérieur. Il lui fallait prendre une résolution terrible, et dans quel moment, grands dieux !... A cette pensée, elle sanglota plus fort. La Quentin, à bout de supplications, ne savait à quel argument ni à quel moyen recourir pour l'apaiser. Finalement, sur un ton mi-moqueur, mi-câlin, elle lui dit :

— Allons, ne pleurez plus !... Savez-vous que cela vous enlaidit furieusement? D'ailleurs, nous arrivons...

En effet, la galère se mettait à tanguer fortement aux approches de la côte et des récifs. L'élégant et rapide navire semblait bondir sur les flots, comme en été, par les jours de grande chaleur, les dauphins, qui surgissent d'un saut brusque, décrivent une courbe harmonieuse et retombent dans la mer étale. Déjà, on apercevait la terre ferme, les pics aigus ou dentelés du Guipuzcoa, et, flottant dans la brume, la masse profonde des monts de Navarre et d'Oloron. La baie, mollement arrondie, avec ses étages de verdures et de hautes roches violettes, s'ouvrait, au-devant des voyageurs, en une perspective vaporeuse et attirante. La petite Reine ne pleurait plus. Soutenue par la bonne Quentin,

qui l'aidait à sortir de la couchette, elle essuyait ses yeux toujours plus enflammés... Puis, la porte s'ouvrit, et la maréchale de Clérembault parut, avec Mlle de Grancey et la troupe bavarde des camériſtes. Elles attachèrent aux épaules de la jeune fille, qui pliait sous le faix, le lourd manteau de velours bleu doublé d'hermine. La malheureuse avait sur elle tous ses bijoux, et le busc du corsage en pointe, qui étreignait durement sa taille, lui causait une gêne insupportable... Tout à coup, des salves tonnèrent, ébranlèrent les échos. Des fumées blanchâtres s'épaississaient dans le lointain. On arrivait...

La baie du Chingoudi et l'estuaire de la Bidassoa disparaissaient sous les foisonnement des voiles, des pavois, des cordages et des mâtures : il y avait là toute une flotte assemblée, des navires et des embarcations de toute forme et de toute grandeur, entre lesquelles se distinguaient, par la finesse et la légèreté de leur structure, ou par leur lourdeur imposante, les galères et les frégates de la marine royale, — des frégates à trois ponts, aux coques entièrement peintes d'azur et constellées de fleurs de lys d'or. Dorés du haut en bas, les châteaux-gaillards reflétaient dans l'eau calme, comme des superpositions et des écroulements de splendeurs, des balcons et des balustres, des rangées de fenêtres trapézoïdales, des frises et des architraves, des statues aux grands gestes de théâtre et aux draperies flottantes. Sur le couronnement, où s'éployait le

drapeau blanc fleurdelysé, trois lanternes colossales érigeaient leurs silhouettes massives et somptueuses, cerclées de bronze doré et surmontées d'une couronne ou d'une fleur de lys. Au moindre mouvement de la manœuvre, au plus léger coup de brise, les dorures des beaux navires resplendissaient, et, derrière les balcons, les rangées de fenêtres superposées s'allumaient et renvoyaient mille feux, comme les vitres du palais de Versailles, au soleil couchant...

La Reine, surprise par ce spectacle, qu'elle regardait avec des yeux d'enfant, en oubliait presque son souci amoureux. Debout à la coupée de la galère, entourée de ses femmes, qui se relayaient pour la soutenir, elle fut reçue par les notables de la région, la noblesse du pays, ces messieurs du Corps de ville, qui la haranguèrent à l'envi et copieusement. Puis, par une passerelle volante, on la conduisit à la galère amirale, — la Réale, comme on l'appelait, — où se devait donner, tout à l'heure, la comédie.

De la passerelle, où elle avançait lentement, entre son cortège et les hérauts d'armes, elle put, d'un coup d'œil, embrasser, dans toute sa longueur et dans toute sa beauté, ce bâtiment unique, orgueil de la marine du Roi. Comme celle des frégates de haut bord, la carène tout entière était peinte en bleu fleurdelysé d'or. Elle se terminait par un éperon recourbé en manche de violon et portant à son extrême pointe une tête de licorne:

D'un bout à l'autre du double bordage, plantés de distance en distance, des drapeaux de soie cramoisie frémissaient au vent de mer. De grandes oriflammes purpurines pendues à la pointe des trois mâts et balayant le niveau du pont, s'enflaient, par moments, comme des nuées roses. Les remous de la baie, sillonnée de mille embarcations, faisaient s'incliner légèrement la galère, et toutes ces banderoles s'échevelaient et palpitaient sur l'eau miroitante, qui les multipliait en un prodigieux bouquet de couleurs. On eût dit un grand jardin flottant, aux fleurs géantes, qui se courbent et qui ondulent immensément sous un coup de brise.

Jamais la fille de Monsieur n'avait rien vu de pareil, ni à Saint-Germain, sur la Seine, ni à Fontainebleau, ni à Trianon, sur le Grand Canal. Ah ! que toutes ces splendeurs étaient fortes contre son chagrin d'amour !... Elle y songeait tristement, tandis que l'amiral, duc de Vivonne, ployant avec peine sa courte et portenteuse personne, lui rendait ses devoirs, au débouché de la passerelle. Par des escaliers tournants et des balcons à balustres, il la mena jusqu'au dernier étage du château-gaillard, qui en avait trois, comme les plus gros navires. Le dernier était couvert d'un vélum rouge semé de fleurs de lys et soutenu par des piques à fer doré.

Le chapeau à la main, l'amiral guida la Reine, suivie de toute sa maison, jusqu'à l'extrême bord de la poupe. Là, s'ouvrait comme une loge de théâtre, une loge tout entière dorée, elle aussi, et

sculptée par le célèbre Puget, de Toulon. Le bois, minutieusement et savamment travaillé, imitait des courtines de velours ou de brocart, munies de leurs franges et de leurs cordelières. Le fronton de la loge représentait Apollon montant sur son char, et, de chaque côté, deux Victoires, les jambes à demi nues dans leurs brodequins lacés, gonflant leurs fortes poitrines sous les cuirasses de parade, embouchaient, d'une main, la trompette, et, de l'autre, brandissaient des couronnes. Et tout le bastingage, non moins reluisant de dorures, était fleuri de guirlandes, égayé de scènes mythologiques, figures de fleuves, de tritons, de divinités marines...

La Reine s'était arrêtée devant l'ouverture de la loge, où des sièges avaient été disposés. D'un geste large, M. de Vivonne, s'inclinant encore une fois, lui montra le vaste paysage qui s'inscrivait entre les courtines à franges dorées, comme s'il voulait lui faire hommage de toute cette terre, avec ses montagnes, ses villes, ses champs, ses rivières et ses navires. Puis, il la laissa, un instant, en compagnie de ses femmes et de quelques gentilshommes, afin qu'elle prît un peu de repos.

Des salves tonnaient toujours sur la rive française de la Bidassoa. Mais, du côté de Fontarabie, un silence morne régnait. Pas le plus petit nuage de fumée autour des remparts. L'artillerie espagnole boudait. Sur quoi, un des gentilshommes, qui étaient là, se mit à dauber sur la misère orgueil-

leuse des voisins : « Ils ne tiraient pas, parce qu'ils n'avaient ni poudre ni boulets pour leurs canons, pas même de soldats pour allumer la mèche... Et ces gens étaient fiers comme des paons ! Quelle pitié ! »

La Reine n'entendait rien de ces méchants propos. Par la baie théâtrale du château-gaillard, elle contemplait, dans la courbe étincelante des rivages, tous ces navires pavoisés pour lui faire honneur. Ses oreilles bourdonnaient du fracas des bouches à feu. Là-bas, les cloches d'Hendaye, de Béhobie, des moindres bourgades, sonnaient à toute volée. Des sonorités lointaines et délicieuses à entendre lui arrivaient dans le vent. Les banderoles déployées faisaient courir comme des flammes rougeoyantes dans la forêt des mâts. Et toutes ces magnificences, toute cette force étalée, tout cela était pour elle !... Rêveuse, elle aperçut le mouchoir brodé qui pendait au bout de sa main fluette, le mouchoir qu'elle devait agiter tout à l'heure, à la nuit tombante, quand la comédie serait finie et qu'on s'en irait, Dieu sait où ?... Mais le pourrait-elle? En aurait-elle le courage? Est-ce que toutes les ivresses de l'amour valaient les joies profondes de la puissance, la gloire du rang suprême?...

Devant la baie de la galère, sous les couronnes et les trompettes des Victoires sculptées par Puget, la Princesse faible et douloureuse rêvait ainsi, en regardant les flottes du Roi son oncle...

***

Mais le répit fut bref. M. de Vivonne, flanqué de ses officiers, la vint avertir que le spectacle allait commencer...

En l'honneur de Sa Majesté, les comédiens venus de Bordeaux, devaient jouer, ce soir-là, *Proserpine*, tragédie lyrique des sieurs Quinault et Lulli, qui, à la Cour comme à la ville, venait d'obtenir le plus vif succès. Ce n'était peut-être pas sans intention que, à Fontainebleau, on avait fait choix de cette pièce pour les adieux de la future Reine d'Espagne. Le sujet n'en était-il point tout à fait de circonstance, et n'allait-il pas exciter, dans l'esprit de la jeune Princesse en pleurs, les plus utiles réflexions? Cette vierge de Sicile, fille des dieux et des rois, qui est ravie, malgré ses larmes, par le ténébreux Pluton, et que la couronne de son funèbre époux finit par consoler de régner au séjour des ombres, — c'était là une allégorie dont les personnes avisées saisirent aussitôt le sens et dont elles ne manquèrent point de faire l'application à l'épouse gémissante du lamentable Charles II.

Mais, elle, elle n'y pensait point. Elle pensait à tout autre chose. Comme dans un songe à la fois angoissant et splendide, elle se laissait guider par M. de Vivonne, qui la conduisit jusqu'au fauteuil ménagé pour elle sous le vélum, derrière la balus-

trade bordant le dernier étage du château-gaillard. Au-dessous, les deux autres formaient comme les marches d'un trône à triple gradin, ou comme les degrés en retrait d'un amphithéâtre. La maison de la Reine en occupait les balcons. Tout en bas, jusqu'au grand mât, s'étendait un véritable parterre de comédie. Un plancher volant dissimulait les misérables rameurs enchaînés à leurs bancs de galériens. Les invités, les officiers de la flotte, les notables de la région, avaient pris place sur des pliants et des tabourets, qui couvraient la plus grande partie de ce pont improvisé. Le reste de l'espace libre était réservé aux musiciens de l'orchestre. Enfin, au pied du mât, sur une estrade légèrement exhaussée se dressait la scène, sans autre décor que quelques tapisseries prêtées par l'évêque de Bayonne, et, pour toile de fond, le merveilleux paysage de la baie et des montagnes.

Tout en haut de la galère, sur son fauteuil doré, entourée uniquement de sa gouvernante et de sa dame d'atour, la petite Reine, comme isolée dans sa grandeur solitaire, regardait vaguement le doux ciel d'arrière-saison, un ciel de mauves et de violettes. Une langueur mourante flottait dans l'air. Les montagnes, translucides et troubles comme des améthystes, semblaient des architectures-fantômes sur le point de s'évanouir. Mais là, tout près du regard, derrière les pavois éclatants des navires, les murailles brûlées de Fontarabie se tassaient avec on ne savait quoi d'hostile et de noir. Ce vieux

clocher à coupole et à lanterne, dans sa nudité farouche, que solennisait, çà et là, quelques lourds ornements, cette forteresse aux créneaux en ruines et aux canons muets, c'était toute l'Espagne impériale et funèbre...

Cependant, les violons et les violoncelles s'accordaient, et, à travers la rumeur confuse des conversations et le tumulte des équipages, on percevait, par instants, de brusques cris de fureur, des claquements de fouet, puis des plaintes étouffées, qui montaient de dessous le plancher-volant... Mais le chef d'orchestre frappa les trois coups, et, sur le tapis de la scène, entre les précieuses tentures prêtées par l'évêque de Bayonne et une double rangée de figurants en tuniques blanches, on vit paraître une jeune personne fort avenante. Sa jupe, roide et pailletée de fils d'argent, était chamarrée de trois rangs de broderies. Par-dessus, elle portait une longue robe à queue traînante, ouverte sur le devant et ballonnée autour des hanches. Elle avait un corsage à taille de guêpe, qui montait jusqu'à son cou et dont les manches engageantes découvraient ses bras potelés. Enfin elle soutenait sur sa chevelure, comme une couronne, un volumineux chapeau de fleurs et de feuillages : c'était la nymphe Aréthuse aux douces ondes. Une petite urne de carton, qu'elle pressait contre sa poitrine, figurait sa qualité de Fontaine mythologique.

Elle s'avança de quelques pas dans sa belle robe

à queue, et, tout de suite, d'un air éploré, elle se mit à chanter :

Alphée à mon repos a déclaré la guerre...
Il n'est point de détours dans l'ombre des enfers
Que son amour n'ait découverts.
Je l'ai trouvé partout, et, sous les mers profondes,
J'ai vu ses flots brûlants suivre mes froides ondes.
Je veux le fuir encore au bout de l'univers.

Le cœur subitement oppressé, la Reine écoutait les paroles plaintives. Immédiatement, elle fut attentive et conquise. Le chant la pénétrait, évoquant dans son esprit d'inévitables similitudes. Quel sens inquiétant prenaient pour elle ces simples mots : « Je l'ai trouvé partout ! » C'est ainsi qu'elle-même avait trouvé partout l'amoureux Cardénio, acharné à suivre ses traces pendant des lieues, depuis des jours et des jours. Sans doute, il était là, perdu dans la foule, la guettant avec des yeux avides et passionnés, dans une de ces petites barques, chargées de spectateurs, qui s'écrasaient autour de la galère amirale... Mais en vérité, c'était lui-même ! Sous les traits du Fleuve Alphée, il venait de surgir entre les tapisseries, le casque en tête, empanaché d'un bouquet de plumes couleur d'aurore, la cuirasse aux flancs, la lance à la main. Dans ses bottines à la romaine, sous sa courte jupe à tonnelets qui s'enflait comme une basquine de danseuse, il se pavanait d'une façon glorieuse et faisait mille grâces, en regardant d'un air pâmé

l'insensible Aréthuse. La main sur le cœur, il chantait :

Arrêtez, nymphe trop sévère !
Ne fuyez plus d'une course légère !...

Comme tous ces mots portaient ! Comme cette adjuration s'adressait directement à la petite Reine en fuite ! Allait-elle s'arrêter, elle aussi? Tout à l'heure aurait-elle le courage d'agiter le mouchoir? Elle en avait conscience : sa destinée se jouait en cet instant tragique. Et cette pompe, ces honneurs qui l'environnaient, cette flotte pavoisée, ce spectacle, ce paysage merveilleux qu'elle avait sous les yeux, tout cela augmentait encore la solennité affreuse d'une telle minute... Si seulement il était possible d'accorder son amour et sa gloire ! Est-ce que vraiment cela ne se pouvait point?...

Sur la scène, une femme imposante, à la vaste poitrine, une matrone quadragénaire descendait d'un char traîné par des griffons. La Reine trouva qu'elle ressemblait à M^me^ la maréchale de Clérembault, sa gouvernante : c'était la bonne Cérès. Indulgente et maternelle, elle consolait Aréthuse :

Aimez sans vous contraindre !
Aimez à votre tour !
C'est déjà ressentir l'amour
Que de commencer à le craindre !

Ah ! quelle aimable conseillère que cette Déesse ! Comme Cardénio, la bonne Cérès devinait le secret

de son cœur ! Son cœur de petite princesse était fait pour l'amour, uniquement pour l'amour ! Le plaisir, les bals, les concerts aux flambeaux, les collations et la comédie dans les parcs, les vers des poètes, où les femmes sont comparées à des fleurs et à des divinités, les jardins pleins de lys, de roses, de tubéreuses, de jasmins et de jonquilles, comme elle aimait tout cela ! Est-ce que la vie, sans cela, méritait un regret?... Cardénio avait raison ! Elle n'était point née pour être reine !... Être reine, quel ennui ! Écouter des harangues comme celles des gens d'Hendaye ! Vivre au milieu d'un vilain monde qui ne s'occupe que d'intrigues et de complots ! Entendre sans cesse parler de l'État : la sécurité, l'intérêt de l'État !... L'État ! Quel monstre horrible ! Pour elle, il avait la figure renfrognée de M. Colbert, ou les gros yeux torves de M. de Louvois, — ou encore le front terrible et sourcilleux du Roi, quand, à la veille du mariage espagnol, il lui avait dit, d'un ton glacial : « Ma nièce, le plus grand malheur pour vous serait de revenir en France ! » Il l'avait condamnée à devenir reine, — et quelle reine ! Allait-elle obéir, subir sans révolte ce destin magnifique et mortel?... Mais non ! de tout son cœur, elle volait vers l'Amour !...

Le dangereux Amour ! que je lui veux de mal
Du trouble qu'il me cause !...

Ainsi chantait Aréthuse, en pressant contre sa

poitrine plate son urne de carton. Mais, tout de suite, la Cérès quadragénaire qui ressemblait à Mme la maréchale de Clérembault, reprit en sourdine :

Aimez sans vous contraindre !
Aimez à votre tour !
C'est déjà ressentir l'amour
Que de commencer à le craindre !

Oui ! elle aimerait ! Elle écouterait Cardénio !... Mais que dirait le Roi, son parrain? Quel souci prenait-elle de sa gloire?... Cette gloire, allait-elle la fouler aux pieds, elle, fille du sang de France, descendante de cent rois !... Cependant, la triste Aréthuse, qui se tordait les bras sur la scène, la persuadait subtilement que toutes ces grandeurs ne tiendraient point devant le caprice du tout-puissant Amour :

Vaine fierté, faible rigueur,
Que vous avez peu de puissance
Contre l'Amour et la Constance !
Vaine fierté, faible rigueur,
Ah ! que vous gardez mal mon cœur !

A cette pensée, un flot de larmes monta aux yeux de la Reine. Elle cacha son visage dans son mouchoir, et sa tête se renversa contre le dossier de son fauteuil. Ce fut une panique parmi ses femmes. Le premier acte venait de finir : les spectateurs se retournèrent vers la jeune souveraine, un peu surpris qu'elle ne donnât point le signal des

applaudissements. De son large dos, la Quentin masquait au public la vue de sa maîtresse. Elle lui avait apporté un cordial, et, tandis qu'elle buvait, la nourrice chuchota rudement à l'oreille de sa pupille :

— Avez-vous perdu l'esprit !... Songez à tout ce peuple qui vous regarde !

Alors d'un geste brusque, la Reine écarta le verre de ses lèvres, se redressa sur son fauteuil doré, tout en haut de la galère amirale, entre les pavois qui claquaient au vent, et, bravement, elle fit face à la foule.

***

Les violons et les hautbois soupirèrent, amplifièrent leur mélodie. Le second acte commençait.

La scène, maintenant garnie d'orangers en caisses, était censée représenter un vallon de Sicile. La jeune Proserpine y folâtrait avec une troupe de nymphes. En faisant le geste de cueillir des bouquets, ou de tresser des guirlandes, toutes chantaient en chœur :

Belles fleurs, charmants ombrages,
Il ne faut aimer que vous !
On ne trouve rien de doux
Quand on est dans l'esclavage...

Devant ce simulacre de félicité champêtre, la Reine se remémorait la chevauchée de la veille

avec Cardénio. Les montagnes, les torrents, les forêts profondes et sauvages, — la liberté !... Comme tout cela était bon, comme cela vous exaltait et vous gonflait le cœur !... Quel rêve ! Aller toujours ainsi ! cheminer par les sentiers étroits qui bordent la rivière, marcher lentement, l'un contre l'autre !... Ah ! pourquoi n'avait-elle pas écouté son ami?...

Mais voici que le noir Pluton, tout vêtu de velours sombre, une couronne d'ébène sur la tête, bondissait, comme un loup ravisseur, en faisant sonner le fer de son trident. Il emportait sur son char la plaintive Proserpine échevelée dans ses voiles.. A cette farouche apparition, il sembla à la jeune Reine que le noir enfer de l'Espagne s'ouvrait sous ses pieds. A Paris, on lui avait dépeint son futur royaume sous des couleurs si effrayantes ! L'époux qu'on lui destinait était laid, brutal, dégoûtant, avec des lèvres pendantes, des oreilles qui suppuraient ! Et, dans les petites chambres aveugles de l'Alcazar, derrière les fenêtres grillées de l'Escorial ou du Retiro, quel esclavage, quelle réclusion perpétuelle l'attendaient !... Encore toute frissonnante, elle se répétait un mot terrible que lui avait dit, l'autre jour, à Poitiers, sa nouvelle femme de chambre espagnole, cette redoutable Maria Molina, qu'on venait d'attacher à son service. La Reine, en courant la ville avec sa bande de joyeux garçons, avait fait des emplettes chez les marchands et même elle s'était laissé offrir par un

de ces jeunes gens une demi-douzaine de bas de soie : de quoi la camériste la tança rudement, et, jetant par terre les bas de soie : — « Madame, les reines d'Espagne n'ont pas de jambes ! » — De quel ton, de quelle lèvre, la cruelle avait proféré cette chose affreuse !... Pas de jambes ! Alors, plus de promenades ni de jeux dans les jardins ! Plus de danses ! Plus de courses à cheval sur les beaux pur sang venus des fermes du Yorkshire ! La fille de la romanesque Henriette d'Angleterre s'en désespérait par avance. Elle se voyait déjà prisonnière dans une chambre obscure de son palais, accroupie du matin au soir, sur une pile de coussins, ayant aux pieds des *chapins* étroits et blessants comme des brodequins de torture, qui l'empêchaient de marcher et même de se tenir debout... Et, pendant ce temps, sur la scène, entre les orangers en caisses, Proserpine, d'une voix déchirante, modulait son grand air :

Ma chère liberté, que vous aviez d'attraits !
En vous perdant, hélas ! que mon âme est atteinte
De douleur, de trouble et de crainte !
Ma chère liberté que vous aviez d'attraits !
Faut-il vous perdre pour jamais?...

Mais on la consolait bien vite. Le chœur des ombres fortunées lui vantait l'honneur de partager la couche du Roi des Enfers :

Aimez qui vous aime !
Rien n'est si charmant !

Quel bonheur suprême
D'avoir un grand roi pour amant !

Sa chère Aréthuse elle-même l'exhortait à sécher ses larmes :

Le Dieu, qui pour vous soupire,
Est un des trois grands dieux, maîtres de l'Univers,
Vous avez à vos pieds tout un immense Empire !
Il est beau de régner même dans les Enfers !...

Quelle surprise !... C'était le langage qu'on lui avait tenu à Fontainebleau, dans l'entourage du Roi ! Des personnages austères l'avaient morigénée, lui avaient débité de longs discours sur la grandeur de la Royauté, sur ses jouissances délicieuses, — et aussi sur ses devoirs, si glorieux à remplir !... La Royauté ! Elle était là, qui l'environnait de son appareil pompeux et terrifiant ! Ces soldats, ces flottes, ces étendards, ces canons, tout cela qui semblait être à ses genoux, en réalité dominait sur elle ! Elle était la captive de ces honneurs, de ce peuple qui l'acclamait, qui lui criait son amour ! Qu'elle était faible contre cette multitude, contre ces adorations éperdues qui la soulevaient pour ainsi dire jusqu'au trône et qui la sacraient Reine malgré elle !... Être Reine, avoir pour amoureux tout un peuple, c'était bien beau pourtant !...

Et le chœur des Ombres bienheureuses reprenait sur un rythme plus pressé et plus allègre :

Aimez qui vous aime !
Rien n'est si charmant !...

Mais non ! Celui qu'elle aimait, c'était Cardénio, c'était l'Amour !... De ses yeux tristes, elle embrassa tout le vaste paysage : cette mer et ce ciel, ces nuées teintes de mauve et d'or, — ces montagnes, qui lui avaient laissé entrevoir tout un pays enchanté, — un pays d'où l'on ne reviendrait jamais, où l'on irait toujours, toujours, avec l'Amour en croupe, au grand galop des chevaux, les chevaux favoris de Mme Henriette, l'Énamourée, celle qui avait aimé le Roi ! on le lui disait... Et, toute troublée, elle se répétait les paroles que le Roi avait prononcées le jour de la déclaration de ses fiançailles : « Je ne ferais rien de plus pour ma fille ! » Sa fille ! Elle aurait pu l'être !... Et elle se rappelait l'attendrissement de ce monarque terrible, lorsqu'il avait pris congé d'elle. Il avait tenu à l'accompagner jusqu'à deux lieues au delà de Fontainebleau, à La Chapelle, — et là, il l'avait serrée contre son cœur, et, en l'embrassant, il s'était mis à sangloter et à fondre en larmes. Ces larmes du Roi, quel beau témoignage des faiblesses victorieuses du sentiment ! La tendresse humaine était plus forte que tout ! Est-ce qu'elle allait y renoncer, à cette douceur souveraine qui courbait sous sa loi même les maîtres de la terre? C'était quelque chose de plus chérissable que le trône, que la vie même ! Et elle allait s'arracher à cette force si puissante et si douce ! Ah ! quel déchirement ! Que cela faisait mal !...

Les timbales, les violons et les hautbois écla-

taient sur un mode triomphal, célébrant la défaite de Proserpine et sa résignation à l'Empire ! Mais la Princesse désespérée n'entendait pas ces chants de triomphe. Dans le secret de son cœur, elle écoutait toujours la plainte de la jeune fille arrachée à son vallon de Sicile :

Ma chère liberté, que vous aviez d'attraits !
En vous perdant, hélas ! que mon âme est atteinte
De douleur, de trouble et de crainte !
Ma chère liberté, que vous aviez d'attraits !
Faut-il vous perdre pour jamais?...

De plus en plus, elle avait conscience que c'était sa propre tragédie qui se jouait là sur cette scène flottante, devant deux grandes nations assemblées. Elle pleurait sur elle-même, comme le peuple de Paris avait pleuré sur elle, le jour de son départ. Elle évoquait de nouveau ces cruels instants et son long calvaire lorsqu'elle sortit du Palais- Royal. Dans la rue Saint-Honoré, les harengères s'interpellaient d'une porte à l'autre. Les deux poings sur les hanches, ces femmes criaient de leurs grosses voix bourrues : « Monsieur est si bon ! Il ne la laissera pas partir !... » Et, pourtant, voici qu'elle était partie, — partie pour toujours !... A cette pensée, l'angoisse qui l'étreignait fut si forte, la pointe de la douleur si aiguë, que, devant tout ce peuple, parmi les vivats, les trompettes, les salves qui recommençaient, — au plus haut de la galère amirale, sur ce fauteuil doré où elle siégeait comme

sur un trône, la petite reine de dix-sept ans s'évanouit.

***

On la ramena, prostrée et comme inanimée, à Saint-Jean-de-Luz.

Elle avait une grande fièvre, et, quand elle reprit ses sens, elle se plaignit de violents maux de tête. La Quentin lui fit prendre de l'eau de mélisse. Mais, vers huit heures, les maux de tête augmentant d'une façon intolérable, la nourrice, la maréchale de Clérembault, Mlle de Grancey, commencèrent à s'affoler. En toute hâte, elles firent chercher le médecin en chef que Monsieur avait attaché à la maison de sa fille et qui devait la suivre jusqu'à la frontière, — le sieur Chicoyneau, docteur de l'illustre Faculté de Montpellier. Cet Esculape n'était point rentré d'Hendaye, où il s'était rendu, avec quelques officiers de la Reine, pour assister à la comédie. Le désappointement fut vif de ne point le trouver à son hôtellerie. Bientôt le désarroi tournait à la confusion et au désespoir, lorsque, comme par miracle, le chevalier Talbot, ce médecin anglais qui autrefois avait soigné Mme Henriette, vint offrir ses services. On l'accueillit comme un messie.

La Princesse s'était mise à délirer. Talbot, tout en secouant la tête, lui tâta le pouls. Sans vouloir se prononcer sur la gravité du cas, il prescrivit

une potion, qu'on administra au plus vite à la malade. Immédiatement, des vomissements la prirent, si fréquents et si douloureux que tout le monde perdait l'esprit. Le prince d'Harcourt et l'ambassadeur d'Espagne, qu'on s'était décidé à faire avertir, furent épouvantés de la tournure que prenait l'indisposition de la Reine. Le bruit s'en répandit bientôt dans toute la ville. Des groupes se formaient devant la porte de la maison où Sa Majesté était descendue. Vilane, le page du marquis de Villars, allait de l'un à l'autre, en annonçant déjà que la Reine se mourait : « C'était, disait-il, la maladie de sa mère. D'ailleurs, toute cette famille des Stuarts était malsaine : quand on ouvrit le corps de Madame après sa mort, on avait constaté que le cœur était pourri et la rate à demi rongée par un ulcère. Le proverbe avait raison : telle mère, telle fille... »

Enfin, sur les dix heures, le sieur Chicoyneau rentra d'Hendaye. Il s'était laissé entraîner jusqu'à Fontarabie par un vieux confrère, qui l'avait voulu festoyer. Mais on souhaitait tellement son arrivée, qu'on ne lui demanda aucune explication et que le prince d'Harcourt lui-même n'osa point lui reprocher son absence. En voyant l'état de la malade et l'Anglais embusqué dans la ruelle, le médecin pensa s'étrangler de fureur. Il traita l'autre d'âne bâté, de sot en trois lettres, et, entre ses dents, de vil apothicaire et même d'empoisonneur. Ces messieurs faillirent en venir aux mains.

Des gardes du corps durent emmener le chevalier Talbot qui, la face apoplectique, les yeux injectés de sang, menaçait le frêle Chicoyneau de ses poings formidables. Grâce à la force armée, celui-ci resta maître de la place.

Ce sage praticien commença par administrer de l'émétique à la gisante, pour lui dégager et nettoyer l'estomac des matières suspectes ingérées par ce maudit Anglais, — et, un peu après, il fut d'avis, pour favoriser la liberté des entrailles, de lui faire absorber un minoratif composé d'un ou deux grains de sel stibié dissous dans deux ou trois verres d'eau. Malgré ce traitement bénin, la fièvre ne désarma point, les maux de tête redoublèrent de rage. Alors M. Chicoyneau jugea que la saignée s'imposait, et il fit procéder incontinent à la section de la veine du pied. Après cette opération, la patiente tomba dans un tel abattement qu'on crut qu'elle allait passer. Le sommeil s'empara d'elle. Elle parut comme insensible. Puis, peu à peu, sa respiration devint plus forte, plus régulière. On eût dit qu'elle reposait comme d'habitude... O miracle de la jeunesse ! A l'aube, la malade non seulement semblait hors de danger, mais son visage, frais et vermeil, ne trahissait aucune trace de l'indisposition de la veille.

En ces conjonctures favorables, M. Chicoyneau estima conforme aux règles d'une saine pratique d'aider à la nature par toutes les ressources de l'art. Sans perdre de temps, il ordonna de composer un

élixir, dont il était l'inventeur et qui avait déjà fait merveille sur d'illustres malades. Il y entrait toute espèce d'ingrédients : de l'ambre gris, du safran, de la girofle, de la cannelle, du gingembre, de la muscade, du coriandre, de la graine de paradis, cent vingt feuilles d'or, du fenouil, du musc et de la rave, le tout dilué dans une pinte de vin d'Espagne additionnée de quatre onces d'eau de mélisse. Cette fois encore, l'élixir de M. Chicoyneau triompha, en ralliant les esprits animaux et en achevant la déroute des influences malignes, qui pouvaient abattre les énergies renaissantes de la Reine. L'effet de ce confortatif fut immédiat et souverain, — à telles enseignes que, vers midi, Sa Majesté se trouvant mieux, M. Chicoyneau l'autorisa à se lever.

Mais, avec son insouciance habituelle, la Reine commit, ce jour-là, mille imprudences. Elle aurait voulu provoquer une rechute, se rendre malade à toute force, qu'elle n'eût point agi autrement. Toute l'après-dînée elle reçut des visites, des délégations d'Espagnols impatients de lui voir franchir la frontière, et de nouveau, elle dut écouter des harangues. Le soir, elle soupa en public, dans un grand banquet d'apparat, où, au scandale sans cesse renouvelé des Espagnols, elle se laissa approcher par toute espèce de personnes, même par des gens de la plus humble condition. Au sortir de table, elle paya immédiatement une conduite si peu sage. A peine s'était-elle mise au lit que les vomissements et les maux de tête la reprirent de

plus belle. Ce fut au point que le prince d'Harcourt dépêcha un courrier à Irun, pour décommander la réception de la Reine, qui devait avoir lieu le lendemain.

Et puis, ce lendemain, jour des Trépassés, Sa Majesté, subitement rétablie, avec une facilité et une perfection vraiment déconcertantes, se trouva si bien, encore une fois, que M. d'Harcourt envoya un second courrier au marquis d'Astorga. D'autorité, et pour en finir avec ces tergiversations perpétuelles, pour donner satisfaction aux Espagnols qui s'en irritaient et qui criaient très haut leur mécontentement, l'ambassadeur de France avertissait le Grand écuyer que la « remise » solennelle de la Reine se ferait le lendemain vendredi, 3 novembre, à cinq heures du soir.

Des deux côtés de la frontière, on critiqua fort le choix d'une heure si tardive pour une telle cérémonie. En novembre, la nuit tombe vite. Certainement, on ne verrait rien des magnificences du cortège, pour peu que les formalités vinssent à se prolonger dans le pavillon de la Conférence. Mais le bruit se répandit que telle était la volonté du roi d'Espagne, expressément déclarée à l'ambassadeur de France. Bientôt, on en sut les raisons. Une nuit bien noire cacherait mieux la mesquinerie de la réception espagnole. Les Français en firent des gorges chaudes. Les gens d'Hendaye affirmaient qu'à Irun, au sortir de l'église, ce n'étaient pas des réaux ou des maravédis qu'on

jetterait à la foule, mais des noix rances et des pois chiches. Ah ! ces Castillans ne risquaient pas d'éborgner le pauvre monde avec leurs largesses !

Du côté français, les choses se passèrent avec toute la libéralité et toute la pompe convenables.

On était à marée haute. En un clin d'œil, le Chingoudi et l'estuaire de la Bidassoa se couvrirent d'embarcations, toutes plus ou moins dorées et peintes de couleurs vives, qui escortèrent la gondole de la Reine. Celle-ci portait une robe à galons d'or, incrustée de pierreries. Elle avait sur elle toutes ses perles et tous ses diamants. Les marins basques, qui transportaient la souveraine et son escorte, étaient habillés d'une casaque de velours noir à boutons d'argent. Les laquais eux-mêmes, en souquenilles rayées de bleu et de blanc avaient fort bon air.

Aussitôt après la « remise » officielle dans le pavillon de la Conférence, le marquis d'Astorga, grand majordome, conduisit Sa Majesté jusqu'à un ponton élevé au milieu de la rivière, et d'où elle s'embarqua sur une gondole espagnole, toute dorée, elle aussi, et ornée de sculptures. La figure de proue représentait la princesse Iphigénie vêtue à la grecque, c'est-à-dire d'une jupe à petits plis, bouffante comme un haut-de-chausses, et coiffée d'un turban que surmontait une aigrette. Un énorme écusson aux armes d'Espagne et sommé de la Couronne impériale s'étalait à la poupe. Au centre, sous un baldaquin garni de tentures et de

rideaux en brocart rouge et or, s'élevait un lit de repos, drapé comme un trône. De chaque côté de la cabine, les glaces relevées et d'épaisses courtines devaient protéger l'auguste passagère contre le froid déjà vif.

Toujours indisposée par le mal de mer, la Reine se réfugia dans la cabine, pour la durée de la traversée, que les exigences de l'étiquette et les commodités du débarquement avaient allongée à l'improviste. Au lieu de mettre pied à terre sur l'autre rive, en face du ponton, Sa Majesté descendrait beaucoup plus en amont, à la hauteur de l'église d'Irun, où l'évêque de Pampelune se morfondait, en attendant de lui chanter son *Te Deum* de bienvenue. Il était déjà tard, il faisait nuit. Traverser, à pareille heure, les rues de la ville, encombrées de monde, serait une perte de temps incalculable. De cette façon, la Reine, en quittant son bateau, ne ferait qu'un saut jusqu'à l'église.

Elle était à bout de forces, épuisée par la fatigue et par les étranges et soudaines indispositions que l'on sait, encore plus malade du trouble de son cœur et de l'indécision persistante de sa volonté. Comme elle se jetait, accablée, sur le lit de repos, sa fidèle Quentin lui glissa un nouveau billet, qu'elle lut, toutes courtines closes, à la lueur d'une bougie. L'écriture, toujours la même, disait ceci : « *Je veux être le premier à saluer la Reine d'Espagne, à son entrée dans son royaume. Puisse-t-elle n'avoir jamais de regrets! Pour moi, fidèle jusqu'à la fin,*

inconnu du monde comme invisible à ses regards, je resterai aussi près d'elle qu'il me sera possible. »

La Reine eut un geste de colère, puis, avec un haussement d'épaules, elle brûla le billet à la flamme de la bougie. Elle s'exaspérait de la vaine poursuite de cet homme. Elle lui en voulait de lui rendre la résignation et le devoir si difficiles. Pourquoi se mettait-il sans cesse en travers de sa route? A quoi tout cela servirait-il? Il n'y avait pas à résister, à lutter contre les forces qui l'emportaient. Que pouvait-elle contre deux peuples qui avaient décidé de son destin, contre cette multitude qui là-bas, dans la nuit, sur l'autre bord de la rivière, poussait des vivats, la saluait comme sa maîtresse?... Mais, pour une jeune fille de dix-sept ans, tout aimante, tout amoureuse de la vie et du plaisir, pour une petite épouse promise à de tels embrassements, qu'il était donc cruel d'accepter son sort !...

Cependant, la gondole approchait du bord. Des torches couraient d'un bout à l'autre de la rive, et, dans l'obscurité, ces feux avaient quelque chose de sinistre. Des salves d'artillerie commencèrent à tonner. Les cloches, à grande volée, sonnaient au clocher de la paroisse.

Le marquis d'Astorga, Majordome-major, souleva les tentures de la cabine, et, d'un ton qui donna le frisson à la Reine, il prononça ces seuls mots :

— Madame, le moment est venu !...

Désespérée, elle se laissa entraîner. Elle toucha le sol de l'Espagne par une nuit noire et un froid glacial, au son des cloches de la paroisse, qui, pour elle, tintaient comme un glas.

***

Immédiatement, elle eut l'impression qu'elle entrait dans un monde nouveau. Tous les liens se rompaient brusquement avec le pays d'où elle venait. A peine avait-elle mis pied à terre, qu'elle fut entourée et gardée à vue par sa Maison espagnole. On l'isola complètement de son escorte et de sa domesticité française, dont on allait d'ailleurs renvoyer la plus grande partie de l'autre côté de la frontière. Le prince et la princesse d'Harcourt, la maréchale de Clérembault et Mlle de Grancey n'existèrent plus pour la fille de Monsieur. Elle n'eut désormais devant elle que les trois figures maussades et quelque peu effrayantes du marquis d'Astorga, son majordome, du duc d'Ossone, son écuyer, et de la duchesse de Terranova, sa camarera mayor.

C'était un étrange trio et de singuliers compagnons pour une jeune fille qui était encore presque une enfant. Astorga avait alors au moins soixante-dix ans. Il était laid et cacochyme, s'étant ruiné la santé par toute sorte de débauches. Vêtu de noir des pieds à la tête, avec ses dents branlantes,

ses paupières éraillées qui se dissimulaient derrière d'énormes lunettes, il offrait l'apparence d'un oiseau de nuit, et il montrait dans toute sa personne, un mélange de crapule et de décrépitude, qui était navrant à voir. Ambassadeur à Rome, il y avait fait scandale par ses orgies et ses folles prodigalités. Il entretenait un sérail de filles espagnoles, auquel il avait joint quelques Romaines, dont les indiscrétions étaient d'un grand secours pour sa politique. Maintenant, à demi ruiné, il s'ingéniait à trouver mille expédients pour payer ses dettes. Mais son incurable paresse et son incapacité aux affaires le maintenaient dans une position fort embarrassée. A côté de lui, le duc d'Ossone, vif et pétulant, grand et beau parleur, brillant cavalier, pirouettant sans cesse sur les talons hauts qui guindaient sa petite taille, — le Grand-écuyer paraissait presque un jeune homme. Il n'avait guère que cinquante ans. Ses moustaches hérissées et clairsemées donnaient à ce galant seigneur un air vaguement féroce : jaloux comme un tigre, il se montrait rapace comme un usurier. Les provinces redoutaient son administration. Tous les *bravi* de Madrid étaient à sa solde. On racontait que, pour des histoires de maîtresses, il avait tenté de faire assassiner son rival, le comte de Humanès, par une bande de spadassins, au moment où ce seigneur sortait de l'église de l'Incarnation. Les vengeances, autant que les galanteries du duc d'Ossone, étaient terribles et fameuses.

Quant à la Camarera mayor, duchesse de Terranova, elle paraissait encore plus à craindre que ces deux personnages. Cette vieille aux yeux froids et perçants, au long et pâle visage sous ses bandeaux très noirs, avait une expression qui vous glaçait d'abord. On surveillait instinctivement ses mains exsangues et furtives qui semblaient toujours triturer on ne savait quoi. Les gens de la Cour disaient d'elle que c'était une dame italienne mieux entendue en carabines et en poignards qu'en dés et en aiguilles. En effet, on la savait très vindicative, et le bruit courait avec persistance que cette personne austère pouvait bien avoir quelques meurtres sur la conscience, et notamment celui de son cousin, don Carlos d'Aragon, qu'on avait trouvé, près de San Placido, le ventre percé de sept coups mortels. Telle était la mégère qu'on avait choisie comme surveillante de la Reine, et qui allait être sa compagne de tous les instants.

Dès le premier soir, l'infortunée eut un avant-goût des déboires et des tribulations qui l'attendaient. Elle était voluptueuse, amie de tous les plaisirs, aussi bien ceux de la table que les autres, elle avait l'habitude d'être délicatement couchée, elle aimait la musique, la danse, les conversations enjouées et spirituelles : brusquement il lui fallait renoncer à tout cela.

En sortant de l'église, pour sa bienvenue, elle fut régalée d'un grand dîner qui voulait être fastueux, mais qui était fort mal composé. On lui

servit trois plats de poisson consécutifs, et tous les mets avaient une saveur d'huile et de beurre rance qui lui ôtait tout appétit : elle ne fit que toucher à ce qu'on lui offrait. Ce qui acheva de la dégoûter, ce fut le manège d'une de ses dames d'honneur, doña Manuela de Velasco, qui était chargée de tâter les plats avant Sa Majesté. Cette fille, ronde et rouge à souhait, la figure en pleine lune et déjà passablement moustachue, d'ailleurs assez malpropre sur soi, avait une tournure de maritorne à la voix de muletier et aux manières brutales. Armée d'un quignon de pain, elle le plongeait dans les sauces, y mordait à pleine bouche, déposait au bord de la table le quignon, où l'on voyait la marque de ses dents, et, quand arrivait le service suivant, elle reprenait le même morceau de pain, et, de nouveau, le promenait dans la sauce, en se touillant jusqu'au coude. La Reine ne put s'empêcher de rire à la vue de la grosse fille toute barbouillée de graisse. Mais le cœur lui manquait. D'ailleurs toutes ces femmes ménines et camériſtes, qui se bousculaient et qui piaillaient autour d'elle, lui causaient une telle incommodité que, plusieurs fois, pendant ce malencontreux dîner, elle pensa se trouver mal.

Ce fut une bien autre affaire, quand le moment fut venu pour elle de s'aller coucher. Sur son ordre, ses fourriers français avaient apporté des oreillers de plumes, et déjà, ils les disposaient sur le lit de Sa Majesté, lorsque parut le maréchal des logis espa-

gnols, suivi de ses valets qui, de leur côté, apportaient des traversins plats et des oreillers de crin à la mode du pays. On se mesura du regard. Les Espagnols, indignés de cet empiètement sur leurs attributions, voulurent expulser les Français. Ceux-ci résistèrent. A coup de traversins et d'oreillers, on se battit autour du lit de la Reine, en faisant un tel tumulte et en poussant de telles clameurs, que celle-ci, attirée par le bruit, dut intervenir. La Camarera mayor prétendit donner gain de cause à ses compatriotes. La Reine supplia qu'on lui laissât ses oreillers de plume, jurant qu'elle ne pourrait pas dormir autrement. A la fin la Camarera se laissa fléchir, non sans grommeler que, par courrier exprès, elle allait en référer au Roi, lequel trancherait définitivement la question.

Le lendemain, au lever, la jeune souveraine était à peine remise de ces émotions tragi-comiques, que ses femmes lui vinrent annoncer le trépas d'un petit chien griffon, dont elle raffolait. On l'avait retrouvé étranglé avec une cordelette, derrière la porte de la chambre à coucher : c'était, disaient-elles, une vengeance des Espagnols, furieux d'avoir dû remporter, la veille, leurs oreillers de crin. Plus que la perte du griffon, cette basse méchanceté mit la Reine au désespoir. Pour elle, la journée commençait mal. Elle se termina plus tristement encore. Ce même soir, le Grand majordome congédia toute la suite des serviteurs et des officiers français. On ne toléra plus auprès

de Sa Majesté, — du moins provisoirement, — que ses deux nourrices, dont la Quentin, cinq ou six femmes pour faire son lit et pour apprêter ses repas jusqu'à ce qu'elle eût prit goût à la cuisine espagnole, — enfin le sieur de Viremont pour avoir soin de ses chevaux anglais. Le prince et la princesse d'Harcourt, la maréchale de Clérembault, Mlle de Grancey continueraient le voyage jusqu'aux environs de Burgos, où devait avoir lieu la cérémonie du mariage effectif avec le Roi. Mais, enfermés dans un carrosse à part, isolés du cortège et de la maison de la Reine, ils n'auraient pour ainsi dire plus aucune communication avec elle.

Ce furent des adieux lamentables. La Reine pleurait à chaudes larmes, en se séparant de tous ces excellents serviteurs qui l'adoraient. Une vieille femme de chambre septuagénaire toute bossue, toute goutteuse, la tête branlante, se refusa obstinément à partir. Se traînant sur ses béquilles, elle se jeta aux pieds de Sa Majesté, en suppliant celle-ci de l'emmener avec elle. La Reine lui objecta qu'elle était bien malade, que, certainement, elle ne pourrait pas supporter les fatigues d'un si long trajet. Mais elle répondit qu'elle ne souhaitait que de mourir au service d'une si bonne princesse... Elle se nommait Mlle Fauvelet, — et la Reine l'appelait sa « vieille Fauvette », parce qu'elle chantait à ravir des airs de l'ancien temps et parce que nulle ne savait, comme cette vieille, la divertir, en lui rapportant mille caquets et toutes les nouvelles de

la Cour. Touchée jusqu'aux larmes par un tel attachement, la Reine décida que « sa Fauvette » la suivrait jusqu'à Madrid, et comme la moribonde pouvait à peine se tenir sur ses jambes, elle ordonna qu'on lui donnât une litière pour elle toute seule.

Les Espagnols furent suffoqués d'un tel caprice. La Camarera mayor surtout était outrée qu'on fît un tel honneur à une femme de chambre. Elle opposa son veto. De nouveau, elle et sa maîtresse s'affrontèrent. La Reine dut imposer sa volonté. Et la Camarera, frémissante de fureur et d'indignation, déclara encore une fois qu'elle allait en référer au Roi.

On partit enfin, par un assez beau soleil, un temps clair et froid. Mais, après Hernani, la pluie se mit à tomber sans discontinuer. Les chemins étaient atroces. Les carosses embourbés avançaient au pas : c'étaient des journées lugubres et interminables, qu'on passait en voiture, à jouer aux cartes. Et, à tout instant, une foule d'incidents désagréables, de complications, de mésaventures sans cesse renaissantes faisait de ce voyage un continuel supplice pour la Reine. En arrivant à Tolosa, le marquis d'Astorga et le duc d'Ossone faillirent se colleter publiquement. Le marquis allait entrer à l'Hôtel de Ville, derrière la Reine, qui était déjà sur le balcon. Un cocher, avec son véhicule renversé, obstruait le passage. Impatienté, le marquis ordonna à un soldat de garde d'administrer au cocher une volée de coups de bâton. Sur quoi le duc

d'Ossone, qui se trouvait sur le balcon avec la Reine, descendit quatre à quatre, et arrachant le bâton au soldat, se mit à le frapper à son tour, en vociférant qu'il ne permettrait pas qu'on maltraitât un serviteur de la Reine. Le marquis, furibond, criait, de son côté, qu'il ne souffrirait pas davantage qu'on malmenât un soldat de Sa Majesté. Du haut du balcon, la Reine, consternée, regardait la bataille, ne sachant que résoudre pour arrêter ces furieux. Finalement la Camarera mayor s'interposa et réussit à les calmer.

En même temps que les maîtres, les domestiques étaient en perpétuelle effervescence. Journellement, les palefreniers, les cochers, les muletiers menaçaient de tout planter là, parce qu'on ne les payait pas, parce qu'ils étaient recrus de fatigue et qu'on les nourrissait mal, que les chemins étaient impossibles, qu'ils se rompaient le col dans les descentes. Plusieurs moururent écrasés par des carrosses qui versaient. Au milieu de tous ces tracas, les municipalités des villes et des villages qu'on traversait se plaignaient des violences et des déprédations de cette valetaille : elles se prétendaient hors d'état d'héberger la Cour, refusaient de payer les frais de nourriture et de couchage. La Reine apprenait tous ces chipotages et toutes ces misères, toutes ces disputes offensantes pour sa dignité. Elle était ivre de tristesse et de désespérance.

La désolation des contrées qu'on traversait aug-

mentait encore son accablement. De grandes plaines sablonneuses et dénudées, des plateaux arides, battus par des vents d'orage, ou flagellés par des pluies glaciales. On avançait si péniblement qu'on avait mis près de huit jours pour aller d'Irun à Vittoria. Durant ces navrantes étapes, la jeune femme romanesque n'avait d'autre consolation que d'évoquer le passé et les souvenirs du pays natal. Dans quelques jours, elle serait mariée, reine d'Espagne, — emprisonnée pour toujours ! Avec effroi, elle voyait approcher le terme fatal. Un paladin n'allait-il point paraître pour l'arracher à cet affreux destin? Elle se rappelait le billet mystérieux, reçu à la sortie d'Hendaye, et elle se répétait sans cesse la dernière phrase qu'elle savait par cœur : « *Je resterai aussi près de vous qu'il me sera possible...* »

Cardénio avait-il tenu sa parole? Était-il là, tout près d'elle, caché dans la foule des serviteurs? Un soir, en sortant d'Hernani, comme il y avait un embarras de voiture, elle avait cru le reconnaître au milieu d'un groupe de muletiers. Mais cette illusion ne s'était pas reproduite ! Elle avait été abusée sans doute par une figure qui lui ressemblait !....

Et la pluie de novembre continuait à tomber. On faisait une lieue à l'heure, quand les chemins, par exception, n'étaient pas trop détrempés.

***

Un mardi matin, vers midi, on se trouvait en vue de Pancorbo, triste village, blotti entre deux hautes roches à pic, que couronnaient les vieilles forteresses de Santa Marta et de Santa Engracia.

La région, d'un caractère sauvage, est âpre et dénudée. Pas de végétation, si ce n'est, çà et là, quelques plaques galeuses de mauvaises herbes, qui frissonnent au souffle soudain de la bise aigre. De la crête en dents de scie des montagnes dévalent des blocs erratiques, noirs ou cendreux, qu'on dirait calcinés par un récent incendie. Mais tous ces accidents se fondent dans la teinte morne et plate de ces grandes étendues funèbres.

Par bonheur, la pluie avait cessé depuis l'aube. Un vent violent s'était mis à souffler. Sur la route ressuyée, les carrosses roulaient avec moins de peine. Celui de la Reine, qui ouvrait la marche, avait même pris une forte avance sur le reste de l'escorte. Et cette avance était due certainement au zèle du zagal, le chef des muletiers, qui, depuis Vittoria, assumait la conduite de la voiture royale, les pages de l'Ecurie ayant refusé de continuer le voyage, sous prétexte que les chemins étaient impossibles, qu'ils n'avaient pas de quoi nourrir leurs bêtes et qu'eux-mêmes mouraient de faim. Ce zagal se montrait extraordinaire d'audace,

Alerte et bien découplé dans sa veste de velours bleu, *la montera* fièrement campée sur la nuque, ses grands yeux noirs lançant des éclairs, il avait la mine d'un gaillard qui n'a peur de rien. C'était toujours lui, qui, dans les passes dangereuses, réconfortait les cochers et les postillons, ou qui, devant les pitances insuffisantes et les gîtes infects empêchait des défections nouvelles.

On montait toujours. Le vent était tombé brusquement. Le ciel bas, humide et glacé, semblait se rapprocher de terre. Puis on descendit une côte très raide, et, au bas de la descente, on s'arrêta devant un petit lac formé par les eaux de pluie.

Cet obstacle ne déconcerta nullement le zagal. Il fit sonder la profondeur du lac par un homme monté sur un mulet, et, ayant constaté que la couche d'eau était partout très superficielle, il lança si vigoureusement l'attelage qu'il traversa sans encombre tout l'espace inondé. Mais cette mare grisâtre et sournoise n'annonçait rien de bon. Effectivement, comme le carrosse émergeait de l'eau, une des roues de devant buta contre un bloc de pierre, — et cela d'une façon si malencontreuse, que le carrosse versa. Par chance extraordinaire, la Reine s'en tira saine et sauve. Mais la Camarera mayor, qui occupait la place voisine de la portière, eut la joue fendue par un éclat de vitre.

Le zagal paraissait consterné de cette catastrophe, d'autant plus que la roue était brisée et

qu'il ne pouvait pas songer à remettre debout le pesant véhicule. Néanmoins, il ne perdit pas courage. Il enfourcha son cheval et partit au galop, avec l'intention de ramener le carrosse du marquis d'Astorga— lequel devait se trouver à une bonne lieue en arrière. Le Grand-majordome et sa suite s'entasseraient, comme ils pourraient, dans la voiture du prince d'Harcourt...

Durant près de deux mortelles heures, la Reine dut attendre le retour de cet homme, — seule, assise sur une pierre, devant le petit lac aux eaux livides, sous le ciel menaçant qui roulait de gros nuages lourds de pluie. En face, la figure sinistre de la Camarera mayor, avec le trait rouge de la coupure toute fraîche sur sa joue blême et les mouchoirs sanglants qu'elle triturait de ses doigts crochus... Enfin le zagal reparut, amenant l'autre carrosse. Avant de s'engager dans le lac, il fit doubler l'attelage avec les six mules du carrosse renversé, et, comme tout à l'heure, il le lança au trot à travers l'eau ténébreuse, dans un grand vacarme de claquements de fouet et de clameurs gutturales. En proie à une sorte d'exaltation, l'homme jetait à plein gosier les commandements aux bêtes. La Reine, de l'autre côté de l'eau, le regardait. Elle perçut le timbre de cette voix, qui, tout à coup, l'émut étrangement. Où avait-elle entendu cette voix?...

Cependant, grâce à l'énergie de cet homme, le carrosse de renfort avait franchi la passe difficile.

Les mules, secouant leurs grelots, en tremblaient encore sur leurs jambes fines. Le zagal, sa montera à la main, ouvrit la portière devant la Reine, qui le dévisagea, un instant, du haut du marchepied. Il avait de grosses moustaches noires, comme en portent les Turcs et les Barbaresques. Mais ces yeux?... Ces grands yeux bruns, si caressants, — il lui parut qu'elle les connaissait. Ah ! que c'était étrange ! Ils ressemblaient à ceux de Cardénio !... Cardénio ! travesti en muletier et se condamnant à ce dur labeur pour l'amour d'elle !... Quelle absurdité ! Non, ce n'était pas possible... Mais déjà l'équipage s'ébranlait, au milieu des clameurs renaissantes des postillons et des palefreniers. Les roues pesantes rebondirent et sonnèrent sur la piste caillouteuse, tandis que le zagal, caracolant devant la portière, claquait du fouet en un grand geste joyeux, comme si, de son bras levé, de son cri allègre et frémissant, il voulait enlever le carrosse en une course folle. Soudain, il piqua des deux et courut en avant, comme un homme qui emporte un trésor. La Reine le vit disparaître au galop.. « Ah ! si c'était *lui!* Si c'était *lui*, pourtant ! » Elle en défaillait de joie et de terreur.

Une heure après, on était à Pancorbo. Le carrosse fit halte devant un sordide logis de paysan, où il faudrait bien passer la nuit. Mais il était à peine quatre heures : il faisait encore jour. Alors, tout de suite, le zagal vint proposer à la Camarera mayor de poursuivre, après un court arrêt, jus-

qu'au village de Quintanapalla, où, le surlendemain, devait avoir lieu le mariage royal : « la route était mauvaise, disait-il; mieux valait profiter du répit de la pluie et de l'entraînement des mules. D'ailleurs Sa Majesté y trouverait un bien meilleur gîte qu'à Pancorbo. On allait partir immédiatement, sans attendre la suite de l'escorte, — le temps de laisser souffler l'attelage... » La Camarera s'opposa d'abord à ce projet. Puis, son regard étant tombé sur la cabane misérable, elle s'en effraya et dit qu'elle allait consulter la Reine.

Celle-ci était assise, dans l'unique salle de la masure, devant l'âtre, où on venait d'allumer un feu de houx. Avec un grand battement de cœur, elle répondit qu'elle acceptait la proposition du zagal. La Camarera sortit de nouveau, pour transmettre les ordres de Sa Majesté, et rentra quelques instants après. Sur un pliant apporté du carrosse, elle prit place à droite de sa maîtresse. Les deux femmes restèrent silencieuses devant le feu flambant et la détresse navrante de ce taudis. Par la porte ouverte, on entendait un bruit de conversation. Quelqu'un devait causer avec le zagal, qui se tenait là, près de la porte, tandis que les palefreniers donnaient l'orge aux mules ou les conduisaient à l'abreuvoir... Tout à coup à l'improviste, — très grand et maigre sous le froc et la robe de bure, — un capucin entra, un de ces frères lais qui s'en vont mendier, de maison en maison, pour leur couvent. Il s'agenouilla trois fois devant la Reine,

lui demanda l'aumône, et, ayant reçu un doublon, sortit comme il était venu, en une sorte de glissement d'ombre. Cette allée et venue silencieuse, le visage hagard de ce moine, ses yeux d'halluciné, tout cela fit sur la Reine une impression singulière et vaguement inquiétante, qui ajouta encore au trouble dont elle était agitée, depuis la rencontre de ce zagal aux allures bizarres. Devant le feu craquant, plein d'éclatements subits, — elle était haletante d'angoisse.

Cependant, le bruit de conversation avait recommencé. Par la porte toujours ouverte, on entendait distinctement le zagal converser avec le moine. Autant qu'on en pouvait juger à distance, ils parlaient français. Cela intrigua vivement la Camarera qui se leva aussitôt et, sans bruit, vint se poster sur le seuil de la masure, où elle se tint immobile et l'oreille tendue. Elle ne savait pas très bien le français, mais elle crut comprendre que les deux hommes récriminaient contre l'Espagne et les Espagnols, raillant le mauvais état des chemins, la pauvreté du pays, s'indignant contre la coquinerie des habitants.,.

— Tous des voleurs ! fit le moine d'un ton de rancune.

— Et tous des traîtres ! reprit le zagal... oui ! tous à vendre ! depuis A jusqu'à Z !

Un muletier catalan, occupé à éparpiller de l'orge devant ses bêtes, les écoutait, comme la Camarera mayor. Pour lui, il entendait fort bien le français.

ayant exercé son métier dans les pays languedociens. Nourrissait-il une haine particulière contre le zagal, ou contre les Français en général? Toujours est-il, qu'ayant ouï les derniers mots, il lâcha ses mules, et, tirant un pistolet de sa ceinture, il se rua sur le groupe, en vociférant :

— Ah ! Gavatches de malheur ! Que Dieu vous damne !

Deux coups partirent. Il manqua le moine, mais il toucha le zagal qui, sans pousser un cri, s'affaissa dans des flots de sang. Les yeux de l'homme se fermaient, il semblait agoniser. Tandis que des palefreniers, ameutés au bruit des détonations, se jetaient, pour le désarmer, sur le muletier catalan, d'autres asseyaient doucement le blessé sur deux bois de trait disposés en croix, et, suivant le conseil du capucin, ils se mirent en devoir de le transporter à son couvent, qui était tout proche, et où il y avait un hospice pour les malades.

La Reine, accourue sur le seuil de la cabane, vit emmener l'homme dont la tête s'était chavirée en arrière et ballotait entre les deux épaules : il était livide comme un cadavre. Elle ne put soutenir ce spectacle. Elle rentra précipitamment et s'affaissa sur une chaise, au coin de l'âtre, où le feu de houx s'était éteint. Dans les demi-ténèbres crépusculaires, qui commençaient à remplir ce taudis rustique, elle se sentit vraiment une pauvre fille misérable. Tout son courage la quitta : elle se retenait pour ne pas pleurer. Et puis, brusquement,

malgré elle, il lui échappa un sanglot rauque qui sonna comme un râle. Ses pleurs jaillirent. Elle s'abîma le visage dans son mouchoir, honteuse de s'abandonner ainsi devant la Camarera mayor, dont les yeux perçants et durs l'espionnaient sans cesse.

En voyant la Reine pleurer encore une fois, la duchesse haussa les épaules, et, se tournant vers doña Manuela de Velasco, la grosse fille d'honneur qui tâtait les plats, elle marmonna entre ses dents :

— Ces Françaises ! Quelles femmelettes !... Elle ne pourra jamais avoir d'enfants !

La prochaine épouse du dégénéré Charles II entendit très bien cette méchanceté, qui la frappa comme un cruel présage. Et, dans le même moment, un postillon à cheval parut, la face tragique, annonçant que le premier carrosse, celui qui contenait les dames d'atour et les ménines de Sa Majesté, venait de culbuter dans le lac. Il courait chercher des chevaux et des mulets pour faire monter ces dames jusqu'au village. Quant à la litière de M^lle^ Fauvelet, elle avait versé aussi. La pauvre vieille avait failli se noyer. On l'avait transportée, grelottante et moribonde, au couvent des Capucins, où les religieux s'étaient empressés de lui administrer l'Extrême-Onction...

Un glas tintait dans le lointain :

— Ce sont les prières des agonisants ! dit la Camarera, de sa voix sinistre, en s'enveloppant d'un grand signe de croix.

La Reine songea au blessé qu'on avait porté là-bas. Elle ne songeait qu'à lui... Ainsi, tout l'accablait au même instant ! Sa « vieille Fauvette » allait mourir à cause d'elle, par scrupule de fidélité, pour avoir voulu la suivre jusqu'au bout !... Et si cet homme était Cardénio, comme elle désirait le croire de toute son âme, — lui aussi, il allait mourir à cause d'elle, pour avoir voulu la suivre jusqu'au bout !... Son chagrin était si grand qu'elle ne pleurait plus. Elle restait muette et comme écrasée par cette succession d'événements funèbres. Elle ne put toucher à rien du mauvais repas, qu'on avait préparé pour elle, et, à peine s'était-elle couchée qu'une fièvre véhémente se déclara, accompagnée bientôt de délire intermittent. Ce fut la répétition de ce qui s'était passé à Saint-Jean-de-Luz, La Camarera et les femmes perdirent la tête, et, dans cette confusion, — comme à point nommé, — on vit reparaître le médecin anglais, ce louche chevalier Talbot qui avait soigné M^me^ Henriette à son lit de mort. A l'insu du prince d'Harcourt et de la mission française, il s'était faufilé dans un des carrosses de la Maison de la Reine, et comme il parlait fort bien l'espagnol, personne n'avait conçu de soupçon. On le prenait pour un médecin en second, récemment attaché à la Chambre de Sa Majesté. L'Anglais proposa le secours de son art.

Après un simulacre d'examen il ordonna, cette fois, un soporatif. La Reine, disait-il, était épuisée

de fatigue : il fallait la faire dormir à tout prix. Et, de sa trousse de voyage, il tira les ingrédients nécessaires à la composition de ce breuvage. Il versa le tout dans un verre, recommanda d'en faire boire à la Reine une gorgée chaque demi-heure, fit absorber lui-même à la malade un peu de la potion et sortit.

Le verre était sur la table, au chevet du lit, lorsque le marquis d'Astorga parut. Un muletier l'avait averti en route de la nouvelle indisposition de Sa Majesté. Quittant tout de suite son carrosse, il était monté à cheval et il accourait en hâte amenant avec lui son médecin, le célèbre docteur Correos. Celui-ci prit le verre, y trempa le bout du doigt pour en goûter le contenu, considéra l'aspect du liquide : la couleur, comme la saveur, lui en sembla suspecte. Puis il déclara, sur un ton d'oracle, qu'une demi-once d'une telle potion suffisait habituellement, mais, qu'en tout cas, une pareille dose devait tuer infailliblement la malade. Et, à la stupeur des assistants, il répandit par terre le dangereux soporatif et il écrasa le verre sous ses pieds.

Instantanément la nouvelle se propagea parmi les arrivants et les gens du village qu'un étranger avait voulu empoisonner la Reine.

Mais, déjà, le prétendu chevalier Talbot s'était éclipsé. Personne ne le vit plus. On n'en parla plus jamais. Pour des raisons secrètes, on empêcha même la justice de rechercher ses traces.

La Reine ne sut rien de toutes ces manigances. Elle avait fini par s'assoupir, puis par s'endormir d'un méchant sommeil, entrecoupé de cauchemars. Elle passa trois jours à Pancorbo, entre la vie et la mort.

Enfin, le quatrième jour, comme elle allait un peu mieux, le marquis d'Astorga résolut de brusquer les choses. Il décida qu'on allait partir sur-le-champ.

La malheureuse monta en carrosse, comme si elle s'acheminait au supplice. C'était sa dernière étape, avant sa rencontre avec le Roi. Le lendemain, l'irréparable serait accompli ! En attendant le signal du départ, elle regardait tristement par la portière, devant le seuil de la maison, la place où, l'autre soir, le zagal était tombé sous les coups du muletier catalan. Et voici que, prise d'une nouvelle angoisse, elle aperçut dans la boue, tout souillé et piétiné par les sabots des chevaux, — un ruban couleur de feu...

Ici s'arrêtait la relation de voyage, qui m'avait été confiée, à Madrid, par don Eduardo Z.

Encore une fois, je croyais avoir extrait de ce récit très sec et très sommaire tout ce qu'il est historiquement possible de savoir sur cette romanesque aventure. Mais le hasard, qui est la providence des romanciers aussi bien que des poètes, vient de me mettre sur une nouvelle piste, qui conduit beaucoup plus loin que la première. Quelques lecteurs de la Revue des deux mondes (1), *ayant bien voulu me marquer de l'intérêt pour mon héroïne et son histoire amoureuse, c'est avec joie que je leur apporte ici les résultats de mes nouvelles recherches, en les priant de m'excuser si je reprends les choses d'un peu haut. Une certaine atmosphère est nécessaire à un récit, pour qu'il donne toute sa signification et, si je puis dire, tout son bouquet. On ne m'en voudra donc pas d'être allé, avant de continuer ce petit roman, respirer l'air de Versailles.*

(1). Les deux premières parties de *Cardénio* ont en effet paru dans la *Revue des deux mondes*, des 1er et 15 août 1921, — dans ce titre : *L'Homme aux rubans couleurs de feu.*

***

Au début de cet été, par un après-midi torride, j'errais dans les rues de la royale cité, en quête d'un ombrage ou de la fraîcheur d'un bassin. Il était encore très tôt. En attendant l'heure de l'Apothéose, pour laquelle j'étais venu, celle où les statues, les vases, les rampes et les pyramides végétales de la terrasse deviennent vermeils dans le flamboiement crépusculaire, où les fenêtres de la Galerie des glaces s'ouvrent sur de grands espaces célestes aux nuées flottantes, de sorte que les architectures de l'énorme palais semblent un léger portique découpé en plein ciel, — en attendant cette heure divine, je finis par aller m'abriter dans la cité des livres, dans la pénombre quiète et studieuse de la Bibliothèque.

Avec sa voisine, l'actuelle École du Génie, cette Bibliothèque fait partie du Versailles inconnu, que les visiteurs ignorent, et dont les guides ne daignent point parler. Ce sont les hôtels affectés aux ministères sous la monarchie. L'École du Génie était jadis le Ministère de la Guerre et la Bibliothèque, celui de la Marine et des Affaires étrangères. Ces antiques et admirables logis se trouvent, à gauche du Château, dans cette rue montante, qui débouche sur la Cour d'honneur et où l'on jouit d'une si belle perspective, au fond de laquelle on aperçoit les colonnades de Gabriel et la statue équestre du Roi. L'ancienne rue des Minis-

tères s'appelle aujourd'hui, — qui dira pourquoi? — la rue Gambetta. Certes, je n'ai aucune haine particulière contre ce personnage historique. Je m'irrite seulement d'une telle faute de goût. Quel besoin de rappeler ce héros populaire au milieu des plus pures élégances françaises? Ne pouvait-on trouver un endroit plus propice à son souvenir et plus en harmonie avec son genre de beauté?... Mais cette rue aristocratique en a vu bien d'autres! Tous les frontons des vieux hôtels ont été mutilés avec un acharnement imbécile. Partout, il a fallu briser l'écu de France, gratter les fleurs de lys. Sur les montants qui encadrent le portail de la Bibliothèque, ils ont remplacé les attributs royaux par des symboles pédagogiques ou académiques. C'est surtout le portail du Ministère de la Guerre qui a souffert de ces mutilations. Il est merveilleux. C'est une des plus belles choses qui se puissent voir à Versailles, que cet écusson monumental encadré de trophées et sommé de la couronne fleurdelysée. Non seulement ils l'ont martelé, mais au beau milieu il a fallu sceller un support en fer pour y planter un drapeau, le jour du Quatorze Juillet. La politique n'a rien à voir là-dedans : il s'agit uniquement du respect dû à la beauté. Quels sont les maçons qui ont commis tous ces forfaits de lèse-beauté?...

Et ne vous imaginez point que ce soit fini, que ces façons sauvages appartiennent uniquement aux époques barbares et révolutionnaires. Le général R., ancien ministre de la Guerre, me contait, il n'y a pas

si longtemps, que le budget du Génie comporte toujours un crédit spécial affecté au martelage et à la destruction des emblèmes impériaux, — et sans doute aussi royaux, — sur les édifices militaires. Est-ce assez honteux, ce vandalisme administratif !...

Je m'échauffe. Cherchons plutôt la fraîcheur et la paix de l'esprit dans les hautes salles de la Bibliothèque, entre ces murs des Affaires étrangères, autrefois garnis de cartons et de minutes diplomatiques, aujourd'hui tapissés de savants bouquins.

Ces salles sont désertes, en cette heure chaude, ou presque. Elles se succèdent en enfilade, et ainsi elles composent une véritable galerie presque aussi longue que la Galerie des glaces, avec des panneaux allégoriques, des dessus de portes par Van Blarenberghe.

En ce sanctuaire de la diplomatie, il est assez naturel que les capitales de l'Europe fassent les frais de la décoration. Elles répondent aux Nymphes et aux Amours des panneaux. Encadrées dans des boiseries blanches, Parme, Pétersbourg, Londres, Naples, Madrid, Berlin, Gênes, Turin, Varsovie, montrent des silhouettes vieillottes et charmantes, qui rappellent leurs figures actuelles comme une fraîche miniature de jeune fille peut rappeler l'affreux minois d'une vieille toute ridée et enfumée par l'âge... Dans le salon du milieu, fut signé, nous dit-on, le traité de Versailles de 1782, *celui qui mit fin à la guerre d'Amérique. Le ministre Choiseul, grand maître de la diplomatie française sous Louis XV, trône dans*

un trumeau, au-dessus d'une superbe cheminée en marbre jaune, que décorent des candétabres en fleurs de lys naturelles et une pendule à pyramide, entre deux figures mythologiques. Des fauteuils jaune pâle, en velours d'Utrecht, s'espacent sur un grand tapis à ramages, œuvre des fabriques royales. A l'angle d'une fenêtre, se dresse la harpe de Marie-Antoinette, encore toute vibrante dans sa monture en bois doré. Elle me fait songer à mon héroïne, la petite reine d'Espagne, qui, à l'Alcazar de Madrid, se consolait de son horrible solitude, en jouant de la harpe ou de la mandore.

Au fond de la galerie, dans le dernier salon, de nouveaux panneaux décoratifs, peints par Bachelier, qui représentent l'entrée du duc de Choiseul, ambassadeur de France, au Vatican : bouquets de couleurs vives et joyeuses, où dominent les pourpres, les blancs, les ors. Dans le lointain, la colonnade et le dôme de Saint-Pierre, les fontaines jaillissantes, et, sur ce fond diamantin et fauve de gerbes liquides et de nobles architectures, un fourmillement d'uniformes en drap rouge couvert de passementeries blanches. Des hallebardiers escortant des files de carrosses, et, dans le plus somptueux, qui semble une énorme coquille tout en or, derrière les glaces miroitantes, la figure poupine de l'Ambassadeur, le cordon bleu en sautoir et la perruque poudrée à frimas...

Toutes ces frivolités brillantes allégent pour moi la morne horreur de cet après-midi plus que caniculaire. Pour achever de me ranimer, les érudits et

très obligeants conservateurs de ces merveilles, MM. Hirschauer et Pichard du Page, me mettent sous les yeux des reliures rarissimes et splendides, puis des livres ayant appartenu à Marie-Antoinette, des livres très simples, reliés en veau porphyre, avec la couronne royale et les initiales C. T., — ce qui veut dire Château de Trianon, — puis d'autres livres en maroquin rouge, plus dorés, d'un faste plus voyant, comme il convient à une parvenue : ils proviennent, en effet, de la bibliothèque de la du Barry... Parmi toutes ces pièces rares, j'avise une sorte de calepin, muni de cordons, également en maroquin pourpre, avec les armes de France et des fers de toute beauté. Sur la page de garde, en caractères jaunis, bouclés et calamistrés comme les anneaux d'une perruque, cette inscription fulgurante : Cecy est au Roy !... *Je me doute bien que cette calligraphie trop fleurie n'est pas sortie de la main royale. Mais la phrase impérieuse m'abasourdit, comme si elle était proférée à deux pas de moi par un garçon bleu de l'ancienne cour, — et j'en suis ébloui, comme si le Roi-Soleil en personne venait de surgir de la pénombre de cette salle, où achèvent de s'éteindre quelques suprêmes reflets des splendeurs monarchiques... Je feuillette avidement les pages au solide filigrane, à la pâte presque indestructible, — et qu'elle n'est point ma surprise d'y découvrir toute une suite de l'Homme aux rubans couleur de feu! Ce sont des lettres confidentielles écrites au Roi par le marquis de Villars, ambassadeur de France à Madrid, et envoyées à Sa*

Majesté en dehors des courriers diplomatiques. Quelques allusions aux « Petits Pères du quartier Richelieu » font supposer que ces missives secrètes étaient confiées à des religieux français qui avaient un couvent à Madrid et qui allaient et venaient entre la France et l'Espagne.

Ces lettres sont des chefs-d'œuvre de discrétion et de finesse diplomatiques. L'ambassadeur, qui, d'ailleurs, use souvent d'un langage convenu, procède par insinuations et par sous-entendus, qu'il est quelquefois assez malaisé de deviner. Et puis on sent qu'il a des susceptibilités, des préventions à ménager, il faut savoir lire entre les lignes. Mais, plus j'étudiais ces lettres et plus je les rapprochais du journal de don Tomás de Zumarraga, plus je m'assurais qu'elles complètent son récit et qu'elles en fournissent la suite naturelle et logique.

Et la voici, cette suite telle que je crois avoir réussi à la rétablir.

TROISIÈME PARTIE

On se rappelle les événements. La Reine venait de quitter Pancorbo. Depuis plus de quinze jours, le Roi se morfondait, en l'attendant, à Burgos.

Sitôt le mariage décidé, il avait manifesté une impatience extrême de voir sa fiancée. Dans tout le prurit de la puberté, cet adolescent à la fois brutal et maladif, fils tardif d'un prince célèbre par ses débauches, ce jeune monarque de dix-huit ans voulait avoir une femme le plus tôt possible. Devant cette hâte et cette avidité gloutonne, dont s'égayait la Cour, sa gouvernante, la marquise de los Velez, rappelait que, tout enfant, à l'âge de douze ans, le petit Roi avait voulu partir pour l'Allemagne, chercher sa *novia*, la fille de l'Empereur, qui venait tout juste de naître, et que, déjà, suivant les traditions de la politique autrichienne, on lui destinait pour épouse.

Dès le 21 octobre, il s'était mis en route pour aller au-devant de la Reine. Afin de réduire le plus possible les frais du voyage, il avait emmené très peu

de monde avec lui : le duc de Medina-Celi, son sumiller de Corps, qui allait devenir son favori, don Iñigo-Melchior de Velasco, duc de Frias, connétable de Castille, et enfin don José de Silva, son grand écuyer. Le Roi voyageait dans un vieux carrosse en cuir noir, à l'intérieur doublé de velours rouge, mais non muni de glaces : il n'était défendu contre la pluie et le froid que par des courtines également en cuir. Sans doute, les écuries de la Cour possédaient des voitures plus modernes que ce lourd véhicule construit sur le modèle du carrosse de Charles-Quint. Mais, par esprit de tradition et aussi par piété envers la mémoire du grand Empereur, les rois d'Espagne se seraient fait un scrupule de voyager autrement que lui. Le carrosse de Charles-Quint était d'obligation pour les personnes royales.

L'adolescent débile y gagna un gros rhume, en traversant les cols du Guadarrama, déjà couverts de neige. Il dut se mettre au lit en arrivant à Burgos, où il fut hospitalisé au Palais archiépiscopal. L'archevêque lui-même, — qui devait bénir son mariage, — était malade d'une pleurésie. Les médecins qui soignaient le prélat s'emparèrent du Roi. Une fois aux mains de ces hommes redoutables, ce pauvre garçon, chétif et boiteux, encore affaibli et hébété par des années de médecines et de clystères, fut saigné et purgé sans merci ni répit. Il tomba dans un grand abattement, d'où il ne sortait que pour réclamer la Reine.

Or, la Reine était encore loin. Elle venait à peine de franchir la frontière. Le jour où Charles arrivait à Burgos, Marie-Louise d'Orléans assistait, dans les eaux d'Hendaye, à une revue navale, suivie d'une comédie qu'on lui donna sur la galère amirale. Elle était en route depuis le 20 septembre, et on allait entrer dans la seconde semaine de novembre. Près de deux mois pour aller de Fontainebleau à Burgos ! Que signifiait une telle lenteur?... Dans l'entourage du Roi, tout ce qui était opposé au mariage français eut soin de faire remarquer au monarque l'invraisemblance et l'inconvenance de tels délais ! La Cour de France le faisait exprès, sans doute, pour se moquer une fois de plus des Espagnols. Charles, qui se rongeait d'impatience, écoutait ces propos avec fureur. Il vociférait :

— Ah ! ces Gavatches ! toujours les mêmes !... Je les hais, je les exècre ! Je ne veux plus voir un seul Gavatche devant moi, ou je le tue !...

Dans sa fièvre, il bredouillait, en prononçant ces phrases haletantes, car il avait un défaut incorrigible de prononciation. Sa colère s'exaspérait, au point que, dans ces paroxysmes, il devenait dangereux. Enfant, il avait failli percer, de sa petite épée, un de ses menins, qui jouait, avec lui, au soldat... Puis, s'étant épuisé à crier, il s'abattait sur son lit, en proie à la fièvre quarte et à la lancette des docteurs, flanqués des apothicaires.

Quand il alla mieux et fut capable de se lever, il

ne sut plus que devenir ni comment occuper ses journées. Pour tuer le temps, il se mit à courir les couvents des environs où on le régalait de sucreries et où des collations succulentes étaient préparées pour lui et sa suite. Il visita aussi maintes églises et chapelles, mais il n'eût pas un regard pour la cathédrale, cependant proche voisine du Palais archiépiscopal, où il était logé : cet édifice, œuvre gothique, offensait les regards et attestait le mauvais goût d'une époque encore à demi plongée dans la barbarie... Naturellement, ces plaisirs s'épuisèrent vite. Quand il s'ennuyait trop, le Roi jouait aux jonchets avec son nain flamand, Luisito, qui était le bout d'homme le plus plaisant du monde, — ou bien il s'amusait à voir donner le fouet aux pages de son écurie : ce qui arrivait presque tous les jours, cette engeance étant fort turbulente et prompte aux pires méfaits... Le premier dimanche de sa convalescence, il fut au collège des Jésuites, voir représenter une tragédie en latin, à laquelle il ne comprit goutte. Néanmoins il s'y divertit fort : un écolier qui jouait le rôle d'une Furie et qui était armé d'un brandon, mit, comme par mégarde, le feu à la barbe d'un Père jésuite embusqué dans la coulisse, où il faisait le souffleur. Sans doute, c'était pour se venger de quelque punition. Le Roi pensa mourir de rire à la vue du bon Père, qui se démenait et courait sur la scène en poussant des cris affreux. Le lendemain, il en riait encore, et il demanda qu'on le menât chez les Jésuites revoir

cette pièce impayable. On eut toutes les peines du monde à lui démontrer qu'on ne pouvait pas, tous les jours, fût-ce pour lui faire plaisir, mettre le feu à une barbe de jésuite...

Entre temps, il avait reçu de la Reine plusieurs lettres officielles, des lettres rédigées par quelque secrétaire des commandements. Soit négligence, soit malveillance antifrançaise, on négligea de les lui lire et même de les lui communiquer. Pourtant, il fallut bien en placer sous ses yeux une supplique datée d'Hermani et écrite tout entière de la main de la jeune reine : la fille de Monsieur et de Madame Henriette d'Angleterre demandait que Sa Majesté l'autorisât à monter à cheval et à dîner en public : ce à quoi s'opposaient son majordome, le marquis d'Astorga, et surtout sa camarera mayor, la terrible duchesse de Terranova. Ce fut le sujet d'un vif débat. Le parti contraire à la France avait su exciter la jalousie du Roi : « Les Reines Catholiques ne couraient point la campagne et ne se donnaient point en spectacle comme des comédiennes ou des filles perdues. » Mais quelqu'un ayant allégué qu'il y allait de la santé et peut-être de la vie de la Reine, Charles, en bougonnant, finit par déclarer qu'il y baillait les mains.

Quelques jours après, nouveau message, à l'occasion de l'anniversaire de naissance du Roi. Un envoyé spécial apportait à Sa Majesté, de la part de la Reine son épouse, une magnifique montre en diamants et une cravate de dentelle, à laquelle

était joint un ruban couleur de feu. Ces présents, expédiés de Vittoria, avaient été choisis par la maréchale de Clérembault, gouvernante de la Reine, presque à l'insu de celle-ci. Quelle main perfide avait glissé dans le paquet ce ruban couleur de feu? Nul ne se posa cette question. Personne encore, dans l'entourage du Roi, n'en pouvait soupçonner la signification, ni prévoir que ce bout de ruban pouvait amener pour la Reine les pires catastrophes.

C'était Viremont, petit gentilhomme normand, chargé de conduire les chevaux anglais de la jeune souveraine, à qui avait été confié le précieux cadeau. Malgré son horreur des Français, le Roi daigna recevoir le porteur d'un si galant message. Il s'y ajoutait une lettre pleine de sentiment, du tour le plus élégant et du goût le plus raffiné, composée par la maréchale de Clérembault, qui qui était un bel esprit, une précieuse attardée, dont la réputation se soutenait encore à la Cour comme à la Ville. Toutes ces délicatesses furent en pure perte aussi bien pour le Roi que pour les Grands qui écoutèrent la lecture de cette missive rédigée en espagnol. Quand Viremont demanda à Sa Majesté ce qu'il devait répondre de sa part à son Auguste Maîtresse, Charles fronça le sourcil et, après avoir réfléchi, il déclara assez impoliment :

— Dites-lui que je me porte bien !

Puis, d'un ton aussi royal que le lui put per-

mettre son bredouillement habituel, il prononça :

— Qu'on donne 500 pistoles à cet homme !

Largesse purement honoraire, car les coffres royaux étaient vides : ce dont s'aperçut tristement Viremont qui ne put jamais obtenir le paiement de ses 500 pistoles.

Sur ces entrefaites, le marquis de Villars, l'ambassadeur de France, parut à Burgos. Le Roi lui ferma obstinément sa porte. Outre la haine qu'il portait à tous les Français, il détestait spécialement l'ambassadeur, dont la haute distinction, les manières toujours parfaitement courtoises et discrètes soulignaient cruellement, par contraste, la rusticité et la brutalité du monarque.

Or, le jeudi 16 novembre, au soir, comme tout le monde était dans l'attente, un courrier apporta la nouvelle que la Reine venait de quitter Pancorbo et que le surlendemain, elle serait à Burgos. Le Roi en manifesta une grande joie, et don Jerónimo d'Eguya, secrétaire d'État, qui était venu rejoindre la Cour, s'empressa de publier que la noce, ainsi qu'il était convenu, se ferait à Burgos..., si toutefois l'archevêque, malade, pouvait célébrer la messe de mariage. Cette restriction donna à réfléchir à l'ambassadeur de France, qui, d'ailleurs, avait remarqué la présence, à Burgos, du premier aumônier du Palais, don Antonio de Benavidez y Bazan, patriarche des Indes, qui était arrivé par le même carrosse que don Jerónimo. Quelle ruse le secrétaire d'État avait-il machinée?

Cependant l'ambassadeur ne laissa rien deviner de ses soupçons. Pour l'instant, sa préoccupation la plus pressante était d'aller saluer la nièce du Roi son maître, et selon les ordres formels qu'il avait reçus de celui-ci, de représenter à la jeune Reine les obligations de son état, de quoi elle semblait n'avoir qu'un médiocre souci, — et, de plus, de l'avertir des périls d'une condition qui, pour être brillante, ne laissait pas d'être sujette à mille traverses. Le Roi d'Espagne ne voulant toujours point le recevoir, il lui fit demander la permission d'aller rendre ses devoirs à Sa Majesté Catholique, ainsi que l'exigeaient le rang de cette princesse et les liens du sang qui l'unissaient au Roi Très Chrétien. Le jeune souverain, qui ne modérait plus son impatience de voir sa femme, et qui, avec tous les Espagnols, accusait le Gouvernement français d'avoir retardé, par toutes les lenteurs imaginables, l'heureux moment de la rencontre, prit fort mal cette demande et répondit à don Jerónimo qui lui présentait la requête de l'ambassadeur :

— Qu'il aille au diable !

Cependant, comme le secrétaire d'État insistait et lui remontrait les conséquences graves que pourrait avoir un tel refus, il céda, avec la plus mauvaise grâce.

M. de Villars sut tous ces incidents par un de ses estafiers, un Portugais, qui était un de ses hommes de confiance et à qui une fille de cuisine de l'archevêque voulait du bien.

***

Ayant ainsi obtenu à grand'peine l'autorisation royale, l'ambassadeur se mit en route pour Briviesca, où la Reine devait arriver ce même jour, vendredi 17 novembre, avant midi.

Dans le carrosse qui roulait cahin-caha par les mauvaises pistes castillanes, M. de Villars s'abandonnait aux réflexions les plus chagrines. Les rebuffades du Roi n'y étaient pour rien : il avait trop l'habitude des Cours et des hommes pour s'en émouvoir. Ce qui le consternait, c'était le gouffre de dépenses où l'allait plonger ce voyage d'apparat. Nommé à Madrid depuis quelques mois à peine, il avait dû faire venir à grands frais, de Paris, sa femme et une partie de sa famille. Pour installer tout ce monde et aussi pour soutenir son rang, il avait fallu louer une grande maison neuve dans le quartier des Récollets, le plus sain de Madrid, puis meubler cette maison, dont le service et l'entretien exigeaient une domesticité nombreuse. Et voici que, maintenant, il était obligé d'aller au-devant de la Reine, avec une escorte et une livrée qui fissent honneur au Roi Très Chrétien; il aurait à traiter les personnes de qualité qui accompagnaient la jeune souveraine, — le prince et la princesse d'Harcourt, la maréchale de Clérembault, M^lle^ de Grancey, la dame d'atour, sans parler de leur

suite. En prévision de ces galas inévitables, la marquise de Villars, qui était une femme de tête et une maîtresse de maison accomplie, avait recruté une équipe de cuisiniers et, comme ses gens n'étaient pas assez nombreux, des passe-volants pour les aider. Les dix mille écus que le Roi avait daigné lui allouer pour ces réceptions et ces déplacements fastueux seraient tout à fait insuffisants. Encore une fois il faudrait recourir à sa générosité, fournir des notes explicatives, produire des comptes et des mémoires au ministre Pomponne. Et M. de Villars se jugeait le plus infortuné des hommes...

Pourtant, il pouvait passer à bon droit pour un homme heureux. Petit gentilhomme sans fortune, aîné de dix enfants, arrière-petit-fils d'un greffier de Condrieu, il était parvenu aux plus hauts emplois. Ambassadeur à Turin, deux fois ambassadeur à Madrid, possédant la faveur du ministre et du Roi, que pouvait-il prétendre encore? Et il avait tout ce qu'il faut pour plaire aux femmes ! Beau, bien fait, d'une bravoure incontestée, officier et même spadassin des plus brillants. Sans doute, il avait épousé, par entraînement de jeunesse, une fille assez laide, une orpheline aussi démunie d'argent que lui-même. Mais Marie Gigault de Bellefond avait de l'esprit à revendre, le génie de l'intrigue et l'art de mettre son mari en évidence. Les nombreux enfants qu'elle lui avait donnés autorisaient toutes les plus belles espérances. Un tel sort pouvait donc

se considérer comme fort enviable, n'eût été l'impécuniosité bien connue des Villars. On en faisait des gorges chaudes à la Cour. Il n'était commis des Affaires étrangères qui ne daubât sur les façons quémandeuses du mari et de la femme et sur leur promptitude à tendre la main.

L'ambassadeur s'attristait fort, ce jour-là, de ce que les dépenses des réceptions prochaines dussent rendre sa gêne encore plus publique, à Paris comme à Saint-Germain, et peut-être même à Madrid...

Cependant, avec ses soucis d'argent, il avait d'autres préoccupations très graves.

Ses émissaires lui avaient appris les machinations du marquis de Grana, le nouvel ambassadeur d'Allemagne à Madrid, contre la Reine. Le marquis, c'était certain, préparait un piège, où il espérait bien faire tomber, un jour ou l'autre, une jeune fille imprudente, trop prompte à suivre les mouvements de son cœur. Par Vilane, un de ses plus fins limiers, M. de Villars savait qu'une fois déjà elle avait échappé à un guet-apens redoutable. Et il n'ignorait pas davantage que le gros marquis, son confrère, favorisait par tous les moyens les rencontres entre la Reine et ce Cardénio, cet aventurier italien, qu'on appelait l'Homme aux rubans couleur de feu, ce platonique et insaisissable amoureux, qui ne se dérobait un instant que pour reparaître sous un travestissement nouveau. Qui pouvait bien être cet homme? L'ambassadeur

n'était pas encore arrivé à le savoir. La rumeur courait que, sous ce nom de guerre, se cachait le fils d'un noble Vénitien venu à Paris à la suite du cardinal Mazarin, qui l'avait connu, lors de sa mission en Valteline et recommandé à Richelieu comme agent diplomatique. Il devait avoir de très hautes protections, car, malgré sa conduite étrange et même quelque peu louche, on n'avait jamais osé toucher à lui. Ses origines, ses relations, ses moyens d'existence, le lieu même où il habitait, M. de Villars n'avait encore rien pu découvrir de tout cela, quelque diligence qu'il y eût apportée. Ceux qui avaient entrevu dans le monde cet homme bizarre, aux airs de rêveur mal éveillé, affirmaient qu'il était sincère et qu'il aimait follement la Reine. Mais, sincère ou non, cet amour servait trop bien les intérêts de l'Allemagne, pour que l'ambassadeur de Sa Majesté Césaréenne ne cherchât pas, par tous les moyens, à en tirer un éclatant scandale, où sombrerait, avec l'innocente Marie-Louise, le meilleur appui de l'influence française à Madrid.

En effet, ce mariage du roi d'Espagne avec une princesse de la maison de Bourbon était un gros échec pour l'Empereur, voire un affront qui devait lui être fort sensible. Depuis plus d'un siècle, les mariages autrichiens étaient devenus une règle presque absolue de la monarchie espagnole. Et voici que les conseillers du jeune Charles II avaient refusé sa fille, l'archiduchesse Marie-Antoinette,

pour accepter la nièce du Roi Très Chrétien ! On aurait dit que l'Espagne, trahissant une alliance séculaire, se rangeait du côté du vainqueur, qui, à Nimègue, venait en somme de dicter ses volontés à l'Europe coalisée. Louis XIV n'avait pas eu besoin d'intriguer : on était venu lui demander sa nièce pour être reine d'Espagne. C'était don Juan, le frère naturel du petit Roi, — le tout-puissant ministre qui venait de mourir tout récemment, non sans soupçon d'empoisonnement, — c'était ce bâtard qui avait manigancé toute cette affaire, malgré l'avis nettement opposé de la Junte d'État. Ennemi irréconciliable de la Reine-mère, l'autrichienne Marie-Anne, il espérait dominer plus facilement une jeune Française de dix-sept ans, — comme était Marie-Louise d'Orléans, sans nul appui à la Cour, — qu'une archiduchesse, soutenue par tout un parti puissant de grands d'Espagne, et qui s'empresserait de faire cause commune avec sa belle-sœur et belle-mère, Marie-Anne d'Autriche.

Pour évoluer au milieu de toutes ces intrigues, et pour tirer le meilleur parti possible d'une situation nouvelle et, en somme, fort avantageuse, l'ambassadeur de France avait reçu de son Gouvernement les instructions les plus précises et les plus détaillées. Il y joignait des vues personnelles, qui, peut-être, ne cadraient pas tout à fait avec celles du ministre et du Roi, mais à qui le succès final, du moins il l'espérait, ne manquerait pas de valoir les plus flatteuses approbations...

Dans quelques instants, il allait essayer de faire comprendre à la jeune Reine quel rôle elle pouvait jouer auprès de son mari et de sa belle-mère, pour le plus grand bien de la France et la plus grande gloire de l'illustre Maison d'où elle sortait. Mais il savait qu'il avait affaire à forte partie, en la personne de son adversaire, l'ambassadeur d'Allemagne, ce gros marquis de Grana, italien d'origine et, qui pis est, Gênois madré et retors, pour qui tous moyens étaient bons. M. de Villars n'était pas encore au courant de l'incident de Pancorbo, — de l'agression contre le pseudo-muletier qui avait conduit le carrosse de la Reine. Mais il voyait dans toute cette aventure de Cardénio, dont ses agents l'avaient instruit, la main du marquis de Grana, et il connaissait trop bien son collègue pour n'être pas convaincu qu'un échec n'était point pour le rebuter et qu'il s'acharnerait, coûte que coûte, à faire réussir son plan machiavélique.

La pensée que la Reine s'avançait sur une route semée d'embuscades, qu'une volonté implacable guettait ses moindres démarches, — le sentiment de ce danger perpétuel excitait toutes les inquiétudes et toute la perspicacité de l'ambassadeur. Tout à l'heure, il l'avertirait du complot. Elle était vive, intelligente, mais très indolente aussi, très avide de plaisir et si peu faite pour être Reine !.. Consentirait-elle à seconder sa politique, la politique du Roi son oncle, et même aurait-elle le simple courage de défendre, non pas seulement son

honneur, mais sa propre vie peut-être contre des ennemis sans pitié !...

M. de Villars était fort perplexe, néanmoins résolu à ne rien céler à la Reine de la gravité de la situation, lorsqu'il mit pied à terre, dans la petite ville de Briviesca, devant le couvent de Santa-Clara, où cette enfant malheureuse et ignorante de tout, venait de faire son entrée.

***

On dételait le carrosse royal, comme l'ambassadeur de France descendait du sien.

Parmi les curieux qui s'extasiaient devant les dorures des portières et l'ingénieux système de courroies qui suspendaient le lourd véhicule, M. de Villars, non sans déplaisir, aperçut quelques mauvaises figures de valets et de bas officiers du Palais, et notamment un certain Evrard, Franc-Comtois au service du marquis de Grana, qu'il avait déjà surpris deux ou trois fois aux abords de sa maison de Madrid, en compagnie d'individus suspects. A quel titre et pour quel motif le valet de chambre de l'ambassadeur d'Allemagne suivait-il l'escorte de la Reine? Il se promit de le demander à Vilane, son homme de confiance. Mais il réfléchit aussitôt que ledit Vilane, qui était censé remplir chez lui les fonctions de page de son écurie, suivait publiquement la Reine depuis son départ d'Hendaye.

Quoi d'étonnant si le domestique de son collègue se trouvait à côté du sien? Les deux espions se surveillaient réciproquement...

Cette constatation contraria beaucoup l'ambassadeur. Mais de pires ennuis l'attendaient au couvent, où, dès le parloir, il se vit arrêté par la duchesse de Terranova, la Camarera mayor, qui prétendait lui fermer la porte de la Reine. M. de Villars exhiba l'ordre royal. La Camarera, non avertie, dut s'incliner, mais déclara, d'un air hautain, qu'elle assisterait en tiers à l'entretien. Cette nouvelle prétention froissa extrêmement le diplomate, qui, d'ailleurs, pour les raisons qu'on va voir, ne pouvait absolument point y souscrire. Néanmoins il domina son émoi et répondit aussi froidement qu'il le put :

— Madame, je prends la liberté de vous faire observer que vous outrepassez étrangement les prérogatives de votre charge. Je connais la coutume de cette cour. Ce n'est point l'usage que les camareras mayors ou les grands majordomes assistent aux audiences privées de leurs Majestés !

L'argument était sans réplique. La duchesse suffoquait de colère. Ses petits yeux perçants lançaient des éclairs, et sa longue figure pâle, devenue cadavérique, paraissait plus blême encore dans la noirceur de sa mantille... Brusquement, elle tourna les talons sans dire un mot. Précédant l'ambassadeur, elle le conduisit jusqu'à l'appartement de la Reine, lui montra la porte, et, sur un petit salut

très sec, elle disparut, en remplissant les corridors de l'énormité de son garde-infant et en faisant beaucoup de fracas avec les taffetas et les soies de ses jupes.

Dans l'antichambre, l'ambassadeur trouva toute une troupe folâtre, piaillante et jacassante, de filles de service et de camériſtes françaises, lesquelles parlaient très haut dans leur langue et s'amusaient à singer et à accabler de quolibets une sœur converse espagnole, qui se tenait au milieu d'elles, toute décontenancée, avec un plateau où il y avait une tasse de chocolat et des biscuits. A cette vue, M. de Villars fronça les sourcils et il promena sur la bande ancillaire un tel regard que ces filles se turent instantanément. Mais la nourrice de la Reine, la Quentin, grosse femme effrontée et toute vaniteuse de la faveur de sa maîtresse, n'hésita point à aborder l'ambassadeur qu'elle avait reconnu. Elle lui fit mille plaintes contre les Espagnols, s'indignant de la façon dont elle et ses compagnes avaient été traitées depuis le passage de la frontière. On couchait dans des greniers, sur de mauvais matelas. Jamais de draps, un sac bourré de paille en guise d'oreiller, et des couvertures toutes trouées !... On mourait de faim. Quand, par hasard, on trouvait à manger, c'était invariablement du riz et de la morue : *arroz y merluza! Merluza y arroz!...*

L'ambassadeur, haussant les épaules, coupa court à ces jérémiades. Il prononça d'un ton sévère :

— Souvenez-vous que vous êtes ici en pays étranger et non en France : quels que soient vos griefs contre vos hôtes, ménagez leur amour-propre, et surtout bridez vos langues ! On ne doit pas entendre un mot de français dans l'entourage de la Reine. Si vous ne savez pas l'espagnol, parlez à voix basse ou taisez-vous !... Que je n'ai pas à vous le répéter, ou à le vous faire répéter : autrement, on vous congédie !...

Cette menace à la bouche, il pénétra dans la chambre de la Reine, où la Quentin, toute tremblante de l'algarade, l'avait précédé. Sa Majesté, qui achevait de dîner, était encore à table.

La dolente amoureuse de Cardénio ne savait que penser de cette visite inattendue qu'on venait, à l'instant même, de lui annoncer. Elle s'en effrayait. Car, la Camarera depuis qu'on approchait de la Cour, avait eu le soin de la prévenir contre l'ambassadeur. Changeant tout à coup de tactique, la redoutable vieille flattait sa jeune maîtresse, après l'avoir terrorisée. Elle affectait de vouloir gagner sa confiance et son affection. Maintenant elle se faisait mielleuse et sucrée. Elle feignait de s'intéresser à tout ce qui intéressait la Reine elle-même. Elle l'interrogeait avec sollicitude sur son enfance, sa vie à Saint-Cloud et au Palais-Royal, essayant de provoquer des confidences imprudentes dont elle pût se servir un jour contre elle. Pour la même raison, elle flattait les dames françaises qui accompagnaient la Reine, Mlle de Grancey et la maré-

chale de Clérembault, qui causaient avec une facilité déplorable, livrant à la Camarera une foule d'anecdotes ou de paroles compromettantes pour la future épouse d'un roi d'Espagne aussi soupçonneux que peut l'être un homme de sa nation.

Au fond, la duchesse n'était pas très rassurée sur son avenir. Elle devait sa charge à don Juan, le premier ministre mort récemment qui, après s'être emparé de l'esprit du jeune Roi, son frère naturel, avait fait reléguer à Tolède la Reine-mère, son ennemie naturelle aussi. Sûrement celle-ci chercherait à écarter une Camarera qui n'était point sa créature, et, pour cela, elle se liguerait avec sa bru, afin d'obtenir du faible Charles II le renvoi d'une personne revêtue d'une dignité si importante et qui avait le malheur de n'être pas de ses amis. La Reine-mère, depuis la mort du Bâtard, regroupait autour d'elle tout un parti puissant. L'ambassadeur de France, qui s'en doutait, se préoccupait beaucoup de se ménager les bonnes grâces de l'ex-régente. La duchesse avait remarqué les avances qu'il lui faisait, les marques de respect et de grande considération qu'il lui témoignait en toute circonstance. Il lui avait sans doute, à mots couverts, proposé une alliance, en l'assurant de l'appui de son gouvernement. Rien ne plus vraisemblable, que la jeune Reine, Française de naissance, nièce du Roi Très Chrétien, fût enrôlée d'office dans ce parti : si cela se faisait, la Camarera se sentait perdue...

C'est pourquoi, dès qu'elle flaira le danger, elle s'était appliquée à exciter la Reine contre sa belle-mère et aussi contre l'ambassadeur de France. Elle disait, ou faisait dire par ses femmes, à l'innocente Marie-Louise, que la Reine-mère avait combattu de toutes ses forces son mariage avec le Roi, qu'elle aurait voulu pour lui une archiduchesse d'Autriche, sa belle-sœur et sa belle-fille tout ensemble; — qu'il ne fallait pas se fier aux protestations amicales et aux démonstrations de tendresse de cette Allemande, perfide comme toutes celles de sa nation; — que la souveraine devait éviter aussi, dans son intérêt, de lier partie avec l'ambassadeur de France, qui, d'intelligence avec la Reine-mère, ne chercherait qu'à la dominer et à la conduire à leur guise; que cet ambassadeur, en sa qualité de Français, était exécré à Madrid et qu'une Reine d'Espagne ne pouvait pas s'exposer, en nouant des relations trop bienveillantes avec lui, à partager son impopularité...

Bien que la Reine détestât la Camarera mayor, ces propos et ces insinuations avaient fait une certaine impression dans son esprit. D'ailleurs, elle se souvenait que la tribu des Villars n'était pas très bien vue chez son père, au Palais-Royal. Elle ignorait pourquoi. Mais tout cela contribuait à lui rendre assez importune la visite de l'ambassadeur. En outre, elle avait conscience que ses folles équipées avant son arrivée à la frontière espagnole, cette cour de jeunes gens qu'elle traînait derrière

elle, toute sa conduite enfin avait dû être jugée sévèrement par le Roi son oncle. C'est pourquoi elle redoutait fort un entretien avec l'envoyé de ce terrible monarque.

Elle le reçut très froidement. M. de Villars s'y attendait.

Devant cette jeune fille qui ne se sentait de vocation que pour l'amour, cet homme habile se souvint fort à propos que, lui aussi, avait été la coqueluche des dames et qu'il était toujours un galant cavalier. En exprimant ses respects à la souveraine, il n'omit point de flatter la coquetterie de la femme. Il lui dit qu'il se félicitait d'avoir mission de saluer non pas seulement l'épouse d'un grand roi, mais la plus belle, la plus charmante princesse du monde. Sur la seule réputation de sa beauté, l'Espagne entière, comme son roi, en était, d'ores et déjà, éperdument amoureuse...

Et il ajouta quelques madrigaux un peu alambiqués dans le goût du *Cyrus* et de la *Clélie*, qui faisaient fureur au temps de sa jeunesse. Malgré leur tour suranné, ces propos ravirent la petite Reine. Elle se dégela soudain, comme une fleurette rabougrie dans un recoin de parterre sans soleil, qu'un rayon touche par hasard. A la dérobée, elle considérait ce bel homme, resté jeune, malgré ses cinquante-six ans, qui portait toujours sa fine moustache de mousquetaire et qui, galamment incliné, balayait le tapis de son chapeau à plumes, en murmurant les phrases pâmées des cédalons

en extase. D'ailleurs M. de Villars parlait français. M. de Villars était un cavalier français. Cela seul suffisait pour le rendre irrésistible à une petite princesse en exil qui ne soupirait qu'après la France...

Il s'aperçut bien tout de suite, non sans un peu de fatuité, de l'heureux effet que produisait sa personne. De son côté, il observait la Reine, tout en lui débitant ses fadeurs, mais l'impression qu'il en recevait n'était point aussi favorable. Il remarqua d'abord qu'elle était habillée à la française, malgré les recommandations qu'on lui avait adressées maintes fois, — et il se disait que cela devait profondément déplaire aux Espagnols. Ensuite, elle avait les yeux encore tout gonflés par les larmes, le visage décomposé, un teint fiévreux, on ne savait quoi de désordonné dans toute sa mise et sa physionomie, un air enfin qui n'avait rien de royal. Toutes ces remarques furent désagréables à l'ambassadeur. Il se promit d'en parler à M^me^ de Villars, qui avait qualité pour glisser à la Reine quelques conseils sur sa toilette et sur sa tenue... Oui, vraiment, elle avait très méchante mine! Pourquoi n'avoir pas mis du rouge pour réparer le désastre de son teint? Les Espagnoles, qui en abusaient, devaient trouver cette négligence scandaleuse et impardonnable!...

Toutefois il ne dit rien, de telles critiques étant d'ailleurs très difficiles à formuler, surtout pour un grand personnage comme était l'ambassadeur de

France. Il avait reçu l'ordre de chapitrer cette enfant dès son arrivée, sur des sujets autrement importants. Et, comme il la voyait bien disposée, il pensa que la semonce passerait sans trop de difficultés. M. de Villars crut bien faire, en se couvrant, dès le début, de l'autorité du Roi son maître. Ce n'était pas lui, c'était le Roi en personne qui parlait. Lui n'était que le porte-parole très humble de Sa Majesté Très Chrétienne.

Malgré les précautions oratoires de ce diplomate, rompu à tous les artifices de la rhétorique, l'effet fut autre que celui qu'il attendait. Au nom du Roi, les beaux yeux flétris de celle qui écoutait s'effarouchèrent et se baissèrent tout à coup, comme si la porte se fût ouverte devant un justicier entouré de ses gardes. Cependant M. de Villars, toujours galamment incliné, disait, de son ton le plus respectueux :

— Madame, le Roi votre oncle vous rappelle que, présentement, votre devoir est d'être bonne Espagnole, sans oublier pourtant que la France est votre patrie. Pour cela, il faudra faire violence à vos inclinations naturelles, rien n'étant plus opposé que la France et l'Espagne. Les deux nations, vous le savez, sont contraires en tout, aussi bien dans leurs intérêts que dans leur caractère et leur esprit, voire même dans leur religion. Mais le Roi croit pouvoir compter sur votre délicate influence pour adoucir les rapports entre les deux pays et pour éviter, dans l'intérêt de la France et de l'Espagne,

de nouvelles guerres qui les épuiseraient. Il y va, Madame, de la paix du monde...

L'Espagne ! La France ! La paix du monde ! Tous ces grands mots épouvantaient cette petite fille. Ah ! que tout cela lui importait peu, en ces minutes de désespoir, où sa pensée n'était occupée que de son ami, lâchement frappé devant elle, mort peut-être !... Pourtant, les yeux toujours baissés, comme devant le Roi en personne, elle ne laissait rien deviner de ses sentiments secrets, sinon de son chagrin, dont témoignait assez son joli visage ravagé par les larmes. M. de Villars, qui percevait déjà, dans cette apparente soumission, la froideur défiante et craintive de la jeune fille, poursuivait son discours avec moins d'assurance :

— Oui, Madame, le Roi, votre oncle, est d'avis qu'il faudra contraindre vos inclinations naturelles et même, autant qu'il se peut, dissimuler les dons brillants de votre esprit. Ici, on n'aime point qu'une femme cherche à paraître, — qu'elle monte à cheval, qu'elle chante ou qu'elle danse en public. Sévèrement gardées, les dames espagnoles ne sortent que pour aller à l'église, à la promenade, ou pour se réunir entre elles. Les hommes sont rarement admis dans leur société. On se scandaliserait d'une princesse qui, comme à Paris, voudrait avoir un cercle et s'en faire applaudir. Plus que tous les talents qui sont en Votre Majesté et qu'on prise si fort en France, le Roi souhaiterait de voir en vous ce génie de médiocrité et de modération, qui, quoi

qu'on dise, doit faire presque toute la prudence et la conduite d'une femme...

A ces mots, la reine malgré elle, ne put se tenir de relever la tête, et, de darder sur M. de Villars, légèrement décontenancé, un regard chargé d'une indéfinissable ironie, où se mêlait de la révolte et même un rien de mépris. L'ambassadeur sentait de plus en plus que sa leçon était peu goûtée. Mais comment se tirer de ce pas difficile? Il avait l'ordre exprès du Roi, sans doute averti des extravagances de la jeune souveraine pendant tout son voyage, de lui parler, dès son arrivée, « avec la plus extrême fermeté, — disait la lettre confidentielle, — et sans rien omettre des choses dont il est bon qu'elle soit instruite... » Qu'il était donc malaisé de remplir son devoir et, en même temps, de se concilier la confiance d'une jeune princesse, reine d'un grand État, dont les bonnes grâces peuvent être fort utiles à un ambassadeur ! Il jugea prudent de n'insister pas davantage sur ce point. De son ton le plus aimable et le plus insinuant, il reprit :

— En tout cas, Madame, le Roi, mon maître, vous recommande instamment d'éviter tout ce qui pourrait porter ombrage à vos sujets. Votre Majesté connaît déjà sans doute combien le caractère espagnol est superbe. La moindre apparence de manquement leur est un outrage insupportable. Entendre parler français dans l'entourage de leur Reine lui serait imputé à crime. Cela ne veut point dire — j'ose le répéter à Votre Majesté — qu'il Lui

faudra oublier la France ! Bien au contraire... Ce qu'il faut oublier, c'est la pensée d'y revenir un jour. Nul plus grand malheur ne pourrait arriver à Votre Majesté. Surtout, il lui faut absolument abandonner certaines chimères, certaines imaginations, entretenues par les ennemis de Son repos et peut-être de Sa vie, et qui, poursuivies témérairement, ne failliraient point à attirer sur Elle les plus effroyables disgrâces !...

Qu'est-ce que cela voulait dire ! Était-ce une allusion déguisée à Cardénio, à ce pauvre amour sans cesse traqué et qui ne voulait pas mourir ! A voir la figure de l'ambassadeur, la Reine n'en douta plus. Blessée au plus douloureux de son cœur, elle s'en indigna comme d'une profanation. Son cher secret était trahi, foulé aux pieds. Cet homme osait toucher à sa blessure !... Elle se rebellait surtout contre cette prétention trop clairement affirmée de continuer à la tenir en lisière ! Comme si ce n'était pas assez de la servitude espagnole, elle allait subir encore la servitude française ! De Versailles, ou de Saint-Germain, son oncle aurait l'œil sur elle !... Mais elle était trop bien pliée à l'obéissance pour rien manifester de ce qui s'agitait en elle. Dans ses pires défaillances, l'étiquette apprise dès le berceau la soutenait comme une armature. En fille de sang royal, habituée à la représentation des cours, et avec tout son esprit naturel, elle savait aussi, quand c'était nécessaire, faire les réponses qui convenaient. Les yeux de

nouveau baissés, l'air modeste et soumis, elle répondit, en apparence fort tranquillement, à M. de Villars :

— Monsieur l'Ambassadeur, je vous prie d'assurer le Roi mon oncle des sentiments d'estime et d'amitié que je conserverai pour lui toute ma vie. Mon plus grand désir est de lui plaire, puisqu'il a la bonté de se souvenir que j'ai l'honneur d'être sa nièce. Que Sa Majesté croie bien que je m'estime beaucoup plus d'être une princesse de son sang que d'occuper le rang que je tiens présentement dans le monde, et que je lui dois.

Cela fut dit d'un ton si glacial et avec un tel air de détachement que M. de Villars ne put conserver la moindre illusion sur le succès de sa démarche. Il sortit en saluant jusqu'à terre et en balbutiant des actions de grâces et de vagues excuses. Mais cet adroit courtisan, cet homme à bonne fortune, était furieux d'avoir si mal réussi auprès d'une jouvencelle. Il devinait que la Reine ne reviendrait jamais sur cette première et mauvaise impression. Il avait eu la maladresse de lui faire trop sentir la férule en commençant. Mais aussi, pourquoi le Roi lui avait-il imposé une pareille corvée?...

Il se vengea, en se disant : « C'est une écervelée, sans jugement, ni idée de quoi que ce soit !... une folle qui ne peut faire que des sottises ! » Néanmoins, il était encore plus mécontent de lui-même qu'il ne l'était de la Reine.

***

Dans le carrosse qui le ramenait à Burgos, M. de Villars, de fort méchante humeur, retomba à la supputation des sommes qu'allait lui coûter la noce royale. Brusquement, il constata qu'il avait négligé de faire entrer en ligne de compte le rhabillement complet de ses gens pour l'entrée solennelle de Leurs Majestés à Madrid. Cela monterait bien à trois ou quatre mille écus, peut-être davantage ! A qui les demander, ou les emprunter? Après deux requêtes de subsides récemment adressées au ministre, l'ambassadeur n'osait plus recourir à lui. « Décidément, le service du roi coûtait cher !... »

Comme il en était là de ses réflexions mélancoliques, un vacarme d'équipages et de claquements de fouet lui fit mettre la tête à la portière. Un carrosse de la Cour passait au grand trot. M. de Villars y reconnut le premer aumônier du Roi, don Antonio de Benavidez y Bazan, patriarche des Indes. En même temps, il s'aperçut qu'on venait à peine de traverser le petit village de Quintanapalla. Ces deux faits frappèrent vivement l'ambassadeur. Si le premier aumônier de la Cour se dérangeait, ce ne pouvait être que pour le mariage des souverains. Et si ce mariage se célébrait ailleurs qu'à Burgos, ce ne pouvait être qu'à Quintana-

palla, Briviesca étant beaucoup trop éloigné. Donc on voulait faire la cérémonie en cachette, à l'insu de l'ambassadeur de France ! Le secrétaire d'État, don Jerónimo d'Eguya, lui avait menti en déclarant que la noce aurait lieu à Burgos... Pour quelles raisons, cela se devinait assez facilement. Sans doute M. de Villars n'ignorait point que c'était la coutume espagnole de célébrer les mariages royaux dans des bourgades infimes. La localité où s'accomplissait cette auguste cérémonie étant, de droit, exemptée d'impôts, le fisc avait intérêt à choisir pour cela un petit village qui ne versait au Trésor qu'une somme insignifiante : la faveur royale était ainsi réduite au minimum. D'autre part, le Gouvernement s'appliquait à diminuer le plus possible les frais du voyage et des fêtes : il ne voulait pas étaler sa ladrerie et sa misère sous les yeux moqueurs des Français. Enfin, on pensait éviter des querelles de préséance, toujours fâcheuses, en faisant une noce très modeste, sans figuration officielle.

Néanmoins, l'ambassadeur avait le pied assez madrilène pour être convaincu que le fond de toute cette affaire, c'était une intrigue du parti autrichien dirigée contre sa personne : on prétendait lui infliger un affront, en l'excluant d'une solennité à laquelle il avait le droit d'assister au premier rang.

M. de Villars fut outré de ce mauvais procédé. Il était bien résolu à défendre ses prérogatives, comme l'honneur de sa nation, lorsque, en descen-

dant de carrosse, il se heurta au prince d'Harcourt, ambassadeur extraordinaire de Sa Majesté Très Chrétienne et chef de la mission française, qui avait accompagné la Reine depuis Fontainebleau. Le prince était arrivé à Burgos depuis quelques instants. Ayant appris que le Roi Catholique s'y trouvait, il venait le saluer au nom du Roi son maître.

Incontinent, M. de Villars l'avertit de ses doutes sur le lieu du mariage. M. d'Harcourt fit un haut-le-corps. Ayant déjà éprouvé maintes fois, au cours de son voyage, la duplicité et la hauteur des Espagnols, il s'indigna, lui aussi, contre tant de mesquinerie jointe à tant d'arrogance. Enfin, après avoir envisagé maints expédients, les deux ambassadeurs décidèrent que, le lendemain, avant l'aube, ils partiraient en cachette pour Quintanapalla, où ils devanceraient la Cour. Et, s'étant mis d'accord pour tout le reste, ils se réjouirent fort, à l'idée d'éventer la ruse des Espagnols et de leur jouer un bon tour.

Effectivement, M. de Villars avait deviné juste. Le lendemain, à Quintanapalla, pauvre hameau, de neuf ou dix maisons au plus, ils virent, devant la moins sordide, celle de l'Alcade, les équipages de la Reine et de sa suite. Sans doute, Sa Majesté y avait passé la nuit...

De loin, ils reconnurent, juchée sur un âne, qui s'avançait au petit trot, la Camarera mayor. Avec deux de ses femmes, elle venait de courir le village

et les environs, à la recherche d'un œuf frais et d'un peu de laitage, pour la Reine qui mourait de faim. M. de Villars l'ayant abordée le premier, lui dit fort civilement que, si la noce avait lieu en cet endroit, ainsi que tout le faisait supposer, il espérait avoir l'honneur d'y assister, en compagnie de M. le prince d'Harcourt, comme c'était leur droit et leur devoir à tous deux...

Du haut de sa monture, la Camarera toisa l'ambassadeur avec une suprême insolence et, très sèchement, elle répliqua :

— Monsieur, cela ne se peut !

Là-dessus, elle talonna sa bête dans l'intention de planter là ces « Gavatches ». Mais M. de Villars saisit l'âne par la bride, tandis que M. d'Harcourt, qui s'était approché, ôtait son chapeau devant la malgracieuse vieille. Sans se départir un seul instant de sa courtoisie, celui-ci prononça :

— Madame, nous avons l'ordre du Roi, notre maître, d'être présents à une cérémonie si glorieuse pour nos deux nations !...

Les petits yeux perçants de la duchesse flamboyèrent. La lèvre frémissante, elle rétorqua :

— Monsieur, le Roi votre maître n'a point à commander ici !

Et, de nouveau, elle donna un coup de talon à sa monture. Mais M. de Villars tenait toujours la bride de la bourrique :

— Madame, dit-il d'un ton décidé, mais très calme, le Roi notre maître commande à ses ambas-

sadeurs, qui lui obéissent en tout lieu. Si le Roi Catholique ne veut pas que nous assistions à la cérémonie de son mariage, nous vous prions de lui demander un ordre écrit, nous interdisant formellement, à M. le prince d'Harcourt et à moi, d'y prendre part...

— Monsieur, le Roi n'a pas le temps de vous écouter !

Furieuse d'être retenue de force par l'ambassadeur de France, elle s'emporta en propos tout à fait contraires au bon sens et à la bienséance :

— Ces Français sont insupportables !... Toujours quelque nouvel embarras ! Cette race maudite lasserait la patience d'un saint !...

Tout en vociférant ainsi, du haut de son âne, elle tira sournoisement de dessous sa mantille une longue épingle dont elle piqua le derrière de la bête. Celle-ci, s'étant mise à ruer, faillit renverser M. de Villars et partit au galop vers la maison de l'Alcade, en secouant de façon effroyable la Camarera, qui, tout empêtrée dans ses jupes, se cramponnait à la selle, pour ne pas rouler par terre.

L'épée au côté, dans leurs beaux habits de gala, les deux ambassadeurs, quoique pénétrés de la gravité de la situation, eurent grand'peine à réprimer un fou rire devant ce spectacle bouffon.

Mais, au même moment, le Roi arrivait à petit bruit dans son carrosse de cuir noir, tout pareil à celui de l'Empereur Charles-Quint. Ne voulant pas s'exposer aux rebuffades du monarque, encore

plus malgracieux, d'habitude, que la Camarera, MM. d'Harcourt et de Villars, ayant avisé sur la place le marquis d'Astorga, Majordome de la Reine, le prièrent de transmettre leur requête à Sa Majesté.

Après une heure d'attente, le marquis d'Astorga reparut, l'air aimable et empressé, et, sans autre préambule qu'un grand salut, il répondit à ces messieurs que Sa Majesté y consentait.

MM. de Villars et d'Harcourt échangèrent, à ces mots, un sourire de triomphe : les deux ambassadeurs du Roi Très Chrétien avaient fini par imposer la volonté de leur maître.

***

Pendant que ces intrigues, — et d'autres encore, moins publiques, — allaient leur train, et que la Camarera courait le village sur son âne, la Reine, seule dans sa chambre, au premier étage de la maison de l'Alcade, se consumait de chagrin et de désespérance. La désolation et la misère des pays qu'elle venait de traverser lui avaient serré le cœur.

Depuis plus de six semaines, elle était à peu près complètement isolée des personnes en qui elle pouvait avoir un peu de confiance. On empêchait les dames françaises de l'escorte de l'aborder et surtout de converser avec elle. C'est à peine, si de loin

en loin, elle entrevoyait sa nourrice, la Quentin, et les filles de chambre venues de Paris, qui s'occupaient de son linge et de ses petits chiens. Elle n'avait constamment devant elle que la figure renfrognée et méchante de la Camarera, ou la rotondité grotesque de sa dame d'honneur, doña Manuela de Velasco, grosse fille rougeaude, à la voix rauque et aux mains brutales de cuisinière.

Ces femmes la froissaient en mille façons, la contrecarraient dans toutes ses délicatesses de petite Française trop mollement élevée. Pour la punir de rebuter les plats espagnols, elles l'affamaient. La veille, au soir, Marie-Louise de Bourbon, princesse d'Orléans, nièce du Roi Très Chrétien, avait dû se coucher sans souper, ayant refusé des nourritures épaisses qui lui soulevaient le cœur de dégoût.

Accoudée à l'une des fenêtres de la misérable chambre, où, par hasard, ses surveillantes la laissaient seule, pendant quelques instants, elle repassait en son esprit toutes ces vexations sournoises, toutes ces humiliations. Elle se sentait accablée, lasse de tout. A de certains moments, elle éprouvait un malaise étrange : il lui semblait que son cœur cessait de battre, que son sang était lourd comme du plomb dans ses veines, et, en même temps, c'était comme un goût de poison dans sa bouche desséchée. Elle retrouvait sur ses lèvres la saveur du narcotique, qu'on avait essayé de lui faire prendre, à Pancorbo, lorsqu'après l'agression

contre le muletier, elle s'était trouvée si mal. Autour de son chevet, les femmes chuchotaient. Dans sa fièvre, elle avait perçu les mots de poison et d'empoisonnement... Tout en évoquant ces choses affreuses, elle promenait de vagues regards sur la campagne, une grande plaine lugubre et dénudée, sous un ciel pluvieux, où l'on n'apercevait qu'un peuplier maigre au bord d'un torrent, silhouette linéaire qui faisait paraître plus vides ces espaces désolés. En bas, sous la fenêtre, dans une espèce de cour, s'étalait un fumier, où de jeunes porcs, noirs comme des sangliers, se poursuivaient en poussant des grognements féroces. Dans quel lieu était-elle tombée !... Et, d'un œil hagard, comme dans un mauvais rêve, elle considérait le misérable mobilier de cette chambre de paysans, dont on avait fait sa chambre royale, celle où elle attendait son époux, le Maître des Indes occidentales, le Roi de toutes les Espagnes : une table mal équarrie, des bancs de bois rangés contre des murs blanchis à la chaux, un carrelage disjoint, qui, en cette saison était glacial aux pieds. Elle-même n'avait pour tout siège qu'un fauteuil de paille qu'on était allé chercher chez le curé du village. Et, partout, dans tous les recoins, cela sentait l'huile rance, l'écurie et la sueur de mulet.

Ce galetas était pourtant la plus belle pièce de la maison et même de tous les alentours, — celle où allait se célébrer la messe de son mariage. Tandis qu'elle rêvait douloureusement, accoudée à la

fenêtre, devant la triste plaine castillane, des valets venus de la Cour clouaient aux murs de splendides tapisseries. Des caisses pleines d'objets précieux, de grandes malles de cuir ouvragé, contenant des vêtements d'apparat, encombraient le sol. Les valets circulaient au milieu de tout cela, donnaient des coups de marteau, s'interpellaient bruyamment, sans plus se soucier de la Reine que si elle n'était pas là. On s'était bien gardé, d'ailleurs, de leur dire que c'était elle ! On l'avait laissée dans cette chambre, parce qu'il n'y avait pas d'autre pièce libre dans tout le logis. Et ainsi, elle était obligée de subir la présence de ces hommes grossiers. Mais elle était déjà accoutumée à ces contacts déplaisants. Elle n'avait jamais une minute pour être seule avec elle-même, pour se recueillir dans la douceur ou l'amertume des souvenirs. Les yeux obstinément fixés sur la campagne et le peuplier maigre au bord du torrent, elle s'efforçait de supprimer par la pensée la réalité offensante, d'oublier toute cette valetaille... Elle était à Pancorbo. Elle revoyait le drame, le sang répandu, le muletier transporté au couvent sur une civière. Cet homme était-il Cardénio? Bien qu'elle eût cru reconnaître le timbre de sa voix et même ses traits sous l'épaisse moustache noire et sous *la montera* qui lui cachaient le visage, elle n'en était pas absolument sûre. Et ce doute la torturait. Si c'était lui, s'il était mort pour elle, alors il ne lui restait aucun espoir, l'avenir était barré ! Elle avait perdu le seul

être qui l'aimât. Personne, dorénavant, ne s'intéresserait à elle. Plus personne sur qui compter ! Sa nourrice elle-même, la Quentin, ne resterait pas longtemps auprès d'elle — elle le devinait. Et puis cette femme vulgaire ne la comprenait qu'à demi, n'entendait rien aux choses du sentiment... Alors, que devenir? s'enfuir? le pouvait-elle? On la reprendrait sûrement, on l'enfermerait dans un couvent, dans une prison peut-être. Où qu'elle allât, elle était fille de France et reine d'Espagne. Son manteau royal était collé à ses épaules ! Et ainsi, il ne lui restait plus qu'à mourir ! Oui, elle se laisserait mourir de chagrin et de faim ! Elle le voulait !...

« Je le veux ! Je le veux ! » L'infortunée se répétait ces mots avec une sombre exaltation, tandis que les valets de la cour achevaient de clouer les tentures. Les derniers coups de marteau résonnaient à ses oreilles avec un bruit terrible. Elle sentait bien qu'elle s'exagérait l'horreur de son état, mais elle y mettait une complaisance morose, elle s'enivrait de sa désespérance, lorsque, tout à coup, la voix tranchante de la Camarera la fit tressaillir.

La duchesse de Terranova rentrait, en secouant ses jupes pleines de poussière et de poils de bourrique. Encore tout échauffée de son algarade avec les ambassadeurs de France, elle s'emporta de plus belle à la vue de la Reine accoudée à la fenêtre. Quel soulagement de passer sa fureur sur cette Française !...

— Madame, dit-elle, d'un ton à faire frémir, les Reines d'Espagne ne regardent pas aux fenêtres... D'ailleurs, voici l'heure, pour Votre Majesté, de prendre un peu de nourriture !

Immédiatement, elle l'obligea à se lever de la chaise de paille, qu'elle tira jusqu'au milieu de la chambre. La Reine s'y étant rassise, une fille de chambre apporta un plateau, qu'elle déposa sur un tabouret. Sa Majesté déjeunerait sur ce tabouret, l'unique table de la pièce devant servir d'autel pour la messe de mariage.

L'air excédé, la Reine déclara qu'elle n'avait pas faim.

— Cela importe peu ! dit la duchesse, mon devoir est de faire manger Votre Majesté qui doit s'apprêter, pour aujourd'hui, à soutenir de grandes fatigues...

— Non ! c'est inutile !

En prononçant ces mots, la Reine ferma les yeux, comme pour bannir de sa présence l'odieuse figure de la Camarera.

Mais celle-ci ne tint nul compte de ces protestastion. Aidée de doña Manuela, la dame d'honneur, qui coupait les morceaux, elle lui fit avaler de force une mouillette de pain trempée dans du jaune d'œuf. La Reine avait beau se débattre et la repousser, l'horrible mégère lui mettait la nourriture dans la bouche. Après cela, elle dut boire un grand verre de vin très fort, du vin de Valdepeñas, noir comme de la poix et épais à couper au couteau.

Cependant, des clergeons tiraient d'une caisse une nappe d'autel dont ils drapèrent la lourde table rustique. D'autres disposaient les chandeliers et les vases sacrés, avec aussi peu de respect que si ce fussent de vulgaires ustensiles. A côté d'eux, des femmes de service ouvraient une grande malle débordante d'étoffes précieuses, de jupes de brocart, et de toute espèce d'objets féminins. Sur le tapis, dont on venait de recouvrir hâtivement le carrelage, des souliers de satin blanc, des éventails de la Chine gisaient pêle-mêle avec des navettes et des encensoirs.

Dominant tout ce désordre, la Camarera, plus impériale et plus inflexible que jamais, signifia à la petite reine, écroulée sur sa chaise de paille, que le moment était venu de commencer sa toilette.

Alors une nouvelle torture commença pour la pauvrette.

On allait l'habiller à l'espagnole. Or, la mode de Madrid retardait de près d'un siècle sur celle de Paris. Les dames castillanes en étaient encore au garde-infant en honneur sous Philippe II, vaste cage de bois et de métal, énorme et ronde comme une coupole de cathédrale. Elles continuaient à porter des corps de jupe tout bardés de baleines pesants et rigides comme des cuirasses. La frêle enfant dut revêtir ce harnais qui lui montait jusqu'à la naissance des épaules et qui aplatissait sa gorge, déjà belle et plantureuse. Ensuite, des mains cruelles s'emparèrent de sa tête. Doña Manuela de

Velasco, brandissant un peigne, se mit à l'étriller comme elle eût fait d'une mule. On divisa ses magnifiques cheveux en quatre ou cinq grosses touffes flottantes qu'on noua de rubans incarnadins. On lui fit un bandeau plat sur le front, et, tout autour de la tête, on lui planta mille poinçons d'émeraudes et de diamants, véritable couronne d'épines. Au milieu de son corsage, dans un chou de velours rouge, on suspendit une perle fameuse, une des merveilles du trésor royal, *la Pérégrina*, qui était grosse comme une poire de rousselet. On lui accrocha de furieux pendants d'oreilles, en filigranes, alourdis de pierres précieuses et larges comme des soucoupes. Enfin, on la farda outrageusement et on lui passa du noir sur les sourcils et autour des paupières.

Défaillant sous un manteau d'hermine, dont la queue occupait toute la longueur de la chambre, — et sous le poids des brocarts, des velours, des bijoux et des fourrures —, transformée en idole monstrueuse, — la délicate et charmante Fille de France ne pouvait ni faire un pas, ni bouger.

Ses femmes, se reculant pour la contempler, déclarèrent que Sa Majesté était belle comme le jour. La Camarera, sévère, sous sa mantille et sa jupe noires, la considérait, l'examinait des pieds à la tête, épiant si quelque chose clochait dans l'ajustement royal, ou était contraire au protocole. Sous ce dur regard qui la transperçait comme la pointe d'un stylet, la Reine, n'en pouvant plus, se mit à fondre

en larmes. Le fard, emporté par la débâcle des pleurs, ruisselait en grosses gouttes sur sa figure. A cette vue, la duchesse eut un nouvel accès de fureur. Elle osa frapper du talon devant sa souveraine, en criant très fort :

— Pour Dieu, Madame, cessez cette comédie !... Dans quelques instants, le Roi va paraître !

Terrorisée, la petite reine, tremblante, rentra ses larmes. On lui remit un pied de rouge sur les joues, pour cacher les traces lamentables de ses pleurs. Et, n'osant pas faire un mouvement, respirant à peine sous le fardeau écrasant de ses atours, elle se renversa contre le dossier de sa chaise, dans l'angoisse de ce qui allait arriver...

***

Cela ne tarda point.

Au moment que la Camarera mayor répétait, pour la dernière fois à la Reine, presque insensible et inaminée, sa leçon d'étiquette, — les gestes qu'elle aurait à faire, les paroles qu'elle devrait prononcer tout à l'heure, — un gentilhomme de la chambre fut introduit. S'étant agenouillé devant la souveraine, il annonça que le Roi montait l'escalier.

Les paroles du chambellan furent le signal d'un grand branle-bas dans tout l'appartement. Les filles de service soulevèrent, de dessus sa chaise, la Reine, qui se laissait aller dans leurs bras, comme

une morte. La Camarera prit la queue de son manteau. Doña Manuela de Velasco, la dame d'honneur, se plaça derrière elle. On ouvrit au large la porte du misérable taudis, et, soutenue par ses femmes, la petite épouse royale s'avança sur le palier...

Le Roi montait, suivi des ambassadeurs et des grands d'Espagne. Il était complètement vêtu de satin noir, mais son habit était à ce point couvert de passementeries et de broderies d'or qu'on ne distinguait plus le fond sombre de l'étoffe. Frappé par la lumière qui venait de la chambre, en émergeant de l'escalier obscur, il parut éblouissant. La Reine n'aperçut de lui qu'un scintillement d'or et une face lunaire, — une longue figure pâle, d'une longueur exagérée, à la fois grotesque et macabre, qui l'épouvanta.

Au mépris du protocole, le jeune souverain s'élança vers sa femme. Comme on le lui avait recommandé, celle-ci voulut s'agenouiller devant lui. Mais il l'en empêcha, lui prit les deux bras, qu'il serra très fort, — ce qui était le témoignage d'affection le plus vif qu'il put lui donner en public, — et, tout en la serrant, ainsi il murmurait, d'un air pâmé :

— *Mi Reina! Mi Reina!*... Ma Reine ! oh ! ma Reine !...

Il ne pouvait, ni ne savait dire autre chose. Comme pour suppléer à la faiblesse des paroles, il la serrait toujours plus fort, au point que la pauvre

épousée, les bras meurtris, se retenait pour ne pas crier. Elle leva les yeux vers lui. Elle vit ses grosses lèvres violacées et tombantes, qui frémissaient de désir, et, dans ses yeux aux paupières épaisses, une telle flamme de passion, une telle adoration d'elle-même, qu'elle en fut touchée. Elle balbutia une phrase de compliment que la Camarera lui avait soufflée. Lui, en bredouillant, répondit par des mots qu'elle ne comprit pas, parlant encore fort mal l'espagnol. D'ailleurs, il était toujours très difficile de comprendre le Roi. Et ainsi, ayant dit tous deux ce qu'ils devaient se dire, ils se tenaient, l'un devant l'autre, embarrassés et muets, ne sachant quelle contenance se donner... M. de Villars, qui se trouvait derrière le jeune souverain, avec le prince d'Harcourt, eut pitié du malheureux couple. Sans se demander si cela était permis par l'étiquette, il s'offrit spontanément comme interprète entre les deux époux. Dans un castillan très pur, cet ancien habitué des ruelles précieuses de Paris prêta à l'un et à l'autre le langage le plus galant et le plus convenable à la circonstance. Il faisait les demandes et les réponses, et tous ceux qui purent l'entendre — même parmi les Espagnols les plus ennemis de la France — furent contraints de demeurer d'accord qu'il était impossible de s'exprimer avec plus de tendresse et d'honnêteté.

La Reine n'entendit presque rien de ces belles choses. Mais le Roi, par sa mimique passionnée et vaguement terrifiante, par le tremblement de ses

lèvres, la flamme de ses yeux, montrait assez combien il goûtait les propos de l'ambassadeur. De tout son cœur, de tout son juvénile appétit conjugal il était avec lui.

Tandis que M. de Villars servait ainsi de truchement d'amour à Leurs Majestés, le grand aumônier de la Cour, patriarche des Indes, don Antonio Benavidez y Bazan, en habits pontificaux, était entré dans la chambre avec son clergé.

Leurs Majesté le suivirent, et, devant la table qui servait d'autel, Elles s'agenouillèrent sur les carreaux de velours de deux prie-Dieu drapés de damas rouge à galons d'or. Derrière eux, les grands se pressèrent, s'installèrent avec une certaine hâte un peu indiscrète. La chambre était pleine, et pourtant il s'y trouvait tout au plus une vingtaine de personnes; outre la Camarera, les dames d'honneur, les deux ambassadeurs du Roi Très Chrétien, le marquis de los Balbases, ambassadeur d'Espagne à Paris, il n'y avait là que don Francisco de Velasco, connétable de Castille et Majordome major, le duc de Médina-Céli, sumiller de Corps, don José de Silva, grand-écuyer, et, avec le chambellan de service, le duc d'Hijar, les comtes d'Arcos et de Talara, gentilshommes de la Chambre, — enfin don Jerómino d'Eguya, secrétaire d'État...

Tout à coup, un bruit de voix irritées fit se retourner la Reine. Une contestation venait de s'élever entre M. de Villars et d'Harcourt, d'une part et le

connétable de Castille, de l'autre. Délibérément, ce haut dignitaire de la Couronne avait pris la tête des Grands d'Espagne et s'était venu placer immédiatement derrière le Roi, à sa droite. Or, selon M. de Villars, cette place d'honneur devait être attribuée aux embassadeurs de France, par réciprocité de traitement, — car, dans la chapelle de Fontainebleau, lors du mariage par procuration du prince de Conti avec la Reine Catholique, le Roi Très Chrétien avait placé à sa droite l'ambassadeur d'Espagne. Celui-ci était le voisin de M. de Villars, qui, voyant l'usurpation du connétable de Castille, se retourna vers son collègue :

— Monsieur, lui dit-il, rappelez-vous le rang, que vous avez tenu en France, lors du mariage de sa Majesté la Reine ! N'étiez-vous pas à la droite du Roi mon maître?...

— Il est vrai, monsieur ! fit à mi-voix, le marquis de los Balbases, très ennuyé d'être ainsi mis en cause.

Là-dessus, M. de Villars, suivi du prince d'Harcourt, marcha vers le connétable et le duc de Médina-Céli, et, sur le ton de la plus exquise courtoisie, il leur déclara :

— Messieurs, nous vous prions de nous faire l'honneur de nous céder la place que vous occupez et qui nous appartient.

La mine arrogante, le connétable répliqua, comme avait fait tout à l'heure la Camarera :

— Monsieur, cela ne se peut.

Le duc de Médina-Céli répondit de même, en s'échauffant. Les Grands d'Espagne, qui étaient avec eux, s'emportèrent aussi contre la prétention des ambassadeurs de France. Cette altercation devenait un véritable scandale.

Le couple royal feignait de ne rien entendre. Le Patriarche des Indes, debout devant l'autel, ne savait quelle attitude prendre, ni s'il devait commencer la messe au milieu de ce tapage.

Alors, M. de Villars, haussant le ton, de façon à être entendu du Roi, prononça aussi distinctement qu'il le put :

— Sa Majesté Très Chrétienne demande pour ses ambassadeurs, à la Cour d'Espagne, le même traitement qu'Elle accorde, à Paris, à ceux de Sa Majesté Catholique !

Le visage contracté de colère, le Roi se décida à se retourner sur son prie-Dieu. D'un mouvement de tête, il fit signe que oui. Furieux, grommelant des phrases violentes, le connétable tourna les talons, et, par un mouvement de recul très lent, il finit par quitter la place aux ambassadeurs de France. Derrière lui, les Grands d'Espagne se répandirent confusément dans la pièce, de façon à abolir les rangs. Et ainsi, une fois de plus, l'orgueil castillan n'avait pas fléchi. Du moment qu'il n'y avait plus de rangs, qu'importait qu'un Gavatche fût à la droite ou à la gauche de Sa Majesté !...

Néanmoins, l'incident était clos, provisoirement. La messe put commencer sans plus d'encombre.

La Reine n'avait eu qu'une conscience vague de ce qui venait de se passer. Malgré son manteau d'hermine, elle grelottait. On touchait à la fin de novembre, et la matinée était glaciale. Dans le grand désarroi où sombraient toutes ses forces de résistance, elle ne souhaitait qu'une chose : c'était d'avoir moins froid, et aussi que la messe finît bien vite. Ces lenteurs la torturaient... Cependant, les filles d'honneur avaient noué autour d'elle et du Roi, un ruban de taffetas blanc en forme de lacs d'amour. Elle le remarqua ... En forme de lacs d'amour !... Quelle dérision ! Puis, au-dessus d'eux, on étendit une gaze blanche à frange d'argent. Le moment redoutable était venu.

Elle se leva, avec le Roi, pour prononcer la formule rituelle de consentement et pour recevoir l'anneau nuptial. Sa voix était si faible qu'on l'entendit à peine, et lorsque le Patriarche lui glissa la bague au doigt, sa main tremblait d'une façon convulsive et saccadée qui frappa tous les assistants. Le Roi se tenait tout près d'elle, la Toison d'or au cou, resplendissant sous les broderies d'or qui le recouvraient des pieds à la tête. Elle n'osait pas le regarder... Tout à coup, ses yeux tombèrent sur la coquille de l'épée royale. Un ruban couleur de feu y était noué : c'était celui qu'une main furtive avait glissé, à l'insu de la Reine, parmi les cadeaux qu'elle avait envoyés à son futur époux pour son anniversaire de naissance. Et ce ruban, elle l'avait vainement cherché dans sa cassette, depuis

le départ de Vittoria. D'abord, elle s'en était extrêmement affligée : elle ne possédait pas d'autre souvenir de Cardénio, qui l'avait priée de le garder en mémoire de lui, la dernière fois qu'ils s'étaient vus à Saint-Cloud, sur la terrasse, le jour qui avait précédé son départ pour Fontainebleau... Et voici que cette chère relique, elle la reconnaissait nouée à l'épée du Roi ! Elle n'eut pas le temps de réfléchir sur la signification d'un tel fait. Elle sentit seulement ce que cet objet dérobé représentait de coupable et de compromettant pour elle en une pareille minute. Elle se rappela l'allusion cruelle du marquis de Villars, dans la chambre du couvent de Santa-Clara. Sans doute que d'autres aussi savaient ! Elle entendait encore les paroles menaçantes de l'ambassadeur : « Ces chimères, imprudemment poursuivies, qui pourraient amener les plus effroyables disgrâces... »

Un souffle de terreur passa sur elle. Épuisée par les transes et les souffrances physiques qu'elle avait subies depuis une semaine, elle ne put soutenir le choc de cette affolante émotion. Devant le Patriarche des Indes qui levait sa dextre pour la bénir, sous les regards méprisants de tout le parti autrichien de la Cour, elle tomba évanouie dans son lourd manteau de velours bleu doublé d'hermine, où les lys de France se mêlaient aux lions de Castille...

QUATRIÈME PARTIE

Dans la maison de l'alcade de Quintanapalla, dans cette pauvre chambre de paysans, où venait d'être célébrée la messe de son mariage, et qu'on avait débarrassée en toute hâte, le Roi, éperdu d'angoisse, fut, deux heures durant, au chevet de la Reine.

L'évanouissement de la jeune souveraine, attribué à la fatigue et aux émotions bien naturelles en un pareil jour, avait peu duré. En l'absence de tout médecin, la nourrice de Sa Majesté, la Quentin, fut mandée d'urgence. Elle proposa l'élixir du sieur Chicoyneau, illustre médecin de la Faculté de Montpellier, qui, déjà, à Saint-Jean-de-Luz, avait fait merveille. D'abord, la malade refusa d'en boire, puis, sur les instances, les supplications répétées du Roi, elle finit par consentir à en avaler quelques gorgées.

Elle se laissait dorloter par lui, qui, comme une âme en peine, errait par la chambre, à la recherche du verre contenant la potion et que, dans son

trouble, il ne voyait pas. Puis les yeux hagards, ses grosses lèvres tremblantes d'on ne savait quel émoi, il revenait se pencher sur l'oreiller de la petite Reine dolente, en balbutiant avec douceur :

— *Mi Reina! Mi Reina!...* Ma Reine! Ma Reine!

Il n'osait plus la toucher, pas même lui prendre la main ou le bout des doigts. Depuis qu'il l'avait vue s'écrouler à ses pieds, sous le poids du manteau royal, elle était, pour lui, un être encore plus précieux et infiniment fragile. Il la contemplait avec un tel air d'extase, et, à de certains moments, avec une expression si douloureuse, que, lorsqu'elle ouvrait les yeux, elle en était tout attendrie. Il y avait si longtemps qu'elle était privée d'affection, si longtemps surtout qu'on ne lui avait parlé sur ce ton! Elle regardait à la dérobée ce pâle et long visage lunaire qui se penchait vers elle. Et voici qu'elle le trouvait moins laid que tout à l'heure!... Dans l'exagération presque grotesque de tous ses traits, il y avait un extraordinaire affinement aristocratique, et, dans la détresse de ce regard vide, une douleur muette et inexprimable, — la sombre désespérance des races finissantes, — quelque chose enfin, qui était la majesté de ce Monarque à la triste figure. Et puis autre chose encore, que cette fille des Rois avait perçu tout de suite. Malgré la hideur, la bêtise écrite en lettres majuscules sur ce front déprimé, malgré le bredouillement et la rusticité de ce pauvre garçon infirme et débile, elle

sentait qu'il était le *Roi* et qu'il en avait conscience, — qu'il se savait l'incarnation vivante d'une puissance émanée de Dieu, l'aboutissement d'une œuvre séculaire et gigantesque...

Peu à peu, elle concevait de la fierté d'être la femme d'un tel époux. Maintenant qu'elle reprenait ses sens, elle se soulevait à demi pour l'écouter, l'air humble et déférent. Elle ne comprenait presque rien de ses paroles, mais elle y trouvait un accent si affectueux que, désormais, elle n'avait plus peur... Non, elle ne craignait plus, malgré le ruban couleur de feu qu'elle voyait attaché à la coquille de l'épée royale. A présent, elle le reconnaissait avec certitude : c'était bien le ruban que Cardénio lui avait donné et qu'elle croyait perdu !... Du moment que le Roi lui parlait sans colère, — et même avec amour, — c'est donc qu'il ne savait rien. Ou bien il fallait supposer en lui un tel pouvoir de dissimulation que cela devenait à peine croyable.

Cette pensée lui fut un si grand soulagement, que, vers quatre heures, elle alla mieux. Elle se trouva même si bien que le Roi la décida à se lever et qu'elle était presque joyeuse, lorsqu'elle monta en voiture pour aller coucher à Burgos, où devait se consommer le mariage. Elle passerait la nuit avec le Roi : la Camarera le lui avait signifié en une phrase brutale et sans équivoque possible.

***

Il faisait très froid dans les hautes salles voûtées et sans feu de l'Archevêché, qui servait toujours de Palais royal. Pour se réchauffer, la Reine se mit au lit en arrivant, et, dans la belle chambre archiépiscopale, où l'on avait allumé toutes les bougies des girandoles, elle attendait en proie à de vagues appréhensions. Les personnages des hautes tapisseries, qui semblaient bouger aux vacillements de la flamme, prenaient, à ses yeux encore brouillés par la fièvre, des aspects étranges et hallucinants. Elle n'osait pas lever ses regards vers les caissons des lambris, où les ténèbres s'amoncelaient, pleines de fantômes menaçants. Encore une fois, — dans le sentiment qu'elle avait d'un danger permanent épandu autour d'elle et que les propos de l'ambassadeur de France avaient encore surexcité, — elle était reprise par toute espèce de terreurs...

Enfin, comme la petite pendule allemande venait de sonner dix heures, on frappa à la porte, et, avant qu'elle eût répondu d'entrer, une ridicule et donquichottesque apparition surgit devant elle : un homme en pantoufles et en manteau couleur de muraille, qui, d'une main, tenait une lanterne sourde, de l'autre une épée nue, et qui avait le bras gauche passé dans la courroie d'un « broquel », un bouclier rond dont on se servait pour les car-

rousels; au bras droit pendait un vase, dont la forme ne laissait aucun doute sur sa destination... C'était le Roi en costume nuptial, et dans tout l'attirail réglé par l'étiquette pour ces sortes d'expéditions.

A ce spectacle, après un instant de surprise et d'affolement, la petite Reine, dès qu'elle reconnut le Roi, fut prise d'un accès de fou rire incoercible, un fou rire tel qu'en peut subir une malheureuse qui, depuis un mois, n'a pas ri. Au même moment, deux petits chiens griffons, qui s'étaient blottis sous le lit de leur maîtresse, se réveillèrent tout à coup et s'élancèrent, en jappant, contre ce spectre en robe de chambre. Le Roi, sa chandelle et son épée à la main, était furieux. Il donnait des coups de pied à droite et à gauche, en vociférant :

—*Fuera!... Fuera, perros franceses!...* Dehors !... Dehors, les chiens français !

Alors, la Reine, décidément apprivoisée par cet incident burlesque, sauta à bas de son lit, pour défendre ses chiens, — et, moins par tendresse que pour se faire pardonner toutes sortes de choses dont elle eut subitement conscience, — elle se jeta au cou du Roi, qui, désarmé par cette caresse, se mit à rire, lui aussi, assez niaisement...

La suite de cette rencontre, qui intéressait deux grandes nations, fut ce qu'elle devait être, la Reine ayant apporté à l'accomplissement de ses devoirs toute la bonne volonté exigée d'elle, et le Roi, toute la passion dont il était capable.

A partir de cette nuit-là, l'amie très faible et très légère de Cardénio n'eut plus envie de mourir.

***

Les plaisirs et les cérémonies du lendemain achevèrent de l'étourdir.

Pour lui permettre de faire une entrée solennelle à Burgos, on l'envoya, sitôt après son lever, dans un fameux couvent des environs, à Santa Maria la Real de las Huelgas, — monastère de bénédictines où n'étaient admises que les filles des plus grandes familles du royaume. Sa Majesté, ayant reçu les hommages des religieuses, dînerait au couvent.

On lui servit un dîner excellent qui acheva de la réconforter et qui lui apparut d'abord comme le commencement d'une existence nouvelle, pleine de félicités, égayée des perspectives les plus consolantes. Par une attention aimable, la préparation des mets avait été confiée à une sœur française qui remplissait les fonctions de cuisinière et qui reçut l'ordre de ne confectionner que des plats français. La sœur tint à se distinguer en cette occasion solennelle, et elle y mit tout son art, tout son naïf amour pour la fille de ses Rois. Ce fut admirable : il y eut, entre autres choses succulentes et merveilleuses, une tourte à l'anguille, dont la Reine reprit trois fois, et, après un défilé de volailles de

toute sorte, des blancs-mangers à la confiture de framboise, des frangipanes, des nougats, des massepins et, même, — ô surprise ! — des pets-de-nonne !... La Reine, tout à la joie de se décarêmer, se régala si bien de ces lourdes pâtisseries, qu'on redouta pour elle une indigestion.

Heureusement, il n'en fut rien. A trois heures, elle quitta toutes ces délices pour monter à cheval. A la voir sauter en selle si lestement, on ne se serait pas douté qu'elle sortait de la table, à l'instant même.

Vêtue à l'espagnole, montée sur un très beau cheval andalous, elle fit dans l'antique capitale de la monarchie une entrée des plus pompeuses et des plus magnifiques. Le Roi y assista dans le palais du duc de Velasco, la célèbre *Casa del Cordón*, — dissimulé derrière le grillage doré d'un mirador. Lorsque la Reine passa, la jalousie fut levée de deux doigts, et le jeune monarque, s'inclinant devant elle, porta son mouchoir à son front, à ses yeux et à son cœur, salutation que l'on considérait alors comme du dernier galant et qui était un héritage des Maures, lesquels l'avaient reçue des Romains.

Après cela, ce furent des cavalcades, des courses de taureaux, des comédies, des dîners sans fin. Au milieu de toutes ces réjouissances, la peur que son intrigue avec Cardénio fût découverte ne hantait plus la Reine. Elle avait, pourtant, un autre motif d'inquiétude qui l'assombrissait. Pendant le

voyage, depuis Fontainebleau jusqu'à Vittoria, l'imprudente avait fait des dettes de jeu. Quand on s'ennuyait trop en carrosse, pendant les longues étapes monotones et surtout le soir, en arrivant dans des bourgades désolées, quelqu'un tirait un paquet de cartes, et, souvent jusqu'à l'aube, on taillait des lansquenets enragés. C'est ainsi que la Reine avait perdu mille pistoles contre le prince et la princesse d'Harcourt, sans parler des autres personnes attachées à leur suite. Comme elle n'avait pas d'argent, elle évitait d'en parler. Elle finit même par se persuader que ses partenaires oublieraient de lui réclamer sa dette, ou qu'ils n'oseraient pas. Mais la princesse d'Harcourt, qui était une brelandière frénétique et, en toutes choses, une terrible femme, cette princesse frémissait déjà à la pensée que les Espagnols, toujours très gênés, ne rembourseraient point, à son mari et à elle, leurs frais de voyage. C'est pourquoi, en une allusion trop claire, elle manifesta à la Reine le vif désir qu'ils avaient tous deux de toucher les pistoles gagnées. Celle-ci, après bien des hésitations, se décida à confier au Roi son embarras. La figure du monarque se rembrunit. Il ne dit rien. Néanmoins, le soir même, il fit tenir au prince et à la princesse d'Harcourt une bourse qui contenait les mille pistoles.

Le même soir, sans doute piqué d'honneur par les réclamations de ces Français, il chargea son Majordome, le duc de Frias, de remettre au Prince

et à la Princesse à chacun une boîte avec son portrait entouré de diamants, — d'une valeur, disait-on, de trois mille pistoles. La maréchale de Clérembault, gouvernante de la Reine, et Mlle de Grancey, sa dame d'atour, reçurent un pareil cadeau, mais d'une valeur un peu moindre. Cette dernière eut, en plus, la promesse d'une pension de deux mille écus. Après quoi, on les congédia avec leur suite, et on leur fit reprendre au plus vite la route de France, assez mécontents et désappointés : car les boîtes de diamants, estimées par des usuriers de Burgos, ne représentèrent plus que la moitié de leur prétendue valeur, et la pension promise à Mlle de Grancey ne fut jamais payée. Comme elle le répétait plus tard, non sans amertume, à ses amis de Paris, ce voyage si coûteux et si fatigant ne lui avait rapporté qu'un château en Espagne.

La Reine les laissa partir sans trop de chagrin. Elle se disait que, peut-être, ils avaient deviné l'amour de Cardénio pour elle : ils pourraient causer. Elle avait hâte de rompre toute attache avec ce passé périlleux. Aussi éprouva-t-elle comme un sentiment de délivrance, lorsqu'elle remonta dans le grand carrosse à la mode le Charles-Quint, qui allait la conduire à Madrid. Seule avec ce débile époux dont elle sentait déjà qu'elle ferait tout ce qu'elle voudrait, elle goûtait une sécurité et même un bien-être qu'elle ne connaissait plus depuis longtemps.

Pourtant, le froid était cruel, dans ce pesant

véhicule, dépourvu de glaces, où l'on n'avait, pour s'abriter contre la pluie et la neige, que des rideaux de cuir glissant sur une tringle. La malheureuse petite reine grelottait sous ses habits de parade. Comme toutes les Françaises, elle avait quitté Paris, convaincue que l'Espagne est un pays brûlant et qu'il y luit un soleil perpétuel. Et ainsi elle n'avait emporté aucun vêtement d'hiver. Par bonheur, le temps s'était remis au beau. On voyageait à petites étapes, en profitant des heures chaudes ou sereines de la journée. Et puis la joie toute neuve d'être Reine la faisait passer sans trop de peine sur les inconvénients et les menues souffrances de la route. Après le long jeûne de ces dernières semaines, la nature prenait sa revanche. La Reine Catholique mangeait avec un appétit bourbonien, qui scandalisait le Roi. Cependant celui-ci s'émerveillait de la voir si gracieuse à cheval, lorsqu'on entrait dans les villes. La fille d'Henriette d'Angleterre était une écuyère accomplie. Elle ravissait son timide époux par sa beauté irrégulière et piquante, l'élégance toujours imprévue de ses ajustements, et la tournure légère et délicate qu'elle savait donner, même à ses costumes espagnols, si pesants et si empesés. Quand ils étaient seuls, dans le grand carrosse de cuir, le Roi lui disait, en l'embrassant :

— Ma Reine, vous êtes la perfection du monde entier !...

Et il fallait que son admiration et sa ferveur

fussent grandes pour lui inspirer une phrase pareille, la plus longue en ce genre, et, si l'on ose dire, la plus lyrique qu'il ait jamais prononcée de sa vie.

Mais ce garçon apathique, sans culture ni politesse, ne pouvait se maintenir longtemps à un tel diapason. Pour charmer la longueur du tête-à-tête, il réclamait des cartes. Les deux époux se disputaient pendant des heures un enjeu d'une pistole. Ou bien, ils faisaient monter à côté d'eux, les deux nains flamands, qui savaient le français et qui leur servaient d'interprètes. Ces deux avortons divertissaient le couple par leurs facéties un peu grosses, ou, — ce qui arrivait la plupart du temps, — ils soutenaient à eux seuls toute la conversation, en vérité fort difficile entre des personnes qui ne parlent point la même langue.

La Camarera, toujours aux aguets, ne laissait point de remarquer la passion grandissante du Roi pour sa femme. Elle s'effrayait à la pensée qu'elle pût prendre un ascendant quelconque sur lui. C'est pourquoi, chaque fois qu'elle l'entretenait en particulier, elle ne manquait point de lui glisser des insinuations perfides contre la jeune Reine. Tous les soirs, elle lui faisait un rapport très minutieux et toujours malveillant sur la conduite de l'imprudente princesse et aussi sur les déportements et les moindres propos de ses servantes françaises, contre lesquelles elle s'employait de son mieux à attiser la haine de Charles d'Autriche, ennemi furieux de la France et de tout ce qui en venait.

Elle retournait contre sa maîtresse les confidences qu'elle avait su lui dérober, les paroles inconsidérées qui échappaient à cette folle enfant. Et elle tirait également un merveilleux et odieux parti de toutes les particularités qu'elle avait pu apprendre sur l'enfance et la jeunesse de la Reine par les indiscrétions de Mlle de Grancey ou de la maréchale de Clérembault, bavardes redoutables. Tout devenait poison entre ses mains.

Un soir, à Guadalajara, comme le Roi s'était habillé en grand costume pour un festin offert par le duc de l'Infantado, elle remarqua le ruban couleur de feu qu'il avait noué à la coquille de son épée. Elle lui dit, d'un ton sarcastique, en montrant le ruban :

— Ah ! c'est une couleur fort à la mode à la Cour de France ! Sa Majesté la Reine, lorsqu'elle n'était que Mademoiselle d'Orléans, donnait, paraît-il, à tous ses amis des rubans de ce genre...

Le Roi, quoiqu'il eût l'esprit très lent, ne laissa point d'entrevoir ce qui était sous-entendu dans ces paroles fielleuses. Il bouda la Reine durant tout le repas. Le lendemain, à force de caresses, elle l'avait reconquis. Comme elle se doutait de quelque chose, elle voulut savoir ce qui avait motivé la mauvaise humeur de ce mari si passionné : il finit par le lui avouer, en répétant les propos de la Camarera... Elle haussa les épaules et lui ferma la bouche d'un baiser. Cette fois, elle en était quitte pour la peur. Mais cette première alerte lui donna beaucoup à réfléchir...

Ces menus incidents, avec les fêtes, les festins, les réceptions d'apparat, variaient un peu la monotonie du voyage. Les routes étaient si mauvaises qu'ils mirent plus de huit jours pour aller de Burgos à Madrid.

A Torrejón, à quelques lieues de la capitale, ils se rencontrèrent avec la Reine-mère qui était venue au-devant de sa bru. Déjà prévenue contre elle par la duchesse de Terranova et par ses filles d'honneur, que celle-ci avait enrôlées dans sa cabale, la jeune Reine s'épouvanta à la vue de cette belle-mère qui avait l'air d'une supérieure de couvent. La veuve de Philippe IV portait une robe tout unie, serrée à la taille par une cordelière, un voile, un frontal et une guimpe comme une religieuse. A force d'avoir pleuré elle avait les yeux rouges, le bout du nez enflé, et, sur sa molle figure aux joues pendantes une expression morose et dédaigneuse, qui semblait écarter non seulement toute tendresse, mais toute familiarité.

A la grande surprise de sa bru, la Reine-mère fut charmante. L'altière Marie-Anne d'Autriche embrassa avec effusion cette jeune Française, et, comme la pauvrette était transie de froid dans ce carrosse de cuir ouvert à tous les vents, — avec un joli geste d'affection maternelle, elle lui tendit son propre manchon qui était garni d'un gros nœud de diamants. En échange, elle ne voulut de sa belle-fille qu'un ruban rose, qu'elle lui prit dans les cheveux. Puis, comme si elle ne pouvait assez payer

un tel butin, elle détacha de son poignet un magnifique bracelet, d'un très grand prix, qu'elle agrafa elle-même au bras de la jeune femme.

La Camarera vit tout cela de très mauvais œil. Par tous les moyens, il lui fallait empêcher l'alliance de la belle-mère et de la bru. Dans le carrosse des Reines, où elle avait le droit de monter, le nez à la portière, pendant toute la durée du trajet de Torrejón à Madrid, en apparence indifférente à la conversation de ces deux femmes, elle ne cessa de méditer contre elles de sombres desseins.

***

L'entrée solennelle dans la capitale ne devait avoir lieu qu'un mois et demi plus tard. La municipalité se faisait prier pour consentir les sommes nécessaires aux réjouissances et à la décoration de la ville. C'est à peine si les premiers travaux étaient commencés. D'ailleurs tout allait si lentement, dans une telle insouciance, un tel assoupissement de routine et de paresse, que peut-être, l'entrée de la jeune Reine en serait différée plus longtemps encore.

En attendant le bon plaisir de ces messieurs du Corps de ville, le Majordome major avait décidé que la Cour séjournerait au Retiro, qui était alors une véritable maison de campagne, aux portes de Madrid.

D'habitude, les souverains y passaient l'été. Le palais avait d'ailleurs été aménagé pour servir de résidence estivale. Or, on était au mois de décembre. Chaque matin, le givre emperlait les herbes sèches des hauts plateaux madrilènes. Les femmes de chambre françaises, qui accompagnaient la Reine, et qui connaissaient maintenant par expérience l'incommodité des maisons espagnoles, s'épouvantaient déjà à la pensée de la gelée qu'il leur faudrait subir dans les chambres hautes de ce grand logis sans feu. Mais la Reine avait eu le temps de s'accoutumer aux frimas castillans dans le carrosse de cuir noir, où elle voyageait avec son lugubre époux. D'ailleurs, brisée par la fatigue de ce long trajet et les émotions de toute sorte qu'elle venait d'éprouver, il lui tardait d'arriver enfin, — de se reposer n'importe où...

Le premier aspect du Retiro, il faut bien l'avouer, n'avait rien de séduisant pour une jeune personne accoutumée aux splendeurs neuves de Versailles et de Saint-Cloud. Cette maison de plaisance était une oasis dans un désert pierreux, à l'aspect revêche et désolé. Séparé de la ville uniquement par le Prado, — le Prado déjà planté d'arbres et transformé en promenade, mais qui n'était que le lit profondément raviné d'un torrent, — un torrent toujours capable de déborder, en hiver, et de causer de terribles inondations, — le domaine royal du Retiro, quoique bâti en face de la rue d'Alcala, pouvait passer pour un lieu de retraite

et de solitude. En somme, il n'était que l'annexe du couvent des Hiéronymites, dont l'église et les bâtiments plus anciens touchaient à ses murailles. Le palais semblait une excroissance du monastère. Et lui-même avait un aspect conventuel, un extérieur austère, qui glaçait dès le premier abord. Ses dépendances enfin étaient peuplées d'ermitages, dont les clochetons pointus dépassaient les charmilles des jardins, ou les clôtures en pierres sèches des potagers.

La petite reine fut un peu effrayée à la vue de ces lourds carrés de maçonnerie, aux formes géométriques, aux grandes surfaces nues, sans autre ornement que les rangées régulières des fenêtres. Quatre tours, également carrées, marquaient les quatre angles du principal corps de logis entièrement couvert en ardoise. Les charpentes, qui surmontaient les tours étaient pareillement habillées d'ardoise : c'étaient ces clochers de physionomie si particulière, qu'on rencontre dans tout Madrid et dans toute l'Espagne, voire dans tous les pays de domination espagnole, en Lorraine, en Franche-Comté, en Flandres, et qui se composent essentiellement d'une carapace écailleuse en manière de jupe ou de basquine, ronde ou à quadruple arête, laquelle soutient une lanterne, qui supporte elle-même une longue flèche, terminée enfin par une boule et une croix en fer forgé et quelquefois doré.

Ces croix, ces clochers, ces ardoises grises, ces portails massifs s'ouvrant sur des cours de cloître

plantées de buis et de fusains, — tout cela avait un air funèbre, qui surprit péniblement la jeune souveraine, lorsqu'elle pénétra dans son palais. Ce n'est pas ainsi qu'elle s'imaginait un château, une maison de campagne. En passant devant les guichets et sous les voûtes du grand portail, elle crut qu'elle entrait au couvent.

Et puis cette impression triste se dissipa bien vite, tant elle avait hâte d'être chez elle. L'intérieur du palais lui fut une autre surprise, celle-ci des plus agréables. Si, au dehors, le Retiro sentait toujours le couvent, ses salles, ses galeries et ses jardins avaient été ordonnés et décorés avec une frivolité toute mondaine, un luxe et une magnificence extraordinaires, par son fondateur, le comte-duc Olivarès, et son premier occupant, le roi Philippe IV, qui, tous deux, avaient le goût de la galanterie et de la volupté italienne. Il y avait là des tapisseries et des collections de tableaux, comme il n'en existait nulle part au monde, des tapis d'Orient, des tables de marbre et des meubles d'un prix inestimable. Et dans toutes les chambres, ce n'étaient que tentures de velours ou de damas cramoisi, braseros d'argent, lustres et miroirs de Venise...

De sa fenêtre, Marie-Louise aperçut les bosquets et les charmilles des jardins, les allées couvertes, les bassins aux vasques étagées, la grande pièce d'eau, modèle de celle de Versailles, — tout au fond, les volières, les salons de fraîcheur et de conversation,

le Colisée, le jeu de pelote, la salle de comédie. Que de plaisirs ces beaux lieux semblaient promettre ! A ce spectacle, toutes les amertumes, les angoisses de son voyage furent oubliées, — tout, jusqu'à la blessure encore vive de son amour malheureux. Avec l'extrême facilité qu'elle avait à écarter de sa pensée ce qui pouvait lui donner du chagrin, — et cette promptitude de la jeunesse à espérer et à croire au bonheur, — elle se persuadait presque qu'elle entrait dans un monde enchanté.

Une chose la ravit tout de suite, lorsqu'elle entra dans sa chambre : un cabinet d'ébène, présent du Roi, qui avait été commandé à un artiste napolitain par le vice-roi de Palerme. Cela représentait une manière de temple avec des colonnes d'agate à chapiteaux dorés, des miniatures sur émail enchâssées tout le long de la corniche, une infinité de tiroirs et de petites armoires aux volets peints, à l'intérieur, d'exquises figures mythologiques. Au centre, une abside octogonale, à colonnade de cristal de roche, supportait un balcon orné de petits pots de fleurs en or. Ces architectures de poupée se déployaient autour d'un jet d'eau, encadré de statues, — et toutes ces minuscules merveilles se reflétaient dans des glaces, disposées entre les colonnes, où, par un jeu ingénieux de la perspective, on voyait fuir à l'infini les allées d'un jardin de rêve. En haut, dans la niche de l'abside, sur un fond de paysage idyllique, se détachait la nudité de l'Amour adolescent, un Amour déjà grand et fort

comme un homme, qui, d'un élan éperdu, son arc bandé à la main, courait vers on ne savait quel but invisible.

Dès qu'elle le vit, la Reine s'éprit de ce charmant objet. Elle lui donna son amitié, comme à un être vivant et cher. Il symbolisait pour elle une foule de sentiments confus, doux et mélancoliques, dont son cœur était toujours blessé.

Ce cadeau de son époux lui fut, pour son arrivée, comme une salutation de bienvenue, qui dissipa tout ce qui lui restait d'inquiétudes et d'humeurs chagrines. Elle était si contente que, le soir même, malgré les admonestations de la Camarera mayor, elle voulut s'habiller à la française. Elle mit une robe de velours couleur de rose broché d'argent, et se fit coiffer en papillotes, sans autre ornement qu'un bandeau dans ses cheveux et un collier de perles sur sa belle gorge nue. Elle se trouvait tellement irrésistible qu'elle ne se lassait pas de se contempler dans un miroir de Murano, pendu au mur, et dont l'ovale était soutenu par les serres d'un aigle héraldique, l'aigle bicéphale d'Autriche aux grandes ailes déployées. Pour se voir de plus près, elle décrocha le miroir, s'approcha de la fenêtre, et penchée sur la glace cristalline et un peu verdâtre, comme sur l'onde d'une fontaine, elle semblait vouloir baiser le reflet de son joli visage. Quel souvenir, ou quel pressentiment fit trembler ses mains, lorsqu'elle aperçut son cou fragile, son corps délicat de petite princesse serré entre les

griffes de l'oiseau rapace?... Brusquement le miroir lui échappa, tomba sur l'épais tapis qui amortit sa chute. Mais, quand les femmes de chambre l'eurent ramassé, elles constatèrent qu'il était fendu par le milieu, d'une longue fente rigide et presque rectiligne.

La Reine en fut consternée. La Camarera l'en réprimanda aigrement, non sans insister, avec intention, sur la signification sinistre d'un tel accident. Briser un miroir, le premier jour, en entrant dans sa chambre, c'était bien débuter vraiment, et cela promettait !...

Cependant la duchesse de Terranova, tout en gourmandant sa jeune maîtresse et en prétendant la régenter comme une petite pensionnaire, ne laissait pas non plus de la flatter et de la ménager, en haine de la Reine-mère, dont les attentions pour sa bru lui inspiraient les craintes les plus vives. Encore une fois, il fallait empêcher à tout prix leur bonne entente, et, d'autre part, exciter la défiance du Roi à l'égard de l'une et de l'autre. La duchesse s'évertuait, selon la maxime célèbre, à diviser pour régner. Aussi, tout en dénonçant sous cape au triste et soupçonneux monarque les moindres incartades de sa jeune femme, elle affectait de traiter celle-ci toujours avec plus de douceur et elle s'efforçait de gagner sa confiance.

Néanmoins, si indulgente que tâchât de paraître la Camarera, la Reine eut beaucoup de peine, au début, à s'accommoder de son nouveau genre de

vie au Retiro. Dans cette maison de plaisance, tout était défendu. Elle ne pouvait ni monter à cheval, — et c'était une de ses passions, — ni jouer de la harpe, ni toucher du clavecin, ni causer avec qui elle voulait. Dès que ses femmes françaises avaient fini leur service, on les congédiait impitoyablement, et on les surveillait tout le temps qu'elles étaient avec elle. Impossible de descendre aux volières, de se promener dans le parc, ou d'aller patiner sur l'étang, sinon accompagnée de toute une escorte ennuyeuse de vieilles *señoras de honor* en costumes de veuves. L'infortunée s'en consolait comme elle pouvait, en contemplant, dans les glaces de son beau cabinet d'ébène, les allées d'un jardin imaginaire...

Contre son sort, contre le rapace cruel qui l'étreignait dans ses serres, elle se débattait avec une énergie désespérée. En dépit de tout, elle voulait être heureuse. Reine malgré elle, dédaigneuse du pouvoir, insoucieuse de toute influence, elle voulait au moins goûter les plaisirs de ce métier délicieux, qu'on lui avait tant vanté. Et, comme le Roi était décidément le moins aimable des hommes, comme elle n'avait personne autour d'elle, à qui donner son amour, et qu'elle n'osait plus penser à Cardénio, — à Cardénio mort pour elle, du moins elle le croyait, — elle se mit peu à peu à s'aimer elle-même passionnément.

***

Elle prenait la vie comme elle venait. Ne pouvant pas sortir à son gré, elle restait au lit le plus longtemps possible. Souvent même, elle ne se levait qu'à cinq heures, pour goûter. Elle soupait un peu plus tard, et dès huit heures, la Camarera l'obligeait à s'aller coucher. Aussi, à mener cette existence paresseuse, ne tarda-t-elle point à engraisser. Sa gorge, si belle, s'épaississait. Tout le monde le remarqua. De jour en jour, son embonpoint augmentait, — et cela d'autant plus qu'elle mangeait avec excès, n'ayant guère d'autres jouissances que celles de la table.

Elle supportait très bien qu'on lui servît de la viande quatre fois par jour, au scandale de ses femmes espagnoles et du Roi lui-même. Elle se livrait à des orgies d'oranges, de blancs-mangers, de chocolat surtout. Elle déjeunait, mangeait ensuite une collation, dînait, goûtait, soupait, et, quand elle ne pouvait pas dormir, — ce qui arrivait très souvent, — vers une heure, ou deux heures du matin, elle faisait *medianoche*, toute seule, dans son lit.

C'était doña Manuela de Velasco, sa dame d'honneur, qui lui passait les plats et qui les tâtait, comme toujours, avant elle-même, en y trempant un croûton de pain.

Faute d'une société plus agréable, la Reine finit

par se prendre d'affection pour cette grosse fille noiraude, rougeaude et moustachue, qui, en somme, risquait sa vie pour elle, au cas où les mets, qu'elle goûtait si résolument, eussent été empoisonnés. Comme si ce n'était pas assez de l'éclat naturel de son teint, doña Manuela se couvrait de rouge, selon la mode espagnole, — et il n'était jamais, pour ses jupes, de couleurs assez éclatantes. Il lui fallait des soies cramoisies, des velours vermillons, nacarats ou incarnadins. Et ainsi, avec son fard, ses joues luisantes et empourprées, les étoffes voyantes que ballonnait sa courte rotondité, elle flambait comme un piment, elle s'épanouissait comme une pomme d'amour présomptueuse, que la baguette d'un enchanteur eût changée en citrouille. Elle-même avait l'air d'une fée maritorne, une de ces fées brouillonnes, qui sont la terreur des cuisinières, qui s'amusent à décrocher les casseroles et les écumoires, qui font tourner les sauces dans les saucières et s'aigrir les confitures dans les placards.

La Reine, qui s'était habituée à la longue à ses manières brusques et à sa voix rauque, s'amusait extrêmement de l'extravagance de ses accoutrements. Elle en faisait des gorges chaudes avec ses femmes françaises. Elle l'appelait : « sa Fée Truitonne, » — et, quand la grosse fille la servait, il lui arrivait de lui dire à mi-voix, en clignant de l'œil vers les Françaises qui, par hasard, étaient là :

— Ma Truitonne !...

Un soir, doña Manuela parut dans un tel équipage, tellement barbouillée de rouge, avec une robe d'un satin cerise tellement agressif et flamboyant, que la Reine ne put s'empêcher de rire et de s'exclamer :

— Ma Truitonne vermeille, ma charmante, ma toute belle, je vous aime de tout mon cœur !...

Doña Manuela, un peu piquée, demanda à la Reine ce que cela voulait dire.

— C'est, répartit la Reine, le plus grand compliment qu'un galant français puisse faire à une dame !

Cependant l'énorme créature, à voir la mine moqueuse de la souveraine, n'était qu'à demi convaincue. Elle se promit d'interroger, à ce sujet, la Quentin, la nourrice de Sa Majesté et de savoir le fin mot de cette plaisanterie française, dont le sens lui échappait. Ainsi la Reine, toujours imprudente, fournissait contre elle-même, pour l'avenir, des motifs de brouilles et de rancunes implacables.

En attendant, elle était en grande amitié avec sa dame d'honneur, qui faisait à peu près son unique distraction et qui lui apprenait l'espagnol. Bientôt, la Reine, qui s'y était mise avant son départ de Fontainebleau, le sut assez bien pour soutenir fort convenablement une conversation. Elle causait volontiers avec doña Manuela, qui peu à peu conquise par le charme de la jeune souveraine, et, d'ailleurs se défiant de ses compagnes,

en vint à la prendre pour confidente. Doña Manuela ne tarda point à lui laisser deviner qu'elle avait sinon des peines de cœur, du moins un amour en tête. La Reine, dont la curiosité s'excita soudain, voulut en savoir davantage. Elle ne put en croire ses oreilles, lorsque cette grosse fille ridicule, ce monstre en jupons, lui avoua qu'elle avait effectivement un galant, — un amoureux passionné et platonique, qui, tous les jours, trouvait le moyen de l'entretenir de sa flamme, et qui la comblait de cadeaux : les bijoux, les magnifiques étoffes qu'elle portait, la robe somptueuse en satin cerise qui avait tant diverti Sa Majesté, — tout cela, c'était des trophées de l'amour !...

L'épouse de Charles d'Autriche n'eut aucune envie de rire de ces propos étranges et quelque peu bouffons. Cela remuait en elle une foule de sentiments dont la douleur était mal assoupie. Elle avait eu un grand battement de cœur à ce mot d'amant, que sa grotesque Truitonne prononçait avec un air d'extase. Après un silence lourd et prolongé, la Reine, comme sortant d'un rêve, demanda :

— Comment faites-vous, mademoiselle, pour cacher un tel secret au milieu d'une Cour, où l'on ne peut risquer un pas, sans être espionné par cent yeux toujours ouverts?

A cette question, la fée Truitonne eut un sourire de malice, qui plissa, en une grimace impayable, ses grosses joues empâtées de fard :

— Mais, madame, dit-elle, il n'y a pas de secret !

Toutes mes compagnes savent que j'ai un amoureux. Chacune d'elles a le sien. Je m'étonne que Votre Majesté soit seule à ignorer ce que tout le monde connaît !...

La pauvre Majesté fut abasourdie d'une telle révélation. Trompée par les dehors austères de cette Cour et d'ailleurs occupée uniquement d'elle-même, elle n'avait rien remarqué. A l'extrême de la surprise, elle dit à sa dame d'honneur :

— En vérité, mademoiselle, cela est à peine croyable ! Jamais un homme n'entre ici ! Si, par hasard, les devoirs de leurs charges, obligent une dame et un officier de la Cour à se rencontrer, jamais une parole n'est échangée entre eux !...

— C'est bien inutile ! dit la grosse fille, d'un air réticent et de plus en plus malicieux.

Pressée par la Reine, elle lui apprit, sans trop se faire prier, que non seulement la Cour était pleine de galants, mais que ces cavaliers trouvaient mille moyens pour correspondre avec la dame de leurs pensées. Les caméristes du palais ne servaient guère à autre chose qu'à porter des messages d'amour, des lettres d'un tour admirable, des poésies brûlantes de passion, éblouissantes d'esprit... ! Et puis il y avait le langage des doigts, dont tout le monde usait publiquement !...

— Le langage des doigts? fit la Reine, qui ne comprenait pas.

— Eh bien, oui ! On se parle par signes !... Comment ! Votre Majesté ne connaît pas le langage

des doigts ! Il faudra que je lui apprenne encore cette langue-là ! D'ailleurs nulle personne de qualité ne peut se dispenser de la savoir. On la parle en tous lieux, jusque dans la chapelle. Votre Majesté n'a donc pas vu, pendant les offices, tous ces doigts qui travaillent et qui se disent des tendresses, en ayant l'air d'égréner des chapelets?...

En effet, la Reine, qui assistait, tous les jours, et pendant de longues heures, aux offices du couvent attenant au Retiro, ne s'était, jusqu'alors, doutée de rien. Enfermée dans sa loge, derrière une grille dorée, l'imagination absente, obsédée de mille souvenirs nostalgiques, elle n'avait pas observé, ni même pu distinguer ces mains en mouvement sur les rosaires ou les feutres empanachés, et elle n'avait pas perçu cette sourde rumeur d'amour qui de tous les coins de la chapelle, montait autour de sa prison dorée et se mêlait aux psalmodies dse moines.

Ce même soir, elle y fit attention, et elle rentra de complies toute troublée de ce qu'elle avait vu et encore plus scandalisée. Elle n'avait jamais été dévote, et même, dès son arrivée en Espagne, elle avait conçu de l'aversion pour la piété espagnole, qu'elle estimait tout extérieure et tout ostentatoire. Maintenant elle n'y trouvait plus qu'hypocrisie. Eh quoi ! tant de démonstrations, tant de grands gestes et de signes de croix pour cacher une mimique galante ! Et puis ce mélange d'amour profane, — de luxure peut-être, — et de dévotion ! La

petite Française honnête et raisonnable qu'elle était ne pouvait admettre cette façon sacrilège de mêler la religion à la galanterie, d'unir des choses qui paraissaient si contradictoires...

Elle en jugeait comme tous les Français qui, aujourd'hui encore, voient dans le catholicisme espagnol une survivance chrétienne de l'Islam, — l'Islam fanatique et dédaigneux de ce qui n'est pas lui, formaliste et voluptueux, affectant une austérité excessive et lâchant la bride à la sensualité, — alors qu'il continue, en réalité, le vieux catholicisme africain, celui des Tertullien, des Cyprien et des Augustin, cette foi exaltée et si profondément réaliste, qui veut rendre sensibles jusqu'aux plus insaisissables abstractions du dogme, et qui pousse le mépris de la matière et des sens, jusqu'à l'ascétisme le plus effrayant et jusqu'à la soif du martyre. Le sérieux de cette piété intransigeante échappait à la fille frivole de Monsieur et de Madame Henriette.

Bientôt, elle en jugea autrement. Les conversations de doña Manuela lui apprirent que presque tous ces galants, dont le palais était rempli, ces hommes mariés ou non, étaient des amoureux platoniques. La plupart n'avaient aucune espérance d'épouser jamais ou même seulement d'approcher l'objet de leur amour. Ces adorateurs ne pouvaient contempler leur idole et lui parler ouvertement que deux ou trois fois dans l'année, — le mercredi, le jeudi et le vendredi saints, — et, deux ou trois

autres fois encore, il arrivait qu'ils pussent se rencontrer : à l'occasion d'une fête ou d'une cérémonie extraordinaire, pour une victoire, ou la naissance d'un Infant, ou bien lorsque la Cour allait à Aranjuez ou à l'Escorial. Le visage masqué, ou le sombrero rabattu sur les yeux, afin de conserver un semblant d'incognito, ces amoureux contemplatifs étaient autorisés à galoper devant la portière de leurs dames...

— Et voilà tous leurs plaisirs ! dit la Reine, en riant. Vraiment, ce n'est pas la peine !

— Comment, madame, fit, d'un air froissé la grosse fille sentimentale... Mais l'amour, Madame l'amour, le comptez-vous pour rien !... Ainsi moi quand je serai mariée, je n'aurai plus d'autre occupation que mon mari et mes enfants. Je ne sortirai plus. Je ne verrai plus que d'autres dames mariées comme moi. C'est pourquoi, maintenant que je suis fille, je profite de ma liberté. Après cela, Madame, je ne saurai plus ce que c'est que l'amour !...

L'amour ! Toujours ce mot ! La Reine en était excédée et malade... Et quel son étrange il rendait, quel sens bizarre il prenait sur ces lèvres espagnoles ! Le bel amour, en vérité, qui ne se nourrissait que de privations !... Pourtant, il fallait bien qu'il recélât des délices secrètes, des jouissances inexprimables pour avoir des dévots en si grand nombre et tout brûlants d'une telle ferveur !... Car doña Manuela ne laissa point ignorer à sa maîtresse que beaucoup de ces galants se rui-

naient pour parer la divinité, objet de leur culte. Ils affamaient, au logis, femme et enfants, pour déposer à ses pieds un collier de dix mille pistoles !... D'autres se suppliciaient pour elle. En cagoules et robes de pénitents, ils se flagellaient jusqu'au sang sous les fenêtres de leurs belles... Et tout cela *pour rien*, comme disait la Reine, — sans espoir de récompense, uniquement pour l'amour !

En écoutant ces discours, Marie-Louise d'Orléans songeait par contraste, à la Cour du Roi, son oncle, où la galanterie, certes beaucoup moins dédaigneuse des réalités s'étalait ouvertement et même cyniquement. Elle ne comprenait pas quelle victoire l'âme religieuse de l'Espagne avait remportée sur les instincts d'un peuple éperdu de luxure, en lui imposant et en lui faisant chérir une telle contrainte de chasteté, et en purifiant la passion charnelle jusqu'à la rapprocher de l'amour divin. Elle ne sentait dans tout cela, que la folie d'érotisme mystique. Et elle se disait : « Est-ce possible? Une telle abnégation, un tel appétit de souffrance? » Et voici qu'elle pensa tout à coup à Cardénio ! Lui, il avait fait mieux que de se flageller pour celle qu'il aimait. Il lui avait donné sa vie ! Il la lui donnerait encore, s'il vivait ! Ne lui avait-il pas dit dans sa lettre suprême : « Toujours à vos côtés ! toujours ! même sans espoir !... Jusqu'au bout, jusqu'à mon dernier soupir !... »

A cette pensée, des larmes montèrent à ses yeux. Elle dut faire un grand effort pour ne pas éclater

en sanglots. Cependant, afin de prolonger cette conversation à la fois déchirante et délicieuse, pour arrêter plus longtemps son esprit sur des idées qui l'affolaient et qui la transportaient, elle ajouta, avec un scepticisme feint :

— Non ! je ne puis pas croire ces choses ! Ces hommes qui se donnent la discipline, en costume de pénitents...

— Mais, madame, dit impétueusement la grosse fille, si Votre Majesté pouvait regarder aux fenêtres de son palais, elle verrait, tous les soirs, dans les jardins du Retiro, des envoûtés d'amour qui se frappent jusqu'au sang pour l'une d'entre nous, au son des guitares et des mandores, parmi les chansons des poètes !... Tenez ! il me semble qu'en ce moment... Oh ! madame, écoutez !...

Il faisait nuit, il était à peine cinq heures du soir. Les ménines de service n'avaient pas encore allumé les bougies. Dans les demi-ténèbres de la haute chambre palatiale, la Reine prêta l'oreille... Elle perçut un bruit étouffé d'instrument, auquel se mêlait la mélopée traînante d'une romance espagnole. De l'autre côté, dans la chapelle du couvent, l'orgue grondait, soutenant la psalmodie des moines qui chantaient l'office du soir. Et, par delà les charmilles dénudées, jusqu'à la limite des jardins joyaux, un chant pareil s'élevait de tous les ermitages, qui montaient la garde autour de la maison des Rois. Puis, les notes aiguës des guitares amoureuses déchiraient l'ombre, tout à

coup, comme le cri d'un homme blessé à mort...

C'en était trop ! La Reine ne pouvait plus soutenir le flot d'émotions qui passaient sur elle. Elle défaillait dans cette atmosphère trop lourde, trop capiteuse, dans cette ruche d'amour, toute pleine d'une ferveur secrète et silencieuse, d'un bourdonnement de passion continu. Elle avait besoin de changer d'air.

Ce même soir, lorsqu'elle fut seule avec le Roi, elle le supplia de la laisser s'entretenir plus longuement avec ses femmes françaises; autrement, disait-elle, elle allait tomber malade, elle mourrait, cela était sûr !...

Le Roi finit par y consentir, de très mauvaise grâce, et, au grand étonnement de la jeune femme, la Camarera mayor ne s'y opposa point.

***

Elle avait ses raisons pour cela.

Depuis quelque temps, elle s'alarmait fort des visites réitérées de la Reine-mère à sa bru, d'autant plus que celle-là se montrait on ne peut plus aimable et caressante pour celle-ci. L'union des deux Reines, en vue de dominer le Roi, c'était la grande terreur de la duchesse, — ce qu'elle s'était préoccupée d'empêcher, dès que la jeune souveraine fut en son pouvoir.

Comme elle craignait de lui laisser trop deviner

son jeu, elle s'avisa de faire dénigrer la Reine-mère et de la rendre odieuse à sa belle-fille, en chargeant de ce soin les femmes françaises, qui avaient la confiance de Sa Majesté. La Quentin, circonvenue par elle, se prêta d'autant mieux à cette combinaison qu'elle-même était jalouse de toute influence qui pût contrebalancer la sienne dans l'esprit de sa maîtresse. Elle savait, en outre, quel personnage important était la Camarera, et, en personne qui a l'usage des Cours et qui prévoit de loin l'avenir, elle estimait prudent de se concilier les bonnes grâces de la terrible duchesse, en lui rendant ce service.

La Camarera témoigna sa satisfaction, en traitant avec plus de tolérance et de douceur les camériste de la Reine, qui, d'ailleurs, étaient enchantées de leur séjour au Retiro. Comme leur maîtresse, après ce long voyage, où elles avaient enduré de réelles privations, les femmes de chambre s'étaient décarêmées en arrivant au palais. Enfin, elles avaient pu manger à leur faim ! Elles trouvaient même le régime beaucoup plus abondant et succulent qu'elles n'avaient osé l'espérer. Grâce aux fermes du Domaine, aux potagers d'Aranjuez, de l'Escorial et du Palais de Madrid, les cuisines royales regorgeaient de légumes, de fruits, de volailles et de viandes de boucherie. Ces dames, outre un ordinaire des plus plantureux, se régalaient, elles aussi, d'oranges et de chocolat. Et, quand elles étaient souffrantes, la Reine leur fai-

sait porter à l'infirmerie, du poulet et des plats doux. Tel était l'usage de la Cour Catholique pour les domestiques malades.

Tout cela plaisait fort à la Quentin qui était gourmande. Mais surtout elle avait entrevu, dès son arrivée, tout le profit qu'elle pourrait tirer de la faveur de la Reine. Des gens de toute qualité étaient déjà venus lui demander son appui auprès de la souveraine, — naturellement contre belles espèces sonnantes. Des gentilshommes, qui briguaient de hautes fonctions dans le Gouvernement des Indes, n'avaient point dédaigné de recourir à ses bons offices. Quel que fût son mépris de l'Espagne et des Espagnols, malgré l'hostilité plus ou moins ouverte dont elle se sentait entourée, elle pensait que la place était bonne et qu'il valait la peine de se résigner à quelques avanies, pour se maintenir à la source de tous les bénéfices.

C'est pourquoi, tout en disant à sa maîtresse pis que pendre de la Reine, sa belle-mère, elle essayait de l'apprivoiser avec son nouveau genre de vie et avec la coutume espagnole. D'ailleurs, la Camarera, depuis leur accommodement, s'était beaucoup relâchée de sa sévérité, tant à l'égard des femmes françaises qu'à l'égard de la Reine elle-même. Maintenant, celle-ci pouvait causer librement avec ses femmes, et, — chose inouïe, — elle avait la permission de regarder, quelquefois, par la fenêtre.

La nouvelle d'un tel événement se répandit à travers Madrid avec une extrême rapidité. Sitôt qu'elle

fut sue, les Français qui étaient fort nombreux dans la capitale, — pour la plupart, il est vrai, gens de peine et de petits métiers, — tout ce petit monde, comme sur un mot d'ordre, prit l'habitude de se réunir, matin et soir, autour de la fontaine du Prado, pour acclamer une fille de France devenue reine d'Espagne. Il leur était difficile de s'approcher du palais, défendu par tout un système de clôtures et environné d'une foule de bâtisses. Ils ne voyaient que de très loin la fenêtre de la Reine. Mais cela leur suffisait. Dès qu'une figure de femme apparaissait derrière les vitres, ils ne se demandaient point si c'était la souveraine en personne, ou une de ses dames d'honneur, ou tout simplement une femme de chambre : aussitôt, guitares et accordéons faisaient rage. Les chansons s'élevaient, saluant la fugitive apparition. Comme des cavaliers servants sous le balcon de leur dame, ces gueux pour réjouir le cœur de la petite princesse exilée, lui chantaient des airs de son pays...

Celle-ci se montrait rarement. Elle savait combien ces manifestations déplaisaient aux Espagnols et surtout au Roi. Mais, à l'heure habituelle de ces aubades et de ces sérénades, elle faisait ouvrir la fenêtre de sa chambre, et, dès qu'elle entendait ces musiques et ces chansons de « là-bas », elle ne pouvait retenir ses larmes.

Un soir, ils étaient si nombreux autour de la fontaine qu'elle distingua les paroles du refrain chanté en chœur par toute une foule. C'était la

chanson des mousquetaires du Roi, alors dans toute sa vogue de nouveauté !

Auprès de ma brune,
Qu'il fait bon, fait bon,
Auprès de ma brune,
Qu'il fait bon dormir !...

La chanson, il est vrai, disait : « Auprès de ma blonde, » mais par galanterie sans doute pour la Reine, qui était brune, ils avaient un peu changé les paroles !... Malgré sa trivialité, ce refrain soldatesque et gaillard, qu'elle avait souvent entendu fredonner par les pages, à Versailles et à Saint-Cloud, cet air de France émut si profondément la Reine, qu'elle accourut au balcon. La Quentin s'y trouvait déjà, ainsi que les camériste françaises. Ces filles avaient certainement des galants parmi ces pauvres diables d'Auvergnats et de Languedociens, qui, là-bas, sur le Prado, s'égosillaient à chanter, autant pour elles que pour leur maîtresse. La Reine vit que presque toutes parlaient des doigts... Avec qui, elle ne pouvait le deviner. Ces hommes étaient beaucoup trop loin du Palais, pour qu'on pût rien discerner de leurs traits ou de leurs gestes.

Cependant, sous le mur d'enceinte du couvent, il y avait un groupe de gentilshommes masqués, dont l'un pinçait une guitare. La Reine le regarda longuement, avec un air de trouble et d'angoisse. Alors, la Quentin, qui épiait le jeu de sa physionomie, s'approcha d'elle. Désirant rester à Madrid,

dans cette cour où elle trouvait son profit, elle s'ingéniait, par tous les moyens, à combattre les nostalgies de sa maîtresse. Comme la Reine regardait toujours le gratteur de guitare, elle lui dit avec un sourire malicieux :

— Madame, n'en doutez pas, c'est *lui* !

— *Lui*?... Qui?...

— Votre Majesté sait bien !...

C'était une allusion à Cardénio. La Reine, qui n'avait pas de secrets pour sa nourrice, s'épouvanta à la pensée que celle-ci, sans le vouloir peut-être, pourrait la trahir. Elle lui lança un regard courroucé :

— Tais-toi ! Jamais un mot sur ce sujet !

Et après un silence, sans quitter des yeux le gentilhomme masqué :

— Tu sais bien qu'ils l'ont tué !...

— On ne sait jamais, madame ! dit la nourrice, astucieusement. Peut-être qu'il reviendra !...

A ces mots, la Reine quitta précipitamment le balcon et s'étant étendue par terre, sur des coussins, elle commanda qu'on la laissât seule.

Mais, le lendemain, tandis que la Quentin la coiffait, elle lui déclara brusquement :

— J'étouffe dans cette cour, dans ce pays, au milieu de tous ces Espagnols ! Je ne puis plus vivre comme cela ! il faut que je voie des Français !

La Quentin, qui semblait ne guetter que cette occasion, s'empressa de répondre :

— Votre Majesté sait bien que ce n'est pas fa-

cile ! Mme la duchesse s'oppose à ce que personne voie Votre Majesté avant Son entrée solennelle !... Et puis, il n'y a pas beaucoup de Françaises de qualité à voir dans Madrid... à part Mme la Connétable Colonne !.. Mais Votre Majesté ne peut pas recevoir Mme la Connétable Colonne, qui a quitté son mari et ses enfants pour courir les aventures et qui est, à présent, enfermée au couvent de Santo Domingo...

A ce nom romanesque, la Reine tressaillit :

— C'est, n'est-ce pas, Mlle de Mancini?... cette nièce de M. le Cardinal, qui, autrefois, dit-on, aima le Roi mon oncle?

— C'est elle-même ! dit la Quentin. Mais il n'y faut point songer : ce serait un trop gros scandale !... Toutefois, après Mme la Connétable Colonne, comme Française de qualité, il ne reste plus que Mme la marquise de Villars, l'ambassadrice de France.

— Son mari me déplaît ! fit sèchement la Reine.

La nourrice se tut un instant. Ce n'était point sans intention qu'elle avait mis en avant le nom de l'ambassadrice. Depuis plus de huit jours, celle-ci travaillait la Quentin, pour qu'elle lui ménageât une entrevue avec la Souveraine.

De son air le plus innocent, la Quentin reprit :

— Foin du mari ! Mais la femme set charmante ! La marquise est gaie, enjouée, spirituelle, sachant comme personne conter un trait ou une anecdote. Nul doute que son entretien ne divertisse extrêmement Votre Majesté !

— Tu crois? fit d'un air boudeur la Reine, qui, dans son désir de rompre sa solitude, eût reçu n'importe qui.

Sentant que les préventions de sa maîtresse allaient céder, la Quentin renchérit avec enthousiasme sur l'éloge de l'ambassadrice : C'était une maîtresse femme, qui, partie de rien, était parvenue à la condition la plus brillante, qui, sans en avoir l'air, dirigeait son nigaud de mari !... Rien que son mariage avec celui-ci, — avec Pierre de Villars, le bel Orondate, comme on l'appelait autrefois, dans les ruelles, — rien que ce mariage était un chef-d'œuvre de diplomatie...

Et, pour achever de dérider la Reine, la nourrice lui rappela une vieille histoire qui, à Paris, continuait à courir les salons :

— Votre Majesté, dit-elle, s'en souvient peut-être? Cette ambassadrice était une Gigault de Bellefonds... Marie Gigault, comme on l'appelait tout simplement. Orpheline, laide, sans dot (ces Bellefonds n'ont jamais eu le sou), elle s'était jurée d'épouser le beau Villars, célèbre par ses bonnes fortunes retentissantes, entretenu richement par plusieurs personnes de qualité !... Et le plus fort, c'est que ce laideron y arriva !... Elle fréquentait beaucoup chez deux précieuses fieffées, qui, en ce temps-là, tenaient bureau d'esprit à l'Arsenal et qu'on appelait *les Divines*. M^me^ de Choisy, la mère de l'abbé, que Votre Majesté connaît bien, se trouvant, un jour, en visite, chez ces dames, fut prise

d'une envie soudaine. Elle monta, pour la satisfaire, chez l'une des *Divines*, qui avait sa chambre et sa chaise au premier étage... Et voilà qu'elle tombe sur Villars-Orondate en conversation des plus intimes avec Marie Gigault ! Vous pensez si M^me^ de Choisy, étant redescendue chez les *Divines*, se priva de conter l'aventure, qui fit grand bruit, tant et si bien que cette Gigault, se prétendant compromise par Orondate, lui demanda le mariage.. Et voilà comment elle est aujourd'hui marquise de Villars et ambassadrice de France ! De sorte que, sans l'envie de M^me^ de Choisy...

La Reine éclata de rire. Elle parut très amusée de ce récit, et finit par se rendre aux instances de la Quentin.

— Eh bien ! dit-elle : j'y consens; qu'on m'amène cette fine mouche !...

La Quentin ne demandait que cela. Mais comment faire pour vaincre les résistances de la Camarera ?...

Sur ces entrefaites, la Reine-mère parut, conduite par la Camarera mayor elle-même.

Dès qu'elles furent seules, la jeune reine lui fit part de son désir de voir l'ambassadrice de France. Marie-Anne d'Autriche, qui recherchait toutes les occasions d'être agréable à sa bru et de gagner son amitié, promit d'en parler au Roi.

Rentrée chez elle, au palais d'Uzéda, où elle habitait, cette altière princesse envoya un homme de confiance, dire à l'ambassadrice qu'elle souhaitait l'entretenir le plus tôt possible.

***

Mme de Villars fut aux anges de cette glorieuse invitation. Elle l'avait d'ailleurs provoquée par toutes espèce de manèges subtils et souterrains, de même que, par la Quentin, elle avait fait suggérer à la jeune Reine le désir de la voir.

Dès son arrivée à Madrid, cette femme de tête, toujours soucieuse de l'avancement de son mari, avait conçu tout un plan, dont elle espérait les plus grands avantages pour le service du Roi et pour la fortune de M. de Villars. Celui-ci était censé ignorer les intrigues de sa femme. Il avait reçu, en quittant Saint-Germain, les instructions les plus précises touchant la conduite à tenir dans son ambassade. Il devait, jusqu'à nouvel ordre, observer une attitude expectante, se bornant à surveiller les partis en présence. Mme de Villars, sitôt qu'elle eut mis le pied à la Cour catholique et qu'elle y eut pris le vent, persuada à son mari de former un triumvirat avec les deux Reines pour gouverner le débile Charles II. L'ambassadeur approuva fort le projet, mais en chargeant sa femme de l'exécution. En cas de réussite, il se glorifierait de l'avoir conçu et mené à bien. Dans le cas contraire, il arrêterait au plus vite les agissements de l'ambassadrice, et au besoin, il la désavouerait.

Aussi, lorsqu'elle reçut le message de la Reine-

mère, était-il assez concevable que Mme de Villars en fût enchantée. Cette Allemande, cette princesse si fière faisait donc les premiers pas !... Marie-Anne d'Autriche accueillit l'ambassadrice de France avec la plus flatteuse politesse et les plus grandes démonstrations d'amitié. Et, quand elle lui eut dit, que la jeune Reine désirait la voir, celle-ci se confondit en actions de grâces. Après quoi, elle ajouta, non sans intention :

— Convenez d'ailleurs, madame, qu'il était bien étrange que l'ambassadrice de France ne pût voir la nièce du Roi son maître ! Lorsque Votre Majesté arriva en cette Cour, Elle voyait à sa guise l'ambassadrice d'Allemagne et elle avait la liberté de s'entretenir en allemand avec cette dame... Monsieur l'ambassadeur et moi nous ne demandons point autre chose que le même privilège, pour le service et le plus grand avantage de vos deux Majestés !...

Elle insista sur ces derniers mots, et les prononça de telle façon que la Reine-mère, déjà pressentie par des intermédiaires, n'eut plus aucun doute sur l'alliance proposée. Elle y acquiesça en paroles couvertes et prudentes, surtout après que l'ambassadrice lui eût fait comprendre que le Roi Très Chrétien était prêt à la soutenir contre ses ennemis, et cela par son argent autant que par sa politique.

L'accord entre elles deux alla si bon train et chacune y marcha d'un tel cœur que, dès le lendemain, Mme de Villars était mandée au Retiro pour saluer la jeune Reine.

L'ambassadrice, en grand émoi, s'y rendit aussi mystérieusement qu'elle le put. Cette réception n'avait rien d'officiel. C'était une pure faveur, puisque la Reine, qui n'avait pas encore fait son entrée solennelle, ne pouvait recevoir aucun ambassadeur, ni même aucun grand personnage de l'État. Mme de Villars se doutait bien qu'une telle dérogation serait commentée défavorablement par les ministres des autres puissances, et tout spécialement par celui d'Allemagne. Elle avait aussi, étant donnés ses projets, les plus sérieux motifs de discrétion. C'est pourquoi elle aurait bien voulu que sa visite au palais passât inaperçue. Elle s'habilla à l'espagnole, se couvrit la tête d'une épaisse mantille et se fit porter au Retiro dans une simple chaise. A cinq heures du soir, en cette fin de décembre, il était déjà nuit close. Peut-être que personne ne la verrait...

Mais on ne trompait point l'œil perçant de la Camarera mayor. Celle-ci, outrée de cette faveur accordée à l'ambassadrice de France et sachant que la Reine-mère l'avait arrachée au Roi, sentait renaître, plus vives que jamais, toutes ses craintes. Cependant elle sut se dominer pour remplir les devoirs de sa charge.

Elle attendait l'ambassadrice au bas du grand escalier.

Avec une dédaigneuse courtoisie, elle lui tendit le bout de ses doigts, et, la tenant par la main, elle la conduisit, à travers un dédale de couloirs et de

passages, jusqu'aux appartements royaux. Le contact de cette main pâle et glacée, le regard, jailli en éclair, de dessous la coiffe funèbre, tout cela fit une telle impression sur Mme de Villars qu'elle n'osa pas articuler une seule parole tout le temps que dura le trajet.

Elle fut plus intimidée encore, lorsque la porte de la chambre s'ouvrit devant elle. Dans sa pensée c'était une audience toute privée que la Reine lui accordait. Elle escomptait le tête-à-tête, l'intimité la plus complète avec la jeune souveraine. Et voici qu'elle se trouvait devant le Roi, assis dans un grand fauteuil doré, l'épée au côté et la Toison au cou. A droite et à gauche de Sa Majesté Catholique, les deux Reines assises sur des carreaux, — et toute la chambre pleine de camériste et de dames d'honneur !... Cet éclat donné à une simple visite fit soupçonner à l'ambassadrice que la Camarera avait voulu lui jouer un tour de sa façon.

Interdite, — et toujours conduite, du bout des doigts, par l'effrayante vieille, — la marquise de Villars, fort empêtrée dans sa jupe à l'espagnole, s'avança vers la famille royale. Elle tremblait de peur. La Camarera la fit approcher du Roi jusqu'à lui toucher les genoux. Elle voulait sans doute l'obliger à s'agenouiller devant le malgracieux monarque et à lui baiser la main. Mais cette Française se refusa à donner à un souverain étranger des marques de respect qu'elle ne donnait point au Roi de France. Elle se borna à lui faire une grande

révérence. Le Roi, assez grossier de son naturel et d'ailleurs fort mal élevé, ne lui rendit point son salut. Et même, pendant toute la visite de l'ambassadrice, il ne bougea ni ne desserra les dents. Du moment qu'il ne disait rien, les Reines ne parlaient pas non plus. Comme d'habitude, c'était le nain Luisito qui, à lui seul, faisait à peu près tous les frais de la conservation.

Cependant, la jeune Reine, à la dérobée, considérait l'ambassadrice de France, engoncée dans sa jupe espagnole. Toute menue, toute petite, n'ayant pour ainsi dire point de chair sur les os, l'épouse du bel Orondate paraissait un esprit sans corps, une extraordinaire créature faite uniquement d'intelligence, de grâce et de malice. Elle s'obstinait à rester debout, bien que la Camarera l'eût invitée à s'asseoir sur un coussin, sans doute par crainte de disparaître toute vive dans son monstrueux garde-infant. La Reine s'amusait beaucoup de l'attitude embarrassée de l'ambassadrice, et, en même temps, elle éprouvait pour cette spirituelle petite femme, un attrait qu'elle avait toutes les peines du monde à cacher... Enfin, comme pour mettre un terme à cette gêne, on apporta une collation qui fut servie à genoux aux deux Reines par leurs dames d'honneur. La jeune but un bouillon et mangea un blanc de poulet. La vieille prit du chocolat. Quant au Roi, il ne prit rien, l'air ennuyé et absent, comme toujours.

La collation terminée, Leurs Majestés se levèrent

et, en grande pompe, se dirigèrent vers une galerie, qui s'ouvrait à l'autre extrémité de la chambre... L'ambassadrice, consternée et toujours sans le moindre salut du Roi, les regarda partir, croyant, à son désespoir, que l'audience était finie et qu'elle allait s'en retourner sans avoir pu causer avec la Reine...

Mais celle-ci, qui avait reconduit le Roi et sa belle-mère jusqu'au seuil de la galerie, prit congé d'eux, et, se mettant à courir, comme une écolière en récréation, se précipita vers la marquise qui était demeurée toute seule, au milieu du salon, dans son raide costume espagnol. Elle lui donna la main, lui fit mille politesses, et l'entraîna dans la galerie, toute resplendissante de tentures et de bougies. M^me^ de Villars s'aperçut que les femmes de la Reine y compris la Camarera, avaient disparu. Il ne restait plus là qu'une vieille dame en deuil, qui, à demi dissimulée par le socle d'une statue, gardait une attitude discrète et méditative.

D'un geste affectueux, la Reine, prenant l'ambassadrice par la taille, lui dit, à mi-voix.

— Ah ! madame, sans cette vieille qui nous regarde, je vous embrasserais bien ! C'est une joie extrême pour moi que de voir une Française !

Et, se reculant un peu, avec un regard ironique sur le garde-infant de M^me^ de Villars :

— J'aurais mieux aimé vous voir habillée à la mode de France qu'à celle de l'Espagne !

— Mais, madame, dit l'ambassadrice, c'est un

sacrifice que j'ai fait au respect que j'ai pour Votre Majesté !

— Dites plutôt que la rigidité de la Duchesse vous a effrayée ! Vous avez voulu plaire à la Camarera mayor !...

La Reine sourit encore, avec un clignement d'yeux pleins de malice vers l'appartement de la Camarera qui s'ouvrait sur la galerie... Puis tout à coup, se rapprochant de l'ambassadrice, d'un air msytérieux :

— Avez-vous reçu des lettres de France?... Moi, je viens d'en recevoir une de Madame, de ma chère princesse Palatine, qui m'aime autant que si elle était ma vraie mère... Mais vous, madame, quand vous en recevrez, il faudra me les envoyer. Ou plutôt, vous viendrez me les lire, vous me conterez les nouvelles. On dit que vous contez si bien !

— Madame, dit l'ambassadrice, en s'inclinant, de telles nouvelles sont bien indignes de l'attention d'une grande Reine...

— Ah ! mon Dieu, madame ! reprit la Reine, en levant les yeux d'une façon charmante, je ne regarderai jamais avec indifférence ce qui peut venir d'un pays qui m'est si cher...

Ces propos inquiétaient fort l'ambassadrice, qui trouvait la jeune souveraine on ne peut plus mal disposée à tenir le rôle qu'elle voulait lui voir jouer. Avant tout, il importait que la Reine oubliât la France et tous les souvenirs qu'elle y avait laissés ! C'est pourquoi Mme de Villars prit

prétexte de ses dernières paroles, pour lui glisser un petit sermon. Elle y montra plus d'adresse que son mari, et, tout en insinuant à la Reine d'utiles vérités, elles sut flatter son amour-propre et sa coquetterie. Elle lui vanta la gloire de sa condition nouvelle, l'éclat qui en rejaillissait sur sa famille et jusque sur le trône de France. Elle l'assura que le Roi son époux l'adorait, que la Reine sa belle-mère lui tendait les bras, lui offrait son amour. L'union de deux princesses si grandes et si accomplies ne pouvait que tourner à la satisfaction de chacune d'elles et au bien de l'État. Elle conclut, en souriant :

— Vous verrez, madame, comme tout sera facile à Votre Majesté, avec un rien de complaisance ! Les sacrifices seront peu de chose, eu égard à la beauté du succès. Vous deviendrez la plus heureuse et la plus glorieuse des reines !...

— Je n'en demande pas tant ! dit la Reine, qui avait très bien saisi à quoi tendait ce discours artificieux... Je ne vous demande que de venir me conter les nouvelles de France et rire un peu avec moi ! Croyez que j'en ai bien besoin !...

Là-dessus, sans plus se soucier ni de l'étiquette ni des yeux qui l'épiaient, dans un élan spontané et tout cordial, elle embrassa l'ambassadrice.

M^me^ de Villars, en se dégageant de cette étreinte affectueuse, lança un regard prudent du côté de la vieille dame en noir, qui assistait à l'entretien, à demi dissimulée par un socle de statue. Elle était

toujours là, dans la même attitude de génie gardant le secret de la tombe...

***

L'ambassadrice de France venait à peine de rentrer à son hôtel, qu'un individu aux allures et au costume bizarres était introduit dans le cabinet du marquis de Grana, ambassadeur d'Allemagne.

Celui-ci habitait, dans la montée Saint-Dominique, proche l'Alcazar, un antique logis, d'aspect sombre et maussade, qui avait l'air d'une prison ou d'un couvent, avec ses étroites fenêtres munies de gros barreaux de fer, son portail bas et trapu, comme un guichet, sa porte en cœur de chêne tout hérissée de clous et de ferrures. La maison était triste et incommode, la rue montante et raboteuse, d'un accès difficile aux carrosses. Néanmoins l'ambassadeur l'avait louée, préférant à des avantages plus brillants ou plus agréables celui de résider à proximité du Palais, où il était *persona grata*, de pouvoir y entrer à toute heure et d'en faire surveiller très facilement les abords.

Il était environ huit heures du soir, lorsque l'individu en question souleva le heurtoir de la grande porte bardée de fer. Sans doute qu'il était connu du suisse de garde et des valets de la maison. Car personne ne s'étonna de l'étrangeté de sa mise. Il

portait des socques et des houseaux, une vaste houppelande de drap brun, un manchon suspendu à son cou par un cordon. Une calotte de loutre lui descendait jusqu'aux yeux, d'ailleurs dissimulés derrière des lunettes de corne, et presque tout son visage disparaissait dans une immense barbe d'une couleur roussâtre. Le dos rond, la mine modeste et débonnaire, il avait tout à fait l'apparence d'un honnête négociant de Leipzig ou de Nuremberg, venu à Madrid pour acheter des tableaux ou des tapisseries.

Il trouva l'ambassadeur à son bureau, qu'éclairait une girandole de bougies. Ce gros homme, très frileux, était à demi enfoui dans un amas de fourrures. Il faisait d'ailleurs très froid, ce soir de décembre. Le vent du Guadarrama, qui soufflait avec violence, semblait tout chargé de neige.

Au bruit que fit le visiteur nocturne, en entrant dans la pièce, M. de Grana releva la tête, repoussa quelques paperasses, et, sans manifester la moindre surprise, il prononça simplement :

— C'est toi, Vilane !

— Oui, Monseigneur !

C'était en effet Vilane, l'homme de confiance, le fidèle serviteur de l'ambassadeur de France, celui qui passait pour le page de son écurie et qui était en réalité le chef de son espionnage. Ce provençal mâtiné de Levantin, né il ne savait trop dans quel bouge de Marseille, ce subtil coquin trahissait son maître, sans le moindre scrupule, attendu que

l'ambassadeur de Sa Majesté Césaréenne le payait impérialement de ses mauvais services.

— Monseigneur, dit-il, d'un ton emphatique, comme pour faire mieux valoir la promptitude et l'importance de son renseignement, — Madame la marquise de Villars sort, à l'instant même, du Retiro, où elle s'est entretenue pendant près d'une heure avec Sa Majesté la Reine !...

— Je le savais ! prononça froidement l'ambassadeur.

M. de Grana n'en savait rien. Mais un ambassadeur doit toujours tout savoir. Et puis enfin il ne faut pas que messieurs les espions prennent une trop bonne opinion d'eux-mêmes. Vilane en fut consterné :

— Monseigneur, dit-il, c'est impossible. Madame la Marquise est rentrée en chaise sans être vue de personne...

— Je te le répète que je le sais ! reprit M. de Grana, d'un air qui n'admettait pas de réplique... Je sais même ce qui s'est dit pendant cette heure de conversation...

Et, en même temps, il montrait, sur son bureau, une feuille de papier dépliée et couverte d'une écriture très menue.

Vilane, décidément abasourdi, ne pouvait prendre son parti d'avoir été gagné de vitesse par un concurrent plus zélé. Debout devant l'ambassadeur, il paraissait tout décontenancé, embarrassé de sa barbe, de ses lunettes et de tout son

déguisement. M. de Grana le dévisageait, d'un œil ironique :

— C'est tout ce que tu as à m'apprendre?...

— Pardon, Monseigneur !... Une sœur allemande est arrivée, hier, chez les Carmélites de la Puerta del Sol... Vous savez? chez les *Descalzas reales*, comme on les appelle... !

— Je le savais aussi ! dit l'ambassadeur. C'est même moi qui l'ai fait venir !...

Pour le coup, Vilane était désespéré. Il laissa retomber ses bras, comme un homme accablé. L'ambassadeur, éclatant de rire, lui dit :

— Parle-moi plutôt de ton maître !... Comment va ce cher marquis !

Sur ce chapitre, le triste personnage prit sa revanche. Il conta à M. de Grana les nouveaux embarras domestiques de M. de Villars. Le marquis et la marquise, toujours à court d'argent, se querellaient souvent pour des notes de fournisseurs. L'ambassadeur ne cessait de crier que sa maison et ses gens le dévoraient. En outre, il ne se passait pas de jour qu'il n'eût maille à partir avec les habitants de son quartier, ou les autorités espagnoles. On lui assommait ses laquais. On coupait les traits de ses chevaux, quand il se risquait à sortir, et on lapidait son carrosse...

— Tout cela est fort bien ! interrompit M. de Grana. Mais il faut absolument répandre le bruit par toute la ville, que ton maître abrite, dans les sous-sols de l'ambassade, des réceleurs et des faux-

monnayeurs, qu'il hospitalise des Juifs et des Huguenots, que lui-même et sa femme sont des hérétiques... Bien appuyer surtout sur ce dernier point ! Tu m'as compris?

—Oui, Monseigneur, mais je dois avertir Votre Excellence que les gitanes qu'Elle emploie pour attaquer les gens de l'ambassadeur ne valent rien du tout. Il serait préférable de recruter d'anciens soldats. Justement, il vient d'arriver de Flandres une compagnie de grenadiers, qui n'ont pas touché leur solde depuis un an, qui en sont réduit à mendier dans les rues... Ce sont des sacripants qui n'ont peur de rien !

— Va pour tes grenadiers ! dit le Marquis, d'un air bonhomme .

Et, après un silence, il reprit, en s'animant :

— Et Cardénio? Que sais-tu de Cardénio?

— Vous n'ignorez pas, Monseigneur, qu'il est ici depuis deux semaines ! Les Capucins l'ont vitement guéri de sa blessure !...

— Il importe, dit l'ambassadeur, qu'on l'abouche au plus tôt avec la Quentin !...

— Monseigneur, la Quentin n'est pas sûre ! Elle aime trop sa maîtresse ! J'ai songé à une fille de la Reine, qu'on appelle la Martin, une provençale comme moi, et qui me veut du bien, soit dit sans me vanter !

— Je me renseignerai sur cette Martin ! dit M. de Grana, d'un ton sévère... Et M^me^ la connétable Colonne?... N'est-elle pas retournée en visite chez ta maîtresse?...

— Non, Monseigneur ! Mme la connétable Colonne, après s'être sauvée de son couvent, est toujours enfermée chez son beau-frère, M. le marquis de los Balbases...

— Il faut qu'elle voie la Reine !... J'y songerai de mon côté ! Toi, fais en sorte, par ta Martin ou toute autre, que la Reine désire voir Mme la connétable Colonne !...

— Rien n'est plus facile, Monseigneur, que de donner cette envie à la Reine ! Mais, vous le savez, il est à peu près impossible, pour Mme la connétable, d'être reçue ou visitée par Sa Majesté !...

— Cela s'arrangera ! dit péremptoirement l'ambassadeur... Fais que la Martin parle à Cardénio et à la Reine !... Et surtout pense à mes Huguenots et à mes Juifs !...

Là-dessus, il montra la porte à Vilane, qui, reprenant son rôle de bon Allemand marchand de tableaux, sortit à reculons, en pliant l'échine, l'air humble et obséquieux.

***

Le lendemain matin, vers onze heures, un père Jésuite, très barbu et très gros, faisait antichambre chez M. le marquis de Villars, ambassadeur de France.

Enveloppé dans les plis d'une ample douillette, le bonnet carré enfoncé jusqu'aux oreilles, ce bon

religieux se dégourdissait les doigts devant un superbe brasero de cuivre, où des noyaux d'olive, semés sur un lit de charbons, donnaient une petite flamme douce et bleuâtre. Il faisait toujours très froid au dehors. Pendant la nuit, il était tombé un peu de neige, qui avait durci en touchant le sol, de sorte que les rues de Madrid étaient couvertes d'une espèce de verglas.

La chaleur agréable qui régnait dans l'antichambre de M. l'ambassadeur eut tôt fait de ragaillardir le bon Père tout transi par la bise et le gel. Il promenait un regard de satisfaction sur les tapis moelleux qui recouvraient le dallage de la pièce, sur les tentures des murailles et des portes et surtout sur ce bienheureux brasero qui donnait une petite flamme si gaie, si discrète. Toute sa physionomie épanouie et rubiconde exprimait une joie débordante et comme une perpétuelle action de grâces au Créateur pour avoir créé un univers si plein de consolations. Le bonhomme se frottait doucement les mains au-dessus des charbons ardents, lorsqu'une portière se souleva... Une dame parut, petite et mince, en coiffe matinale, qui portait à la main un sac assez volumineux. C'était la marquise de Villars en personne. Elle dévisagea le bon Père, en passant, parut satisfaite de cet examen rapide, et, sans s'arrêter, sans même saluer le béat religieux, elle entra incontinent dans le cabinet de l'ambassadeur.

Lorsque le jésuite y fut introduit par un valet,

la dame était encore là. Elle puisait dans son sac des poignées de noyaux d'olives, qu'elle répandait sur le brasero étalé au milieu du cabinet et tout pareil à celui de l'antichambre. La marquise, toujours inquiète pour la santé de son cher Orondate, ne cédait à personne le soin de veiller à ses petites commodités. C'était elle qui entretenait son feu et qui faisait réchauffer ses tisanes. Quand le bon Père entra, elle échangea un imperceptible sourire avec son mari, et, tout de suite, elle disparut, son sac à la main, par une porte masquée d'un épais rideau de velours. Toutefois celui qui entrait soupçonna que la dame s'était tout simplement cachée derrière le rideau.

L'ambassadeur achevait son premier déjeuner, composé frugalement d'une petite tasse de chocolat et d'un biscuit. Sans se lever de son fauteuil, en reposant la tasse sur le plateau, il interpella joyeusement le bon Père :

— Te voilà, Évrard !

— Oui, Excellence, pour vous servir !

Ce pieux déguisement cachait en effet, le Franc-Comtois Évrard, le valet de chambre de M. le marquis de Grana, ambassadeur d'Allemagne. M. de Villars l'avait enrôlé depuis peu dans son service d'espionnage. Et, de même que Vilane trahissait son maître auprès de M. de Grana, Évrard trahissait le sien auprès de M. de Villars. Les deux espions s'étaient depuis longtemps repérés, ils se provoquaient mutuellement à des indiscrétions,

se communiquaient même, à l'occasion, quelques nouvelles sans importance. Mais ils ne se trahissaient point entre eux.

— Eh bien ! Quoi de nouveau? dit l'ambassadeur, d'un ton toujours jovial.

Comme s'il n'attendait que cette invitation, Évrard se lâcha soudain en un flux de paroles :

— D'abord votre Excellence saura que Mme la marquise de Grana a visité, hier, secrètement, Mme la connétable Colonne, chez le marquis de los Balbases...

— Je le savais ! dit l'ambassadeur, triomphant.

Un peu piqué, Évrard poursuivit :

— Votre Excellence sait-elle aussi qu'une sœur allemande est arrivée hier chez les Carmélites de la Puerta del Sol, mandée d'Ingolstadt par les soins de M. l'ambassadeur lui-même, et qu'enfin M. l'ambassadeur lui a déjà fait tenir un message !...

— Je le savais également, dit M. de Villars, en éclatant de rire.

— S'il en est ainsi, riposta Évrard, décidément froissé, je n'ai plus qu'à quitter le service de Votre Excellence..

M. de Villars eut l'air de ne pas entendre. Il reprit, en affectant une bonhomie toute cordiale :

— Et Cardénio?... Parle-moi de Cardénio !

— Votre Excellence n'ignore point qu'il est à Madrid, toujours insaisissable... Je crains qu'il n'échappe longtemps aux sbires de Votre Excellence qui tâchent de s'emparer de lui et de le

conduire de l'autre côté de la frontière... Toutefois, il a été reconnu par un de mes amis, il y a huit jours, dans un groupe de gentilshommes français, qui s'en viennent, masqués, donner des sérénades à Sa Majesté la Reine, sous les fenêtres du Retiro... J'ajoute que mon maître cherche les moyens de le faire joindre par un émissaire...

M. de Villars eut un léger battement de paupières, en entendant ces derniers mots. Néanmoins, il se donna l'air de n'y attacher aucune importance, et, brusquement, il détourna l'entretien sur son collègue d'Allemagne :

— Ce cher marquis ! dit-il, J'espère qu'il se porte bien !

Évrard, baissant la voix et prenant un air contrit, déclara que, malheureusement, il n'en était rien. M. de Grana souffrait d'un asthme que son embonpoint rendait encore plus pénible. A de certains moments, il étouffait, au point qu'on craignait qu'il ne passât dans une de ces quintes de toux. De plus les médecins redoutaient pour lui l'hydropisie... Mais ces médecins espagnols étaient des ânes !... Malgré ses infirmités trop réelles, l'ambassadeur ne laissait point de continuer une vie des plus galantes...

Et, baissant de plus en plus la voix, Évrard conta à M. de Villars que ce gros marquis de Grana entretenait une comédienne, qui lui dévorait la majeure partie de ses revenus et de ses pensions et qui d'ailleurs le trompait avec un capitaine de chamberges.

Mme de Grana était au courant de cette liaison. Il en résultait, tous les jours, des scènes affreuses entre les deux époux !...

Ces commérages paraissaient divertir extrêmement M. l'Ambassadeur de France. Il se promettait de conter cette petite histoire dans la prochaine lettre confidentielle qu'allait emporter la valise diplomatique. Le Roi se montrait toujours si friand de cette sorte d'anecdotes !... Puis, tout à coup, il songea au parti qu'il en pourrait tirer :

— Mais, dis-moi !... cette comédienne, comment se nomme-t-elle? Ne serait-il pas possible?...

Dans le même moment, la portière de l'antichambre se souleva, et un valet annonça que son Excellence M. le marquis de Grana, ambassadeur de Sa Majesté Césaréenne, demandait à M. l'ambassadeur de France de lui faire l'honneur de le recevoir...

A ce coup de théâtre, une panique s'empara de l'ambassadeur et du pseudo-jésuite. Tous deux se levèrent précipitamment. Mais déjà, l'énorme M. de Grana franchissait le seuil du cabinet.

M. de Villars poussa le prétendu religieux vers l'autre porte de sortie, celle par où avait disparu la marquise, et, en s'inclinant devant lui, il prononça très haut :

— Bon voyage, mon Père ! Quand vous serez à Paris, ne manquez pas d'aller saluer de ma part vos Pères de la rue Saint-Antoine et tout particulièrement le Père Bourdaloue !...

Après quoi, la main tendue, il s'avança à la rencontre de M. l'ambassadeur d'Allemagne.

***

Quelques jours après, le marquis et la marquise de Grana, nouvellement arrivés à Madrid, vinrent rendre à M. et à Mme de Villars leur visite officielle.

Le couple fut charmant, — autant que peut l'être un Gênois uniquement occupé de gain et d'intrigues et une Allemande pleine de morgue et de pédantisme.

Malgré sa grosseur prodigieuse, ses sueurs, son asthme et sa toux, l'ambassadeur de Sa Majesté Césaréenne se piquait d'être un gentilhomme du plus bel air, et de parler le français comme à Paris ou à Versailles. Il est vrai qu'il parlait un français correct, toutefois un peu empanaché de gascon, car ces étrangers ne savent rien faire avec mesure. Quant à sa femme, née Marie-Thérèse d'Aremberg et comtesse d'Erbstein, c'était une grande et osseuse personne, à la chevelure blondasse et au teint de soupe au lait, sachant son monde certes, mais cérémonieuse à l'excès. Vêtue pompeusement à l'espagnole, pour flatter la Cour et le peuple de Madrid, elle fit quatre ou cinq révérences, avant de donner la main à l'ambassadrice de France et de consentir à s'asseoir.

M. l'ambassadeur d'Allemagne, au contraire,

affecta tout de suite une gaîté exubérante, un ton d'ironie et de causticité, une pétulance enfin qui firent que M. de Villars se tint aussitôt sur ses gardes. Voulait-il tendre un piège à son collègue de France, en l'amenant à dénigrer la politique et les gens du pays? D'abord il gémit sur l'avilissement de la monnaie, les ennuis et les pertes du change. M. de Villars avoua qu'en effet c'était une calamité désastreuse. M. de Grana déplora incontinent la mauvaise qualité des vivres, la difficulté de se les procurer, la turbulence et la malhonnêteté des Madrilènes, la corruption des officiers de la Ville et de l'État, la misère de tout le royaume.

— Et quels hommes ont-ils, fit impétueusement M. de Grana, pour remédier à un tel état de choses?... On dit que Médina-Céli va être premier ministre?... C'est un imbécile !...

— Ses capacités sont ordinaires, concéda M. de Villars, mais il a de grands biens, l'usage du monde, et il est brillant cavalier !

— Et don Jerónimo d'Eguya, le secrétaire d'État !... Quel âne ! Quel mulet rétif !

— C'est un génie sans éclat ! prononça, d'un air pénétré, l'ambassadeur de France.

— Enfin, mon cher ambassadeur, vous conviendrez qu'Astorga, le grand majordome de la Reine, outre qu'il est abîmé dans la paresse et la crapule...

— Il est un peu incommodé dans ses biens, interrompit M. de Villars, mais je l'ai toujours trouvé fort bon homme et de sens assez rassis...

L'ambassadeur d'Allemagne n'en voulait point démordre. Des hommes d'État, il passa à l'État lui-même. Il prédisait la ruine de l'Espagne, la fin de la dynastie. Jamais il n'avait vu l'une et l'autre à un tel degré d'abaissement. Il conclut, en assénant à M. de Villars cet étrange compliment :

— Enfin, mon cher marquis, il n'y a qu'un ambassadeur de France qui puisse se plaire ici !

— Que voulez-vous dire, monsieur? reprit M. de Villars, un peu piqué. Croyez-vous que le Roi mon maître ait besoin du malheur et de la ruine d'autrui pour asseoir sa propre prospérité?...

— Je ne dis point cela, — s'empressa de corriger M. de Grana, — mais avouez que votre Roi sait profiter à merveille des embarras de l'Espagne... C'est un très grand prince, qui possède, au plus haut degré le sens de la famille. Voyez comme il sait revendiquer l'héritage de sa femme, fût-ce aux dépens de son beau-frère... Ce pauvre Roi d'Espagne ! Il ne lui laissera bientôt plus que les deux yeux pour pleurer !... Mais quel grand Roi ! quel politique, quel capitaine ! Je suis dans la plus extrême admiration pour un monarque qui, d'un petit pays, en somme, comme la France, va faire un grand Empire...

Tandis que l'ambassadeur d'Allemagne célébrait ainsi la gloire du Roi de France, la marquise, sa femme, confiait à M^me^ de Villars combien elle avait de peine à se faire entendre de ses domestiques basques ou asturiens...

— Vous parlez l'espagnol, madame, demanda négligemment Mme de Villars.

L'ambassadrice d'Allemagne la regarda d'un air de pitié :

— Mon Dieu ! madame, je parle six langues !... Vous pensez bien que pour l'espagnol...

— Oh ! madame ! Comme je vais paraître petite fille auprès de vous ! fit Mme de Villars, Moi, je ne sais que baragouiner quelques mots...

— Madame, reprit d'un ton doctoral la marquise de Grana, une Française n'a pas besoin d'être si savante : avant même d'avoir ouvert la bouche, elle a déjà conquis tous les cœurs...

Et elle se lança dans un tel éloge, et si accablant, des Françaises et de leurs qualités, que Mme de Villars, au supplice, se leva brusquement sous prétexte de lui montrer les portraits de ses enfants.

L'ambassadrice les admira. Elle voulut ensuite visiter la maison dans ses moindres recoins. Quand ce fut fini, elle serra avec effusion les mains de Mme de Villars :

— Chère madame, dit-elle, je vous en supplie, venez me voir souvent. Vous m'aiderez à supporter la compagnie des dames espagnoles, créatures ignorantes et stupides, de nulle conversation !... Et je vous montrerai des velours admirables que j'ai achetés, en passant à Milan, et des bas de soie, madame, à un écu la paire !...

M. de Grana renchérit sur les politesses de sa femme. Puis se tournant vers M. de Villars :

— Monsieur, dit-il, les ambassadeurs de deux grands monarques, comme sont les nôtres, devraient se voir tous les jours...

Enfin, ils partirent, après deux heures de visite, ayant dirigé contre le mari et la femme un assaut de louanges et de flatteries tellement vigoureux et persévérant, que M. et Mme de Villars, pris d'inquiétude, se demandaient quelles machinations ténébreuses pouvaient bien se cacher derrière des civilités si assommantes.

***

Une semaine ne s'était pas écoulée qu'ils savaient à quoi s'en tenir.

En effet, le jour même où Sa Majesté, la Reine Catholique, faisait son entrée solennelle à Madrid, comme toutes les forces de police étaient massées sur le passage de la souveraine, une bande de malfaiteurs soutenue par la populace du quartier, faillit mettre le feu à l'ambassade de France, après avoir roué de coups les laquais de l'ambassadeur, dont un mourut, le lendemain, de ses blessures.

Le motif de cette sauvage agression était que M. de Villars cachait dans sa maison un Huguenot faux-monnayeur. Or l'individu en question était un page de l'ambassadeur de Venise, que celui-ci avait dû congédier à la suite de quelques friponneries. L'homme se réfugia d'abord chez les

Récollets, voisins de M. de Villars, en emportant sa livrée avec son petit bagage. L'ambassadeur de Venise, homme avare et colérique, fit réclamer la livrée au misérable. Celui-ci, se croyant en sûreté chez les religieux, renvoya bien sa défroque, mais en ayant soin de découper le fond de ses chausses, de façon à les rendre inutilisables.

Le caractère emporté et la ladrerie de l'ambassadeur de Venise firent que cette ridicule affaire de fond de culotte tourna incontinent au tragique. Ses gens, armés de bâtons et de colichemardes, s'en furent chez les Récollets, sommer ces religieux de leur livrer mort ou vif ce pendard de valet. Celui-ci, par miracle, réussit à s'esquiver et vint chercher asile chez l'ambassadeur de France, alléguant qu'il était sujet français, en sa qualité de Piémontais, natif des environs de Pignerol. Il n'en fallut pas davantage pour ameuter tout le quartier contre l'ambassadeur, d'ailleurs absent de son logis, puisqu'il assistait officiellement, ce jour-là, à l'entrée de la Reine. Sans les estafiers de l'ambassade de Portugal, qui avaient l'habitude de prêter main forte à ceux de France, le logis de M. de Villars eût été réduit en cendres et la demi-douzaine de laquais, qui gardaient la maison, fort proprement égorgés.

Les Portugais agirent si vigoureusement que, non seulement, ils repoussèrent les agresseurs, mais qu'ils capturèrent une dizaine d'entre eux parmi les plus forcenés.

M. de Villars, en récompense, fit administrer à chacun de ceux-ci cent coups de bâton, dont la plupart ne se relevèrent point. Le soir même, il écrivait au Roi : « Sire, ne pouvant espérer des Espagnols la justice qui est due à un ambassadeur de Votre Majesté, j'ai pris le parti de me la rendre à moi-même. Je crois d'ailleurs qu'une personne de ma qualité peut sans scrupule faire donner cent coups de bâton, sur un attentat comme celui-là, — et ma modération sera beaucoup louée en un pays où l'on est plus chaud et plus violent... »

On était à peine remis de cette alerte, à l'ambassade de France, que Mme de Villars apprit par la Quentin, la nourrice de la Reine, la singulière circonstance que voici.

Le lendemain de son entrée solennelle, Sa Majesté avait passé la journée chez les Carmélites de la Puerta del Sol, où Elle avait fait ses dévotions, dîné et pris une collation. Or, en se mettant au lit, Elle avait trouvé dans une de ses poches, une lettre portant en suscription : *pour la Reine seule*, — et qui était ainsi conçue :

Madame,

L'élévation suprême de Votre Majesté et l'éloignement qui est entre nous, n'ont pu arracher de mon cœur la passion que vos admirables qualités y ont fait naître. Je vous adore, ma Reine, je meurs en en vous adorant. Et j'ose dire que je ne suis pas indigne de vous adorer. Je vous vois, je soupire

auprès de vous. Vous n'entendez point mes soupirs, vous ne connaissez point mes secrètes langueurs, vous ne tournez pas même vos beaux yeux sur moi!... Ah! Madame, que l'on est malheureux d'être né sujet, quand on se sent les inclinations du plus grand Roi du Monde!...

CINQUIÈME PARTIE

La lecture de cette lettre clandestine qu'elle avait trouvée dans sa poche, en rentrant de chez les Carmélites, jeta la Reine dans un trouble inexprimable.

Elle n'en dit rien à personne, pas même à sa nourrice, qui, pourtant, devait tout savoir, puisque dès le lendemain, la Quentin avertit l'ambassadrice de France, qui s'empressa de le rapporter à son mari, lequel en écrivit incontinent au Roi, son maître.

La Reine, sitôt couchée, avait lu la lettre dans son lit, où elle se croyait parfaitement à l'abri de toutes les indiscrétions. Elle en ressentit d'abord une grande joie. Le premier sentiment dont elle eut conscience, c'est qu'elle n'était plus, — comme elle se plaisait à se le répéter, — une malheureuse, une déshéritée !... Comme toutes les filles du palais, comme cette ridicule Manuela de Velasco, qu'elle appelait « sa Truitonne », comme la dernière des dernières parmi ses femmes de chambre, elle aussi,

elle avait un amant !... Donc Cardénio était là ! Il lui avait tenu parole ! Une telle persévérance, une telle bravoure et une telle audace semblaient à peine croyables ! Car non seulement pour lui faire tenir ce billet, il avait dû affronter les pires dangers, mais il avait risqué la mort, et quelle mort !... A cette pensée, elle relut la lettre énivrante avec un redoublement de ferveur... Mais non ! ce n'était pas possible ! Sûrement, cette lettre ne venait pas de lui ! Cette écriture n'avait rien de commun avec la sienne ! Le ton n'était pas le sien ! Cardénio savait trouver des paroles autrement passionnées. Il y avait, dans ces hyperboles d'adoration, quelque chose d'outré, d'excessif et de froid tout ensemble, qui sentait la feinte et l'imposture. Ces expressions trop fortes étaient à la fois prétentieuses et vulgaires, à croire que cette lettre était l'œuvre d'un scribe à gages...

Et pourtant ces mots : « l'éloignement qui est entre nous », et ces autres : « je ne suis pas indigne de vous adorer », — tout cela paraissait désigner clairement Cardénio. Peut-être que, par prudence, il avait chargé une personne de condition inférieure de rédiger ce billet. Il savait trop à quoi il s'exposait !... A ce rappel du danger, la Reine se souvint des admonitions de M. de Villars et des propres paroles de l'ambassadeur : « ... des imprudences qui pourraient attirer sur Votre Majesté les plus effroyables disgrâces ! » — et elle se souvint aussi des autres choses qu'il lui avait dites, — du com-

plot permanent qui l'entourait, des pièges qu'on lui tendait... Et si ce billet sans signature, dont l'écriture lui était inconnue, qu'une main furtive avait glissé dans sa poche, si ce billet était un piège ! Peut-être la Camarera, dont la haine, elle le sentait, ne désarmait point, avait-elle machiné cette perfidie ! Qui sait? Peut-être que sa Truitonne, cette Manuela, qui semblait si bonne fille, ne lui avait conté toutes ses histoires d'amour que pour échauffer son imagination et son cœur et l'entraîner dans quelque fatale aventure !...

Alors une peur terrible s'empara d'elle. La pauvrette se remémora tout ce que l'on publiait des Reines d'Espagne infidèles ! Elle entrevit le couvent à perpétuité, la prison et même l'échafaud. Aiguillonnée par l'épouvante, elle n'eût plus qu'une idée : se défaire au plus vite de cette lettre si dangereuse. Mais comment s'y prendre? La brûler? On la surprendrait, ou on verrait les traces du papier carbonisé. Si elle la déchirait, quelqu'un en ramasserait les morceaux où qu'elle les jetât !... Peut-être que le plus sûr était de tout avouer au Roi !... Mais il était si lent d'esprit ! Il ne comprendrait pas. Et puis quelle imprudence de fournir elle-même un aliment à la jalousie d'un homme si naturellement soupçonneux !...

C'est alors que, ne sachant plus à quel moyen recourir, elle se décida à tout confesser à la Reine-mère, comme à la seule personne de son entourage qui lui témoignât un peu d'affection véritable.

Dès les premiers mots, l'ancienne régente, qui connaissait à merveille tous les partis et toutes les intrigues de la cour, devina immédiatement d'où le coup partait.

Elle déchiffra la lettre, la cacha dans son corsage, et, embrassant sa bru :

— Ma fille, dit-elle, ne vous troublez point ! Je prends tout sur moi !... Ce qui vous arrive est chose assez commune en ce pays... Moi-même, avant mon veuvage, — j'avais seize ans, j'arrivais d'Allemagne, ignorante comme vous, — j'ai reçu plus d'une lettre pareille à celle-ci !

La jeune reine, touchée de tant d'indulgence et de bienveillance, se mit à pleurer. Puis, tout à coup, dans un mouvement de confiance et de tendresse, elle se jeta au cou de sa belle-mère :

— Oh ! Madame, dit-elle, en sanglotant, comme vous êtes bonne !...

La Camarera surgit au même moment, et, devant cette scène de famille, elle ne douta plus que l'entente ne fût parfaite entre la belle-mère et la bru. Exaspérée de n'avoir pu s'opposer à cette union des deux reines, elle revint, avec plus d'acharnement, à son plan de conduite primitif, qui était de rendre la vie dure à la Reine et d'exciter le Roi contre elle.

Tout cela n'était qu'un jeu pour cette vieille, dont l'astuce vraiment infernale travaillait sans cesse.

Cependant, si la jeune souveraine l'eût voulu,

elle aurait facilement détruit toutes ces trames et réduit à néant ces méchants calculs. Mais découragée par la grossièreté, la bêtise et aussi, il faut bien le dire, les infirmités du monarque, elle ne prenait plus la peine de le conquérir. Elle le contrariait dans ses goûts et ses habitudes, refusait de passer des journées entières à jouer aux jonchets, où de s'aller coucher dès huit heures, en sortant de table, « le morceau encore au bec, » comme disait Mme de Villars. Pourtant, lui, il éprouvait pour elle une passion toujours grandissante. Il en était consumé et manifestement malade. Mais, entre la Reine et lui, il y avait mille fatalités qui les séparaient ou qui pesaient lourdement sur eux, fatalités de race, d'éducation de tempérament. Le pauvre infirme était tout brûlant d'amour, tout débordant de tendresse pour celle qu'il appelait « sa reine, » de tout son cœur, — mais il ne savait pas le lui dire. Ce cerveau lent, cette langue pâteuse ne trouvaient pas les paroles qu'il aurait fallu. Et puis il se sentait très laid et très ridicule, et ce sentiment cruel le paralysait. Enfin les rapports empoisonnés de la Camarera attisaient horriblement sa jalousie. Quand la Reine était là, près de lui, cette jalousie fondait instantanément. Il aurait voulu rejeter le poids de tous ses doutes et, d'un mot, faire comprendre à « sa reine », l'immensité de son pauvre amour. Mais ce mot ne venait jamais.

La jeune femme, habituée aux galanteries de la

Cour de France, aux façons désinvoltes et charmantes de ses compagnons de jeux, ne pouvait comprendre que l'on fût sot à ce point. Elle finit par se désintéresser tout à fait de son mari, pour s'occuper uniquement et plus que jamais d'elle-même. Et c'est pourquoi elle s'ennuyait affreusement, surtout depuis qu'elle avait quitté le Retiro pour l'Alcazar. Rebutée par tout ce qui l'entourait, les usages, les gens, l'aspect des lieux, elle disait qu'au Palais l'ennui était si épais, si pesant, qu'on le voyait, qu'on le touchait, qu'on le sentait sur ses épaules, qu'il recouvrait les meubles et les tentures et tout, comme une poussière... Et non seulement elle le disait, mais elle l'écrivait à sa belle-mère, la princesse Palatine. On ouvrait ses lettres, et c'était un beau scandale dans toute la Cour, que, d'ailleurs, elle méprisait. Maintenant, elle ne pouvait plus du tout monter à cheval, ni sortir de sa chambre, — une chambre immense, obscure derrière ses jalousies baissées, et dorée partout, comme une caverne pleine de trésors et gardée par des dragons impitoyables. Elle n'en franchissait le seuil, que pour assister à d'interminables offices dans les églises et les couvents, ou pour se bourrer de friandises chez les religieuses. Et elle n'avait d'autres distractions que de causer un peu avec ses femmes françaises, le matin et le soir, quand la Camarera voulait bien le tolérer. On lui reprochait, comme une vulgarité, ce goût pour ses femmes de chambre. Mais, en vérité, ces créatures n'étaient

ni plus communes, ni plus stupides que les dames espagnoles dédaignées par elle, et elles avaient, à ses yeux, le grand avantage de lui parler des choses et du pays qu'elle aimait.

La Camarera fermait les yeux sur ces privautés, parce que les filles de la Reine la compromettaient par leur tenue déplorable. Sans cesse, ces femmes étaient aux fenêtres du Palais, à parler des doigts avec tout ce qu'il y avait d'aventuriers français dans Madrid. Leur exemple était contagieux pour leur maîtresse. Par curiosité, par désœuvrement, il arrivait quelquefois que la Reine les imitât. Ce qui réjouissait extrêmement la Camarera, qui s'empressait d'en avertir le Roi. Car la Souveraine n'avait pas le droit de regarder aux fenêtres qui s'ouvraient sur la grande place du Palais; la seule qui lui fût permise donnait sur le triste jardin du couvent de l'Incarnation.

Ainsi retranchée du monde vivant, la Reine se retourna désespérément vers l'ambassadrice de France, son unique société possible. A tout instant, elle la faisait mander à l'Alcazar, à la grande rage de la Camarera, qui, toutefois, ne pouvait point s'opposer à ces visites, les ambassadrices de France, comme celles d'Allemagne, ayant le droit d'être reçues privément par la Reine.

Depuis la lettre mystérieuse, qu'elle avait eu la sottise, — elle le reconnaissait à présent, — de livrer à sa belle-mère, elle recherchait tout particulièrement l'entretien de M^me^ de Villars. Un long

et sourd travail d'intoxication sentimentale s'était fait en elle. Cela avait commencé dès son séjour au Retiro, avec les conversations et les confidences de sa dame d'honneur, doña Manuela de Velasco, avec les musiques, les romances entendues sous ses fenêtres, et ce qu'elle avait surpris des parades sanglantes des flagellants d'amour... Elle se disait : « S'*il* était ici, pourtant ! Si cette lettre était de *lui !...* » Et tout cela aboutissait, — elle ne savait pas très bien pourquoi, — à un désir éperdu de voir Mme la Connétable Colonne, la grande amoureuse qui avait failli épouser le Roi, son oncle, l'aventurière qui avait quitté son mari et ses enfants, la rebelle qui s'était évadée du couvent, afin de vivre à sa guise...

La Reine se persuadait que Mme de Villars lui faciliterait les moyens de voir cette romanesque personne.

***

L'ambassadrice était au courant de tout cela, grâce à la Quentin, qui subissait, d'une façon plus ou moins consciente, les influences les plus contraires et qui s'en accommodait allègrement. Mme de Villars, au rebours de la nourrice, décourageait. tant qu'elle pouvait ces velléités de la Souveraine, Elle estimait que la Connétable Colonne était une folle, dont les conseils et les propos ne pouvaient être que pernicieux à une jeune femme. En outre,

elle savait que l'ambassadrice d'Allemagne visitait fréquemment la Connétable. Ce manège lui paraissait assez suspect pour qu'elle en redoutât des conséquences opposées à ses vues comme à celles de M. de Villars. Autant que possible, il fallait empêcher la Reine de se fourvoyer dans ces intrigues certainement hostiles à la France.

Celle-ci s'irritait de ce qu'on l'empêchât de voir une femme malheureuse et qui passait pour avoir tant d'esprit. Elle finit par le déclarer assez brusquement à l'ambassadrice :

— Mais enfin quel crime commettrais-je, en témoignant de l'intérêt et même un peu de bonté à une personne entourée d'ennemis et qui, certainement, a besoin de tendresse et de consolation?...

— Quel crime? fit la marquise... Mais, madame, ignorez-vous que le Roi, votre oncle, ne veut point qu'on attire l'attention sur une malheureuse qui devrait avoir assez de bon sens pour vivre dans une prudente et agréable obscurité, au lieu d'exciter un scandale, dont elle est la première à souffrir... En outre, — et ceci est le plus grave, — le Connétable est Grand d'Espagne : c'est un des plus hauts dignitaires du royaume. Sa sœur est mariée au marquis de los Balbases, ambassadeur d'Espagne à Paris. L'injure que la Connétable a infligée à son mari, en l'abandonnant, rejaillit sur toute la famille de celui-ci et même sur toute l'Espagne. Vous concevez alors que la Reine Catholique ne puisse entrer en relation avec cette

dame, sans se rendre odieuse à tous ses sujets !...

— Vous pensez bien que je le savais, dit la Reine. Aussi n'ai-je pas l'intention de recevoir au Palais, Mme la Connétable Colonne. Je souhaiterais de pouvoir la visiter, en secret, dans son couvent, uniquement pour lui dire que quelqu'un pense à elle et s'emploiera de son mieux à lui alléger...

— Madame, déclara impétueusement l'ambassadrice, je supplie Votre Majesté de quitter ce caprice. Il n'en peut rien réussir de bon, ni pour Elle, ni pour Mme la Connétable !...

Quand la marquise de Villars fut sortie, doña Manuela de Velasco, qui avait assisté à la fin de l'entretien, dit à l'oreille de la Reine :

— Madame, l'ambassadrice se trompe, ou trompe Votre Majesté, en affirmant que la señora Colonna est odieuse aux Espagnols. Au contraire, elle est très populaire à Madrid, où la dernière des fripières et des ravaudeuses s'intéresse à elle à cause de ses malheurs...

A ce mot de « malheur, » la Reine subitement émue, dit à doña Manuela :

— Oh ! Mademoiselle, je vous en prie, contez-moi son histoire, si vous la connaissez !...

— Je la connais, en effet, dit l'écarlate Truitonne, en se rengorgeant... Voilà deux ans que la señora Colonna a quitté Rome, où elle vivait très librement, à la française, dans un fort beau palais... Elle s'en est sauvée, un jour, avec sa sœur, la

duchesse de Mazarin, sous prétexte de fuir la tyrannie insupportable de son mari...

— Son mari? fit la Reine, tristement : c'est donc un monstre, lui aussi?

— Bien au contraire, madame, c'est un fort bel homme et qui aime ardemment sa femme. Mais il l'aime à sa manière. Il lui a donné tout de suite quatre enfants. Or, madame la connétable prétend que, d'après un horoscope, elle doit mourir, si elle a un cinquième enfant. Et c'est pourquoi elle fuit son mari, en criant bien haut qu'elle ne veut pas mourir. Mais ce n'est qu'un prétexte. La vérité est qu'elle désirait retourner en France : Vous devinez pourquoi !... En France, on l'a fait chasser. Elle s'est réfugiée ici, où elle a des parents. Alors, son mari l'a sommée ou bien de revenir avec lui, ou d'entrer dans un couvent.

— Un couvent !... Mon Dieu ! quelle horreur ! s'exclama la Reine, en joignant les mains.

— Vous jugez bien, madame, qu'elle ne s'astreint pas à la règle. Elle sort, elle se promène, elle fait des visites à sa guise...

Et, baissant la voix, l'air mystérieux et passionné, la Truitonne ajouta :

— On prétend qu'elle s'échappe, le soir, de son couvent, et qu'avec deux de ses femmes elle court le Prado, en mantille blanche, intriguant maints cavaliers...

A mesure que la fille d'honneur parlait, la Reine éprouvait un trouble si violent qu'il lui semblait

entendre les battements de son cœur. Elle dit, avec une affreuse grimace, en affectant de prendre un ton détaché :

— Est-elle jolie, au moins, votre Connétable?...

— Elle?... Pas du tout !... Elle est sèche et osseuse. Une longue figure chevaline, le museau noir, un teint de crapaude !... Mais des yeux vifs, les plus spirituels et les plus touchants du monde ! Une fort belle taille, de belles dents, la jambe belle...

— La jambe belle? interrompit la Reine, avec un pâle sourire. Comment pouvez-vous le savoir?...

— Je n'en sais rien ! dit la Truitonne. Le fait est que tout Madrid proclame que la señora Colona a la jambe belle !... La plus prude des duègues, la plus renchérie de vos dames d'honneur vous le dira !... Il n'y a pas à discuter sur une chose que tout le monde se pique de savoir !... D'ailleurs la Connétable a un amant !

— Vous m'en direz tant ! fit la Reine, de plus en plus mal à l'aise... Mais comment tolère-t-on dans son couvent...?

— Madame, on ne tolère pas ! La clôture y est extrêmement rigoureuse. Et c'est ainsi que, l'automne dernier, la señora Colonna, étant rentrée de ses courses après l'heure de la fermeture, se vit obstinément refuser la porte par la sœur tourière... Les religieuses ne voulaient plus la recevoir. La malheureuse était sur le pavé... Alors, elle s'en fut trouver le nonce de Sa Sainteté, qu'elle avait

connu autrefois à Rome. Elle l'adjura de l'aider à réintégrer son couvent. Si non, on la menaçait de l'enfermer dans une prison d'État !... Le nonce est galant homme. Il feignit de vouloir faire une visite aux religieuses. Celles-ci le vinrent recevoir en grande pompe, au seuil du parloir avec des cierges, la croix et la bannière, le grand portail ouvert à deux battants... La Connétable en profita pour se faufiler derrière le prélat et, de là, gagner sa cellule... Le tour était joué !

— Mais je l'aime, votre Connétable ! s'écria la Reine... Je l'adore ! Ah ! quelle étrange créature !... Et, dites-moi, elle est toujours dans son couvent?

— Elle s'en est sauvée, encore une fois, le mois dernier ! Elle est allée demander asile à l'ambassadeur de France. Je vous laisse à penser comme elle fut accueillie. L'ambassadeur s'en débarrassa, en la faisant conduire chez ses parents, les marquis de los Balbases... Là-dessus, son mari lui ordonne de revenir avec lui, ou qu'on va l'enfermer dans la forteresse de Ségovie. Elle, vous le pensez bien, préfère cent fois rentrer au couvent. Elle jure qu'elle veut être religieuse, qu'elle sent la vocation. Le Nonce, endoctriné par elle, s'en porte garant... Et c'est ainsi que, la semaine prochaine, la señora Colonna va prendre l'habit à Santo Domingo el Real. On dit que c'est une conversion foudroyante, qu'il n'est rien de plus édifiant !... Madame, nous assisterons toutes à la cérémonie !

Aucune de vos dames d'honneur ne veut manquer un pareil spectacle...

— Oh ! s'il en est ainsi, dit la Reine, je veux y assister aussi !

Et, s'étant entendue avec sa Truitonne qui se faisait forte d'emporter le consentement de la Camarera, elle se promit d'en parler au Roi, le soir même.

Mme de Villars avertie sous main, combattit le projet de toutes ses forces. Elle fit même agir auprès de la Reine-mère, afin que celle-ci en détournât sa bru. Tout fut inutile.

A l'ambassade de France, on s'étonna de la rapidité avec laquelle cette sortie de la jeune Reine fut autorisée et réglée. D'ordinaire, elle ne pouvait quitter sa chambre qu'après des consultations et des discussions interminables. Cette fois tout se passait comme par enchantement. On se demandait pourquoi.

***

Le couvent de Santo Domingo el Real, où la Connétable Colonne, devait prendre l'habit, était, avec celui des *Descalzas reales*, un des plus aristocratiques, sinon un des plus mondains de Madrid. Il passait même pour fort austère. Toutefois rien ne ressemblait moins que cette pieuse maison aux sinistres nécropoles imaginées, sous le nom de couvent, par les écrivains romantiques du dernier siècle.

Nous ne comprenons que très incomplètement

ce qu'étaient les monastères de ce temps-là. Même les plus ascétiques et les plus fermés, s'ils n'offraient pas précisément à l'esprit des images frivoles, n'en offraient point non plus de désolantes. Pour les simples passants, les ordinaires Chrétiens dont les pensées n'étaient que modérément tournées vers le ciel, un couvent répondait assez bien à l'idée que nous faisons d'un bon hôtel, — un Palace qui serait en même temps un musée et un casino. En effet, nous oublions trop qu'un couvent est essentiellement une maison hospitalière. On y trouvait aux siècles passés, plus de propreté, d'hygiène et de confort que dans les auberges crottées et sordides et même dans les meilleures hôtelleries des plus grandes villes. Certains avaient la spécialité de friandises fameuses. En outre, les chapelles, les réfectoires, les salles capitulaires renfermaient des merveilles d'arts, qui faisaient la joie et qui excitaient l'admiration des amateurs. Les tableaux, les sculptures, les tapisseries, les orfèvreries, toutes ces richesses, entassées confusément et dépaysées dans nos musées d'aujourd'hui, trouvaient, dans les couvents d'autrefois, leurs places naturelles, y prenaient toute leur valeur, toute la plénitude de leur signification et de leur beauté. Enfin les personnes de qualité rencontraient là parmi les religieuses, des femmes de leur monde ou de leur famille. Beaucoup de ces dames, entrées au couvent par nécessité n'avaient pas une vocation

bien profonde. Des fêtes profanes égayaient parfois leur solitude. On y donnait même des comédies. Chez les *Descalzas reales*, on vit des bals, — bals masqués et parés, — qui firent époque, et cela non seulement sous le règne du galant Philippe IV, mais aussi sous le roi précédent, le fils dévot du dévot et terrible Philippe II.

De sorte que notre jeune reine d'Espagne n'était pas trop à plaindre, qui passait ses journées à courir les couvents de Madrid et des environs. Il est assez facile de pousser au noir le tableau de sa vie. Quand nous disons : « elle n'avait d'autre distraction que de visiter des couvents, » — il faut savoir ce que cela voulait dire.

En réalité, elle y trouvait, avec bien des délicatesses de bouche inconnues à la Cour, une foule d'innocents plaisirs. C'est comme pour l'aspect extérieur de l'Alcazar et du Retiro. Il est également trop aisé d'en charger les couleurs funèbres. On a déjà vu ce qui s'y cachait, non seulement de magnificences tangibles, mais de vie ardente et secrète, d'intrigues furieuses, d'exaltation sentimentale. Ce qui trompe l'observateur superficiel, c'est la piété farouche et un peu ostentatoire qui enveloppe tout cela. Un des caractères du catholicisme espagnol est de se mêler à tous les actes de l'individu, même les plus profanes en apparence. Comme le vieux catholicisme africain, dont il est l'héritier, beaucoup plus que de l'Islam, il pénètre la vie tout entière...

***

Pour la prise d'habit de Mme la Connétable Colonne, qui, disait-on, devait prononcer ses vœux dans le plus court délai, il y eût une affluence extraordinaire à Santo Domingo. Tout Madrid était là, aussi bien les gens du peuple, tous fanatiques de Mme la Connétable, — une victime, répétaient-ils, — que les « titres » et hauts dignitaires de la Cour. Des files interminables de carrosses encombraient la montée de Saint-Dominique, et, par l'Arenal et les rues adjacentes, refluaient jusqu'à la Puerta del Sol.

L'église, du haut en bas, était tendue de damas rouge. Partout, une grande profusion de fleurs, de parfums, de bougies chargeant des lustres et des girandoles et se réflétant dans des miroirs de Murano. La musique de la chapelle royale se fit entendre. Il y eut des chants admirables.

Parmi ces déploiements de pompe et de frivolités, la future professe, debout au milieu du chœur, formait un contraste saisissant par son attitude modeste et recueillie. Tout le temps de l'office, elle donna des marques de piété et de componction, qui édifièrent l'assistance. Il y avait un air d'extase dans ses beaux yeux, et, à de certains moments, son maigre visage ,inondé de larmes, paraissait transfiguré. Derrière la grille dorée qui la dérobait

aux regards, dans une des tribunes du chœur, la Reine, palpitante de curiosité et d'émotion, la contemplait avec des yeux avides et fraternels.

Elle fut si transportée de ce qu'elle avait vu à Santo Domingo, que, le lendemain, elle voulut absolument aller visiter, dans sa cellule, la nouvelle religieuse, qui, d'ailleurs, avait fait exprimer à Sa Majesté le désir de la voir. Cédant à une impulsion secrète, elle allait demander à la recluse des leçons de résignation chrétienne, et elle pensait trouver, auprès de cette récente et orageuse convertie, la paix dont elle avait si besoin.

Il faisait très froid, ce matin-là, quand la souveraine sortit du Palais, comme si la rigueur de la saison figurait celle des sentiments nouveaux dont elle prétendait se pénétrer. Elle grelottait dans ses fourrures, en parcourant les corridors du monastère.

La porte de la cellule tourna devant elle, et ce lui fut comme l'ouverture d'un sépulcre. Elle n'aperçut, entre les murs blanchis à la chaux, qu'une mante noire, un voile, des yeux flamboyants. Puis une grande révérence, un agenouillement... Et, dès que la porte se fût refermée, une créature misérable se précipita vers ses genoux, les entoura de ses deux mains, en vociférant :

— Madame, par pitié, arrachez-moi d'ici ! Sauvez-moi de ce lieu horrible !...

La Reine, au comble de la surprise, ne savait que répondre :

— Comment, madame ! Comment !.. Vous, une

religieuse, qui, hier, dans la chapelle, vous donniez un si bel exemple !... Vous, tenir un pareil langage !..

Un rire sarcastique, un rire de démente, sonna entre les murs :

— Moi ! une religieuse !... Ah ! madame !...

D'un geste forcené, elle rejeta sa mante de son voile, et, devant la Reine stupéfaite, elle apparut dans une robe de gaze blanche pailletée d'argent, une robe de bal, avec des perles à son cou, des rubans couleur de feu dans la chevelure, des bracelets à ses poignets et une infinité de bijoux à son corsage. Ses lèvres tremblaient, ses dents claquaient Elle mourait de froid sous ce léger costume...

— Voilà, madame, dit-elle, ce que je suis !... Une femme du monde, rien qu'une femme du monde !... Moi, le monde m'attire ! Il me tient, il me possède !

En disant cela, elle faisait des mouvements fébriles, elle se tordait les bras, et elle avait, sur sa figure et dans tout son corps, quelque chose de démoniaque.

Elle ajouta vivement, d'un ton saccadé :

— Et pour que vous n'en doutiez pas, je vais tout vous dire !... J'ai un amant, madame !...Oui, j'ai un amant !... Tenez, j'ai là son portrait ! Il faut que vous voyiez son portrait, madame !...

Elle s'élança vers la table où il y avait une cassette de marquetterie et, toujours très agitée, de ses mains tremblantes, elle en tira une miniature, qu'elle essuya avec un mouchoir de dentelles :

— Voyez, madame ! C'est lui !... N'est-ce pas

qu'il est beau, qu'il a, dans les yeux, quelque chose de fin et de fripon;...

Elle paraissait tout à fait égarée, en prononçant ces paroles inconsidérées et vraiment extravagantes. La Reine, qui considérait le portrait, n'osa point lui avouer qu'elle trouvait cet homme affreux et du dernier commun. Quand, avec mille précautions, elle eût rangé la miniature dans la cassette, la souveraine, l'enveloppant d'un regard de pitié, lui dit sur le ton le plus affectueux :

— Enfin, madame, que puis-je faire pour vous?

— M'aider à sortir, d'ici ! s'écria la Connétable, la voix haute, les yeux étincelants.

— Vous le savez, madame : c'est impossible !... du moins pour l'instant ! répondit tristement la Reine... En attendant, il faut vous accommoder de cette vie qui répugne à vos goûts. Moi, je m'accommode bien de la mienne.

La Connétable releva la tête, à ces mots, et, d'un air qui frisait l'insolence !

— Vous êtes reine, madame, vous vivez dans un palais, environnée d'une Cour !... Mais moi !... Voyez ce taudis, madame ! cette cellule aux murs nus...

— Madame, dit la Reine, je vous répondrai par une parole que nous citait l'autre jour, en chaire, un saint religieux : « Une cellule est toujours belle quand elle est habitée. » La vôtre l'est, madame, et par quelle habitante !...

Les mains de la Connétable se remirent à trembler. Elle fut reprise de son agitation de maniaque :

— Je vous en supplie, madame, dit-elle, épargnez-moi ces railleries !... Elles sont cruelles ! Votre Majesté ne sait pas ce que je souffre ici ! Les religieuses voudraient me faire partir car je suis un scandale pour leur couvent. Alors elles s'ingénient à me torturer, elles inventent toute espèce de supplices pour m'obliger à m'en aller !... Ah ! madame, ce sont des gueuses, des criminelles ! Il y a, dans cette maison une sœur Clotilde, qui est plus puissante que la supérieure, qui dirige tout, qui mène tout, tambour battant ! Madame, c'est un monstre !... Elle m'affame, bien que mon mari paie ma pension ! Elle me fait vivre dans l'ordure, me laisse sans feu tout l'hiver !... N'est-ce pas, madame, que l'on meurt de froid dans cette chambre !... Oh ! je vous en prie, prêtez-moi un instant votre manchon : j'ai les mains glacées !

En effet, elle frissonnait dans sa robe de gaze. Elle avait les mains et les lèvres violacées. La Reine, débonnaire, lui tendit son manchon qu'elle prit, en exagérant sa mimique frileuse, et qu'elle rendit aussitôt, comme envahie subitement par une idée fixe, qui lui faisait oublier tout le reste.

Au mépris de l'étiquette, sans y être invitée, elle s'assit sur un escabeau, en face de la Reine, et, comme si elle eut parlé à une amie, elle lui prit les mains et lui dit, d'une voix dolente, un peu théâtrale, qui visait à attendrir :

— Madame, j'ai un chagrin affreux ! Je sais que, vous aussi, vous avez du chagrin ! Alors, j'ai

pensé que, peut-être, vous auriez pitié de moi...

Cette familiarité, qui osait pénétrer jusqu'aux secrets de son cœur, froissa la Reine. Elle répondit avec hauteur :

— Encore une fois, madame, que prétendez-vous?...

— Retourner en France, madame ! Rejoindre le Roi, mon amant !

Elle s'était levée tout à coup, en une sorte de bondissement félin, la bouche frémissante, les yeux révulsés. Elle avait l'air d'une folle, et pourtant elle conservait dans toute son attitude quelque chose de souverain. En cette minute, ainsi soulevée et transfigurée par la passion, elle était certainement plus royale que la timide amie de Cardénio. Celle-ci, abasourdie et déconcertée par cette déclaration orgueilleuse, ne sut que balbutier :

— Eh quoi, madame?... Mais cet amant, dont vous sembliez, tout à l'heure, si éprise !...

La Connétable eut un ricanement horrible :

— Ce n'est qu'un jouet pour moi ! Il m'aide à me tromper moi-même !... Madame ! je n'ai jamais eu qu'un seul amour, — le Roi ! Si j'avais voulu, aujourd'hui je serais reine de France. Mais j'ai été sotte, je me suis piquée de je ne sais quel désintéressement sublime. C'était une absurdité, madame ! Car j'aimais le Roi plus qu'on n'a jamais aimé personne ! Et lui aussi, il m'aimait chèrement. Il n'a jamais aimé que moi !... Toutes les autres, il les a

prises pour se consoler de m'avoir perdue. Mais, j'en suis sûre, madame, il m'aime toujours. C'est moi qu'il cherche, c'est moi qu'il désire à travers ses amours misérables ! Et c'est pourquoi je veux partir !...

La Reine croyait rêver, en ouïssant ces divigations :

— Est-ce possible, madame, que vous y pensiez encore !... Après un si long temps !...

— Oui, après vingt ans, madame !... Je le sais ! J'ai compté les jours et les années ! Le temps n'a fait qu'exaspérer mon amour !... Ah ! madame, il n'y a que *cela* au monde, voyez-vous ! On ne vit que pour *cela* !... Tenez, il y a, ici, tout près, une marquise d'Astorga, la femme de votre Majordome Major, vieux débauché, perdu et ruiné par les filles. La marquise, qui adore son mari, a fait poignarder sa dernière maîtresse, dans un transport de jalousie. Elle a cru le reconquérir par cette folie. Elle n'a fait que le détacher d'elle davantage... Désespérée, elle s'est réfugiée dans ce couvent. Elle a pris l'habit comme moi, elle a même prononcé des vœux... Mais elle ne se console pas, madame, elle ne se résigne pas ! Elle est folle de rage et d'amour. Toutes les nuits. je l'entends pousser des cris comme une damnée ! Ses sanglots répondent aux miens !... Ah ! madame, pensez-y ! Un amour comme celui-là ! Votre Majesté doit me comprendre..

Tous les mots de ce discours furieux faisaient plaie dans le cœur de la Reine. A cette nouvelle et

directe allusion, elle ne put se contenir davantage. Des larmes débordèrent de ses paupières. Les deux malheureuses se regardèrent un instant, en silence. Et puis, tout à coup, elles tombèrent dans les bras l'une de l'autre et elles s'étreignirent longuement :

— Madame, dit la Reine, en se dégageant, je vous en supplie, ne me troublez pas davantage ! Je ne puis plus vous entendre ! Vos paroles me font souffrir le martyre !... Laissez-moi ! Je tenterai pour vous tout ce qui sera possible : je vous le promets ! Mais taisez-vous, pour l'amour de Dieu !...

La Connétable, la sentant toute à sa merci, se jeta de nouveau à ses pieds. Elle hurla :

— Madame, je vous en conjure, arrachez-moi d'ici !

D'un mouvement brusque, la Reine, prise de terreur, parvint à se dérober aux mains frénétiques de cette possédée :

— Adieu, madame, dit-elle, en gagnant la porte. Ayez plus de courage que moi ! Je vous aime et je vous plains de toute mon âme !...

Et elle s'enfuit, éperdue, à travers les corridors du couvent, comme si tout l'enfer était derrière elle...

***

Rentrée au Palais, elle prétexta un malaise pour pouvoir se mettre au lit et ainsi être seule.

Elle passa une journée et une nuit épouvantables.

Ce démon d'amour qu'était la Connétable lui avait communiqué sa flamme. Maintenant, plus que jamais, elle se maudissait d'avoir livré à sa belle-mère la lettre mystérieuse. Si elles se brouillaient, — ce qui pouvait arriver d'un moment à l'autre, pour les raisons les plus futiles et même sur un simple soupçon, — elle lui aurait donné des armes contre elle. Quelle inconcevable sottise ! Elle s'en exaspérait !... Mais il y avait quelque chose de pis que cette imprudence, et qu'elle n'osait pas s'avouer. Elle s'était privée de la volupté de relire cette lettre, de la toucher, de la sentir contre son cœur, d'en repaître ses yeux. Car enfin, à bien considérer les choses, il se pouvait qu'elle fût de Cardénio, — ou tout au moins qu'elle eût été dictée par lui. Une phrase qu'elle avait retenue, se représentait sans cesse à son esprit. Elle se la répétait avec délices : « L'éloignement qui est entre nous n'a pu arracher de mon cœur la passion que vos admirables qualités y ont fait naître... » Ah ! si c'était vrai, qu'il parût donc tout de suite ! Qu'il se montrât ! Pourquoi tarder ainsi? Mieux valait mourir ensemble que de prolonger indéfiniment, sans espoir, ce double supplice !...

Cette impatience s'était emparée d'elle si violemment que tout ce qui l'entourait lui devenait insupportable. Elle refusa de recevoir le Roi, qui, consumé de désir et de chagrin, avait une mine à faire pitié. Elle-même ne valait guère mieux. Le lendemain de sa visite à Santo Domingo, elle eut

la fièvre, avec des envies de vomir. Et, comme toujours, quand ces nausées la prenaient, elle s'affola : le poison ! le poison ! On lui avait tant dit, à Paris, de prendre garde, qu'à la moindre indisposition elle se croyait empoisonnée. Et ainsi elle ne sortait point des transes.

Pourtant, le surlendemain, elle fut obligée d'assister à une grand'messe dans la chapelle des Jésuites. Ce devait être une cérémonie extraordinaire : un prêtre oriental, amené de Mossoul par ces Pères, devait célébrer la messe selon le rite chaldéen. Comme la vêture de la Connétable Colonne, cet événement, annoncé partout, avait excité une vive curiosité. La prise d'habit de la Connétable ayant eu lieu dans un couvent dominicain, on soupçonna les Jésuites de vouloir en effacer le souvenir par quelque chose de plus rare encore... Cette exhibition d'un prêtre asiatique, et qu'on s'imaginait noir et crépu comme un Roi mage, fit en effet courir tout Madrid. Jamais assistance plus nombreuse ne s'était pressée dans la nef unique de l'élégante chapelle. La cour et la ville étaient là.

Le prêtre, qui était un Syrien de petite taille et de figure très ordinaire, déçut toutes les attentes. En revanche, le sermon qui fut prononcé, pendant la messe, par un des plus célèbres prédicateurs de la Compagnie, souleva une émotion générale et vraiment insolite. Prenant prétexte de ce que l'église était pleine de courtisans, il morigéna son auditoire avec une extrême véhémence. On prétendit même

qu'il visait la Reine, dont l'indulgence coupable pour ses femmes françaises et dont la conduite et la tenue étaient sévèrement jugées. Le bruit courait que, depuis son entrée à l'Alcazar, l'audace des galants de Cour, encouragés par son exemple, ne connaissait plus de limites. Cela devenait un scandale à nul autre pareil...

Impitoyable, le prédicateur dénonça, avec la dernière rigueur, la sottise et la duperie de l'amour profane :

— « Vous le savez bien, disait-il : vos poètes mentent lorsqu'ils vous parlent de serments éternels, lorsqu'ils célèbrent les extases de l'amour, les jouissances incomparables de la volupté. Tout cela ce sont des billevesées ! Tout cela est exagéré démesurément. Vous le savez bien ! Vous savez combien la jouissance est courte, comme le fond en est vite atteint, comme elle est toujours la même, comme elle tourne lamentablement dans le même cercle... Et vous savez aussi combien l'âme humaine est débile et changeante et quelle assurance on peut fonder sur ses serments. Et pourtant, fous que vous êtes, vous croyez à l'amour !... Mais, l'amour même des plus exaltés d'entre vous n'est qu'une parodie de l'amour divin. Et celui-ci, tel qu'il est donné à l'homme de l'éprouver, est bien loin d'être, comme vous le pensez, une félicité perpétuelle. Il faut lutter, il faut souffrir sans cesse pour le mériter. Dieu ne se donne pas toujours. On ne l'atteint, qu'après l'avoir cherché, en se traînant douloureusement

sur ses traces, qu'après avoir versé des larmes de sang. Il faut être braves et forts pour mériter un amour immortel ! La plupart des hommes sont des lâches. Combien d'entre vous, même parmi les plus passionnés, seraient capables de faire de bons moines?... »

Ce discours, prononcé avec un ton de voix et les gestes les plus pathétiques, bien loin de calmer l'effervescence amoureuse de la Reine, ne fit que la porter au paroxysme. Toutes ses pensées se confondaient. Elle se rappelait les déclarations brûlantes de la Connétable : « Ah ! madame, il n'y a que *cela* au monde !... » Et elle se disait que l'adversaire devait être bien fort pour que le prédicateur crût devoir lui livrer un tel assaut.

Dans cet état d'angoisse et d'agitation, elle descendit au parloir pour le baisemain. Tous les religieux et la plupart des assistants défilèrent à ses pieds. Enfin, on lui présenta le prêtre de Mossoul. Un missionnaire de la Compagnie servait de truchement. Il lui fallut dire quelques mots à ce pauvre homme. Pour la forme, elle lui posa deux ou trois questions indifférentes, — et, tout à coup, cédant à elle ne savait quelle impulsion, tout étonnée elle-même de ses paroles, elle demanda :

— Et, dites-moi, mon Père !... Est-ce que vos dames de Mossoul sont aussi sévèrement gardées que les dames espagnoles?...

Le truchement, en rougissant, dut traduire la phrase audacieuse. Le prêtre balbutia que ces cho-

ses n'étaient point de son expérience, tandis que la question de la Reine volait de bouche en bouche. D'un bout à l'autre de la salle, on chuchotait. Le Roi, présent à la cérémonie, était le point de mire de l'assemblée. Il devint subitement très pâle, sentant bien que les paroles de la Reine étaient dirigées contre lui. Avec un mouvement d'irritation qui n'échappa à personne, il se leva subitement de son fauteuil et commanda qu'on fit avancer son carrosse.

Pendant tout le trajet, il n'adressa pas un mot à la jeune femme, et, sitôt de retour au Palais, il se sentit si mal qu'il dut s'aliter.

Le jour suivant, le Roi étant toujours couché, la Cour entra en inquiétude. Les médecins, après avoir saigné et purgé inutilement le malade, déclarèrent que des vapeurs farouches et pernicieuses, exhalées par le marais du pancréas, avaient envahi le cerveau de Sa Majesté. En attendant la coction des humeurs, il était expédient de l'envoyer dans un lieu salubre, où un air plus subtil rendrait de l'agilité à ses esprits animaux. En conséquence de quoi, ces docteurs décidèrent que le Roi irait passer une quinzaine de jours à l'Escorial, et que la Reine, dont la santé n'était pas plus brillante, l'y accompagnerait.

La nouvelle s'en répandit, comme une traînée de poudre, dans tout le palais. Tout le monde en était fort surpris. On se demandait ce que cela signifiait. D'habitude, le roi n'allait à l'Escorial qu'au mois

d'octobre, jusqu'à la Toussaint. Une telle dérogation à la coutume était une chose inouïe. Eh quoi ! Sa Majesté allait quitter Madrid, à la veille du Carême et de toutes les solennités, qui, en ce temps, se célébraient avec une pompe extraordinaire dans la chapelle royale !... D'ailleurs où trouverait-on l'argent nécessaire à un voyage si dispendieux ?...

Avec une promptitude déconcertante, l'argent fut trouvé. Un beau matin de février, Leurs Majestés partirent en carrosse pour l'Escorial, escortées uniquement des gentilshommes ordinaires de la Chambre, des camériстes espagnoles de la Reine et de quelques *señoras de honor*. La Quentin était restée à Madrid avec les autres femmes françaises. Seule, la Martin, Provençale rieuse et habile à toucher du clavecin, fut désignée, au grand étonnement de tous, pour suivre sa maîtresse.

A l'ambassade de France, où toutes ces particularités étaient connues, on ne savait que penser de l'événement, mais, pour cette raison même, on était sur ses gardes.

***

Tout le temps que dura le trajet de Madrid à l'Escorial, les deux époux n'échangèrent pas une parole. Le Roi se renfermait dans un mutisme qui effrayait chez un homme d'un caractère si violent. Cette froideur apparente était, pour la Reine, de très mauvais augure. Quand il ne se contiendrait

plus, il fallait s'attendre aux pires choses. Mais elle ne songea pas un seul instant combien il devait souffrir, — et souffrir à cause d'elle.

Pourtant, si triste que s'annonçât ce séjour à la campagne, il lui fut d'abord un soulagement. La Camarera ne l'avait pas accompagnée, — singularité qui, en tout autre moment, eût provoqué les réflexions et les soupçons de Marie-Louise. Mais elle n'était occupée que d'elle-même et de son cœur affligé. Elle ne vit dans l'absence de son odieuse gardienne qu'un heureux hasard dont elle devait se hâter de profiter. De plus, sans même qu'elle l'eût demandé, elle avait la permission de monter à cheval, comme au Retiro. Elle en éprouva d'abord un sentiment indicible de liberté. Chaque matin, elle lançait sa monture à travers la forêt de pins qui domine l'Escorial.

C'étaient des courses folles, durant lesquelles son escorte avait peine à la suivre. Elle semblait rechercher à dessein les passes les plus dangereuses, franchissant des torrents, sautant des blocs erratiques, comme si elle voulait, de propos délibéré, exposer sa vie. D'autres fois, elle semblait poursuivie éperdûment par on ne savait quel cavalier invisible. La plupart du temps, elle avait l'air de courir à un rendez-vous, pour lequel les instants eussent été comptés et dont la brièveté fuyante l'aiguillonnait d'une hâte désespérée. En réalité, elle pensait toujours à la lettre mystérieuse. Elle en était obsédée. Au galop de son genêt andalous,

elle s'en redisait les phrases les plus passionnées : « Je vous vois. Je soupire auprès de vous !... » Et, de plus en plus, elle se persuadait que Cardénio était caché parmi les pages de sa suite, qu'il habitait le Palais sous un déguisement et qu'il l'avait suivie jusqu'au monastère. A chaque détour du sentier montagnard, lorsque les branches des chênes-lièges lui frôlaient les épaules, elle se retournait comme si une main s'était posée sur elle doucement. Elle s'attendait presque à le voir surgir. Il lui disait : « C'est moi ! Je vous suis partout ! Je ne vous ai jamais quittée !... » Mais il n'y avait devant elle que la paroi calcinée de la montagne, et elle n'entendait aucun bruit que le croassement d'un corbeau ou le murmure monotone des sources... D'ailleurs, de telles imaginations étaient absurdes. Surveillée sans cesse, talonnée de près par son escorte, elle était farouchement inabordable. A peine avait-elle arrêté son cheval dans une clairière, où elle se croyait seule pour longtemps, qu'elle voyait déboucher entre les pins, son écuyer, le marquis de Villamaina. Et bientôt après, les vieilles *señoras de honor*, toutes de noir vêtues, apparaissaient sur leurs montures essouflées.

Elle rentrait, harassée et lasse, de cette vaine poursuite. Jusqu'au lendemain, c'était, pour elle, la solitude absolue dans les hautes salles frigides du Monastère, que décoraient de merveilleuses tapisseries flamandes. Ces tapisseries, d'une couleur éclatante, paraissaient dégager de la lumière.

Elles flambaient, comme un perpétuel coup de soleil, dans les demi-ténèbres des pièces ascétiques. Les scènes rustiques, qu'elles représentaient, éveillaient des idées de joie et de sensualité violente, qui troublaient la Reine. Cela lui faisait si mal, au retour de ces courses sans but, qu'elle demandait à sa femme de chambre, la Martin, cette belle fille si gaie, qui savait si bien toucher du clavecin, de lui jouer des airs de danse, — et cette musique allègre et sautillante semblait rythmer les ébats des paysans et des paysannes, qui menaient leur ronde éternelle sur les splendides tapisseries des Flandres. Après cela, elle s'ennuyait davantage. Alors, elle demandait à la camériste de lui tirer les cartes. Celle-ci, très fûtée, ne manquait jamais de faire à sa maîtresse les réponses qu'elle devait souhaiter. Il s'agissait toujours d'amour, — d'amour traversé, bien entendu, —de rencontres heureuses. Et cela se terminait invariablement par ces mots : « Beaucoup de prospérité. Beaucoup de gloire pour Votre Majesté ! »

Ces prophéties dérisoires la laissaient plus trépidante et plus désolée qu'avant. La malheureuse se consumait de désespoir. Son impatience grandissait sans cesse. Elle croyait deviner que quelque chose de fatal était sur elle. A chaque heure du jour et de la nuit, d'indéfinissables pressentiments l'assaillaient.

Pendant ce temps, le Roi se livrait à des parties de chasses désordonnées et comme furieuses. Il

n'en revenait qu'à la nuit close, fourbu et presque expirant. La pâleur lunaire de sa longue face avait pris une lividité spectracle. Lui aussi, il semblait fuir un sort. Il s'égarait à dessein, s'éloignait le plus possible des lieux habités, comme si la figure humaine lui faisait horreur. Les solitudes les plus sauvages paraissaient exercer sur lui une fascination. Un soir, on le crut perdu, assassiné peut-être par des bandits. Déjà les moines s'étaient mis en prières pour lui... Enfin, longtemps après le couvre-feu, à la lueur des torches, qu'agitaient, courant dans toutes les directions, des valets affolés, il arriva, sur un cheval éclopé, les yeux hagards, avec un air de l'autre monde...

Il se ruait à de véritables carnages, attaquant avec une hardiesse téméraire les bêtes fauves les plus redoutables. On eût dit qu'il avait soif de sang.

La seconde semaine de son séjour à l'Escorial, il commanda une grande chasse, à la mode d'Allemagne. Les bêtes, rabattues par des piqueurs, se précipitaient dans des toiles, qui se resserraient progressivement et qui les emprisonnaient comme un cirque mouvant. Alors, dans cette arène improvisée, on lâchait des meutes. Des cavaliers, armés de piques, se mesuraient contre les sangliers et les cerfs, fous de rage et de terreur. C'était une boucherie écœurante.

La Reine dût assister à ce hideux spectacle. L'étiquette lui en faisait une obligation. Elle y fut, avec la même répugnance qu'elle allait aux courses

de taureaux. Elle vit le Roi s'acharner sur des biches, déjà mises en sang et à demi déchirées par les crocs des chiens. Il y apportait un acharnement inimaginable et il avait un air féroce, comme s'il traquait un ennemi et comme s'il assouvissait une vengeance sur ces pauvres bêtes.

Indignée de cette cruauté inutile, Marie-Louise revint au Monastère, malade de dégoût. Elle exécrait son triste époux. Elle ne se doutait pas de ce qui se passait dans l'âme de ce maniaque, de ce lunatique couronné. Elle ne savait pas qu'au moment où il se jettait, la pique en main, contre les loups enragés, ou contre les biches sans défense, sa pensée n'était pleine que d'elle, qu'il ne désirait qu'elle et qu'il était au désespoir...

***

Ce soir de la chasse, elle se sentait si désolée, si languissante, qu'elle refusa de manger, elle qui avait conservé son merveilleux appétit et qui, d'ordinaire, rentrait affamée de ses courses en montagne.

Dès la tombée de la nuit, elle s'enferma dans sa chambre à coucher et, quand le moment de se mettre au lit fut venu, elle déclara qu'elle n'avait pas sommeil et qu'elle désirait veiller très tard. Il n'y avait, auprès d'elle, que la seule Martin. Mais cette fille était si discrète que la Reine ne s'apercevait pas de sa présence. Elle ne bougeait et n'ou-

vrait la bouche que lorsque sa maîtresse l'y invitait. Et, si elle parlait, c'était pour dire une chose plaisante ou flatteuse. Enfin elle semblait nourrir un véritable culte pour la beauté de la souveraine, en même temps qu'elle manifestait un dévouement fanatique pour elle. A cause de tout cela, la Reine s'était attachée extrêmement à elle, depuis leur arrivée à l'Escorial.

Assise dans l'angle le plus obscur de la pièce, la Martin épiait la Reine, qui, en robe de chambre à la française, assise devant sa table de toilette, paraissait absorbée par la lecture d'un roman, récemment arrivé de Paris. Mais, à tout instant, elle quittait les pages du livre et ses yeux se fixaient sur un cabinet d'ébène, posé au milieu de la table, — ce somptueux présent nuptial, dont elle s'était engouée, dès son entrée au Retiro, et qui la suivait partout.

Son regard s'attachait surtout à la charmante figure de l'Amour adolescent, qui était peinte dans la niche médiane du cabinet. La silhouette juvénile se détachait, avec une netteté extraordinaire sur le fond d'or. La Reine regardait cet Amour, déjà grand et fort comme un homme, qui courait vers son but invisible, en brandissant une petite flèche, à la pointe extrêmement acérée... Et il lui semblait que cette flèche grandissait, qu'elle devenait lourde et massive, avec un fer ensanglanté qui sonnait au bout de la hampe, comme la pique meurtrière, qu'elle avait vue, tout à l'heure, au

poing des chasseurs rués contre les biches et les fauves apeurés dans leur prison de toile. Cette flèche, elle la sentait en elle. Elle avait pénétré dans son cœur et sa chair, jusqu'au bout, jusqu'à l'extrémité empennée. Ce n'était plus, comme avant, un caprice de jeune fille, un mirage de félicité, qui tente, un instant, et que l'on abandonne, l'instant d'après, parce qu'on le sent irréel et impossible. Maintenant, c'était un désir qui marchait droit à son but, à travers tous les obstacles, qui bondissait, emporté d'un élan furieux. Puisque Cardénio tardait à paraître, puisqu'il semblait hésiter, c'était elle qui irait vers lui et qui le conquerrait. Elle ne voulait pas apercevoir les barrières dressées entre elle et l'objet de son désir. Elle ne considérait plus rien, — rien que la possession de son bel amour... Oui ! elle s'échapperait ! Elle inventerait une ruse, pour s'écarter de son escorte, pendant une de ses courses à cheval. Et, s'il était là, comme il le disait, s'il ne la quittait pas des yeux, il saurait tout, il devinerait tout ! Il la rejoindrait ! Il volerait sur ses traces ! Au haut du chemin, dans la montagne, elle se retournerait brusquement sur sa selle : elle le verrait venir, et elle lui dirait : « C'est vous ! »

Dans ses yeux, d'une fixité étrange et inquiétante, l'hallucination se précisait. Elle ne voyait plus l'Amour peint dans la niche dorée du cabinet d'ébène, — elle voyait Cardénio, tel qu'il était resté dans sa mémoire, depuis le jour de leur entrevue

suprême, à Saint-Cloud, sur la terrasse, parmi les statues mythologiques et les parterres en fleurs... Elle voyait sa fine moustache blonde sur ses lèvres vermeilles, ses yeux enivrés, d'un éclat si vif et si doux, — et le ruban couleur de feu à la coquille de son épée...

La Martin, qui s'était rapprochée insensiblement, guettait, sur le visage de la Reine, les moindres jeux de sa physionomie. Elle savait ce qui occupait en cette minute, la pensée de sa maîtresse. Dans ses pupilles dilatées, elle regardait monter la vision hallucinatoire. Elle aussi, dans les yeux de la Reine, elle voyait Cardénio... Tout à coup, elle marcha vers elle, et, comme on fait pour éveiller une personne endormie, elle lui toucha l'épaule, en haussant la voix !

— Madame !... Madame, *il* est *ici* !...

Vivement, la Reine repoussa sa chaise, se leva, l'air égaré :

— *Lui?...* Ici? dans cette chambre?...

— Oui, madame, *Lui!...* ici, tout proche !

La camériste tendait la main vers la porte de la chambre, et, baissant le ton, elle dit à l'oreille de sa maîtresse :

— Madame, *il* sait que je donnerais ma vie pour Votre Majesté ! *Il* a confiance en moi comme en vous. *Il* vous attend, ici près, dans l'ancien appartement du roi Philippe II. Il y a, dans cette chambre, un escalier dérobé, qui conduit aux jardins et, de là, dans la campagne. Tout est prévu; *il*

a su se faire, dans cette maison des amitiés puissantes... Venez, madame !

— Allons ! dit la Reine.

De tout son cœur intrépide, comme un soldat qui se jette dans la mêlée, sans balancer un instant, elle courut vers son destin...

***

Deux heures du matin sonnèrent à la grande horloge du couvent. Tout dormait.

Silencieusement, la Martin, une lanterne sourde à la main, précédait sa maîtresse. L'une et l'autre avaient sur la tête une mantille noire qui dissimulait complètement leur visage. Des manteaux épais les enveloppaient des pieds à la tête, et des babouches feutrées amortissaient le bruit de leurs pas. Tous ces accessoires s'étaient trouvés prêts instantanément, à portée de leur main. La Reine n'avait eu qu'à se laisser faire. On eût dit que quelqu'un avait tout réglé, tout préparé d'avance. Dans l'émoi qui la bouleversait, au point de lui ôter le sentiment du danger et même de la réalité, elle ne prit pas garde à ce fait singulier. On avait donc escompté d'avance son acquiescement !... Cette pensée ne fit qu'effleurer son esprit. Ce qui dominait le tumulte de ses impressions, c'était la certitude que Cardénio était là et que tout lui obéissait.

A travers des ténèbres opaques, par un chemin

qui lui paraissait interminable, elle suivait la lueur chétive de la lanterne sourde. Elle ne tremblait pas. La Martin avait l'air de connaître merveilleusement sa route et de se débrouiller avec une aisance entière dans le labyrinthe obscur. La Reine marchait, pleine de confiance, — puisqu'*il* était là, puisque c'était sûr !...

Après avoir traversé de longs corridors, où il faisait froid comme dans une cave, elles arrivèrent à un couloir si étroit que deux personnes ne pouvaient s'y croiser. Le plafond devait être très bas. On éprouvait une sensation d'étouffement... Et voici qu'au bout de ce couloir, elles furent arrêtées par une porte à claire voie qui était fermée à clé. La Martin, pesant de toutes ses forces sur le loquet, essaya vainement de le faire jouer :

— C'est extraordinaire ! dit-elle : cette porte devrait être ouverte !

La Reine prit peur. Cela la frappait comme un mauvais présage. Elle voulut rebrousser chemin. Mais la Martin l'entraîna à travers un nouveau dédale de passages très étroits. Enfin, elles pénétrèrent dans une succession d'appartements démeublés, qui aboutissaient à une porte trapue, alourdie de ferrures gothiques. La Martin, se retournant vers sa maîtresse, mit un doigt sur sa bouche :

— C'est là ! dit-elle, tout bas.

Le cœur de la Reine battait impétueusement... La porte tourna sans bruit. Une lueur trouble, la lueur d'une seule bougie posée, semblait-il, sur le

bord d'une table, rendait vaguement effrayante la pénombre de la pièce. On distinguait pourtant, sur le seuil de l'Oratoire, attenant à l'ancienne alcôve royale, la forme d'un homme debout, avec une épée au côté, dont la garde brillait. Un ruban couleur de feu y était attaché.

A cette vue, la Reine, emportée par un élan de tout son cœur, bondit vers lui, en murmurant :

— Cardénio, mon cher amour ! Enfin ! c'est vous !...

Mais l'homme n'ébaucha qu'un faible geste. Alors, arrachant des mains de la Martin la lanterne, elle marcha bravement vers lui... Stupeur ! Ce n'était point Cardénio !... Ces yeux vides, ces lèvres tombantes, cette longue face lunaire... c'était le Roi !

Elle poussa un cri désespéré, auquel répondit celui de la Martin, qui, affolée de terreur, s'enfuit vers les corridors.

Lui, s'était avancé vers la Reine. Il la saisit violemment par le poignet et l'attira en pleine lumière, — la lumière de la bougie, qui reposait non pas sur une table, mais sur l'autel désaffecté de l'Oratoire. Le Roi, comme pris d'une défaillance soudaine, s'y accouda, en prononçant, d'une voix qui s'efforçait à une sévérité tonnante :

— Vous ne vous attendiez pas, madame, à me trouver ici ! Je sais qui vous cherchiez ! Je sais tout !... Cet homme est sous bonne garde ! Vous ne le verrez plus !

A la pensée que Cardénio allait mourir, elle se précipita aux genoux du Roi :

— Sire ! Grâce !... Grâce pour lui !

Elle oubliait tout, —sa faute, l'horreur et l'étrangeté de la situation. Elle ne voyait que Cardénio. Elle ne pensait qu'à lui... Le sauver ! Le sauver à tout prix ! Mais le Roi la repoussait. Le visage hautain et dur, il laissa tomber, d'un ton glacial :

— Madame, tout est inutile ! Cet homme mourra !

— Non, Sire, il ne mourra point !

Elle s'était relevée, frémissante, presque menaçante. Le Roi la considérait avec stupeur :

— Comment, Madame ! Vous osez...

— Oui, Sire, j'ose !... Il ne mourra point !... Il ne mourra point, parce que je suis la Reine... et parce que vous m'aimez !...

A ces paroles superbes, le visage du malheureux infirme se décomposa. Il perdit tout à coup sa majesté d'emprunt. Et, s'appuyant, de nouveau, sur le rebord de l'autel, il balbutia avec un air de suppliant :

— Et vous, madame, ne voudrez-vous pas m'aimer aussi?... Vous voyez que j'en meurs !

Elle sentit immédiatement qu'elle était la maîtresse, qu'elle dominait la volonté de son débile époux. Sa destinée se jouait en cette minute. Elle était perdue, et Cardénio avec elle, si le Roi ne sortait pas de cette chambre plus amoureux que jamais. Et puis, dans un éclair, cette faible enfant,

trop légère, trop incouciante de ce que ses mentors appelaient « sa gloire », reprit subitement conscience de sa dignité souveraine : la Reine devait être au-dessus de tout soupçon !...

Elle saisit la main du Roi, et, s'étant inclinée, dans une attitude de parfaite soumission conjugale, elle lui dit :

— Sire, je ne mentirai pas à Votre Majesté. J'aurais honte de mentir, en une minute comme celle-ci... Certes, je vous aime comme je le dois. Mais mon cœur est à Cardénio... Pourtant, je vous le jure, Sire, il n'y a jamais rien eu entre nous... rien que ne puisse autoriser la plus pure amitié ! Je suis votre femme fidèle ! Je n'ai jamais été la maîtresse de Cardénio...

— Jamais? fit le Roi, ébranlé. Alors, que signifie ce ruban?...

Et il montrait le ruban couleur de feu attaché à la coquille de son épée.

— Sire, dit-elle, c'est une perfidie abominable ! J'expliquerai plus tard à Votre Majesté !... Mais, encore une fois, Sire, je vous répète que je n'ai jamais été la maîtresse de cet homme !

— Jurez, dit le Roi, que vous n'essaierez jamais de le revoir..., si je lui fais grâce..., si je vous fais grâce à tous deux?

Dans un élan de reconnaissance et presque d'admiration, elle étreignit la main de l'époux, et, sans hésiter, elle prononça :

— Sire, je vous le jure !

Il la prit dans ses bras, et, la serrant contre son cœur il lui dit le plus tendrement qu'il put :

— Ma Reine, ma Reine ! Je voudrais tant que vous m'aimiez !... Moi, je vous aime ! Oh ! je vous aime !... Si vous saviez !

Puis, tout à coup, repris par sa jalousie, il ouvrit, d'une main brutale un guichet qui donnait sur l'intérieur de la Basilique, — le guichet à travers lequel Philippe II assistait de son lit, à la messe dite exclusivement pour lui.

— Vous allez, dit-il, me jurer sur la Sainte-Forme, qui est ici exposée, — que jamais..., jamais plus vous ne penserez à cet homme !...

En ce moment, les moines étaient à l'office de nuit. La Sainte-Forme, hostie miraculeuse, échappée aux profanations des Huguenots, pendant les guerres de religion, était effectivement exposée sur l'autel de la *Capilla Mayor*. Le Roi entraîna la misérable vers l'ouverture du guichet. De là, on dominait l'immense cuve de pierre qu'est la basilique. De cet antre de ténèbres, montait la psalmodie des moines, avec un grondement d'orgue lointain. On ne distinguait, dans toute cette obscurité effrayante, que les dorures du rétable gigantesque, et, au centre, sur le tabernacle, entre deux rangées de cierges, l'ostensoir exposé, avec l'Hostie pâle et mystérieuse...

Terrassée par la Présence divine, la Reine tomba à genoux sur le prie-Dieu, et là, devant cet amoncellement de noirceurs, d'où émergeait uniquement

comme une petite lueur perdue en mer, la mystique apparence de Celui qui accepta, par amour, le sacrifice suprême, elle articula, d'une voix qui se brisait :

— Mon Dieu !... Mon Dieu, je le jure !

A son tour, le Roi, étendant sa main vers la Sainte-Forme, jura qu'il pardonnait.

Les psalmodies funèbres couvrirent les sanglots des deux époux abîmés dans une même prière, et qui acceptaient ainsi, devant Dieu, l'horreur de vivre, l'un à côté de l'autre, toute une vie sans amour...

***

Il n'y a pas de secrets dans les Cours.

Le lendemain, le bruit se répandit à l'Escorial et se propagea jusqu'à Madrid que Leurs Majestés avaient assisté à l'office nocturne du monastère, pour l'accomplissement d'un vœu. Elles étaient venues demander au Ciel de donner un héritier à la monarchie. Deux jours après, le couple royal regagnait secrètement l'Alcazar.

Ce retour coïncida avec quelques événements qui défrayèrent, pendant plusieurs jours, toutes les conversations. M. le marquis de Villars, ambassadeur de France, fut relevé de ses fonctions. L'opinion publique accusait l'ambassadrice de s'être mêlée d'intrigues préjudiciables à la tranquilité de l'État, et on reprochait à l'ambassadeur d'y

avoir prêté les mains. Leur départ fut précédé par le renvoi de la plupart des camériſtes françaises amenées à Madrid, à la suite de la Reine. Ces filles durent quitter la capitale de bon matin, dans un carrosse fermé, afin d'éviter les insultes et sans doute les coups de la populace. Enfin, tout le monde remarqua, au Palais, la mauvaise humeur, à peine dissimulée, de M. l'ambassadeur d'Allemagne. Ce diplomate avait l'air déçu et furibond. Néanmoins, il continuait à faire la pluie et le beau temps chez les ministres. Il était le maître des grâces, et nulle protection ne valait la sienne pour l'obtention des plus hauts emplois.

La Reine, qui semblait témoigner au Roi une complaisance insolite, opposait à toutes les curiosités un visage impénétrable. En quelques jours, elle avait fait l'apprentissage de la dissimulation. Personne, dorénavant, pas même la Quentin, ne put se flatter de savoir ce qui occupait son cœur, ni seulement sa pensée. Pour elle, elle ne devait plus jamais entendre parler de Cardénio.

Quant au Roi, il allait beaucoup mieux, depuis son retour à Madrid. Chose inouïe, il montrait un visage souriant.

A quelque temps de là, une fête champêtre fut offerte aux Souverains par le duc de Pastrana, qui, en l'absence du marquis de Liche, remplissait les fonctions de grand veneur.

Cette fête fut magnifique. Un pavillon de brocart d'or était tendu entre de grands arbres qui se

dressaient au milieu d'une clairière, rafraîchie par des ruisseaux invisibles sous la mousse. Toutes les ramures environnantes étaient couvertes d'écureuils, de babouins, de perroquets, d'oiseaux des Iles et des Indes, au plumage moucheté de mille couleurs, qui semblaient sautiller et folâtrer parmi les branches. A la rencontre du Roi et de la Reine, s'avancèrent de jeunes enfants déguisés en faunes, en sylvains et en satyres. Puis, des jeunes filles, vêtues en nymphes et en bergères, servirent à Leurs Majestés une somptueuse collation.

En s'asseyant sur l'herbe, la Reine leva les yeux vers les arbres, et elle s'aperçut que les oiseaux et les écureuils, qui semblaient jouer dans les branches, y étaient liés par des rubans ou des cordons de soie multicolores. Les pauvres bestioles se débattaient, s'épuisaient en efforts cruels pour rompre leurs attaches.

A cette vue, la Reine se mit à pleurer, tout à coup, sans qu'on pût deviner le motif de ses larmes. Ce fut la dernière fois qu'elle pleura devant témoins.

ÉPILOGUE

Dix ans sont passés. Elle est Reine d'Espagne — et résignée. Elle a toute honte bue et aussi toute amertume. D'abord, elle a essayé, en honnête femme, d'aimer le Roi. Elle a voulu sincèrement être sa femme, rien que sa femme, sans influence politique, sans nul souci des ambitions et des intrigues de cour : tout cela l'écœure et l'ennuie. Mais, cet humble rôle, elle n'a même pas pu le remplir. Que faire avec cet homme, dont la conversation est nulle, les sentiments brutaux ou d'une violence farouche, ce chasseur, ce dévot, qui ne connaît que son chapelet et son fusil? On passe des après-dînées entières à jouer aux jonchets. On se couche à huit heures et demie, presque en quittant la table. Si, par hasard, on sort, c'est pour aller visiter des couvents, écouter les fades compliments des religieuses, manger, en grande cérémonie, une collation indigeste, et, — que ce soit chez les carmélites, les bénédictines ou les clarisses, — composée invariablement d'un chapon rôti et de confitures sèches. La belle débauche vraiment !...

Si effacée qu'ait voulu être la jeune Reine, cela n'a point désarmé ses ennemis. Ils ont pu la laisser tranquille, à de certains moments, quand le Roi semblait s'éloigner d'elle, ou lui marquer de la froideur. Au moindre revif de tendresse entre les deux époux, un retour offensif s'est produit infailliblement. On a fait courir le bruit que « la Française » aimait toujours Saint-Chamans, ce grand garçon, exempt aux Gardes du Corps, qui, lors de son mariage, l'avait escortée jusqu'à Saint-Jean-de-Luz. On a même supposé des lettres d'elle écrites à ce soudard, on les a publiées. Et la Reine Catholique, la nièce du Roi Très Chrétien, a dû descendre à cette indignité de se disculper dans une lettre également rendue publique. Cela n'a pas suffi. Pour la ruiner tout à fait dans l'esprit du Roi et la rendre odieuse aux Espagnols, on l'a accusée d'avoir voulu empoisonner son mari, de connivence avec la Quentin. C'est Vilane, l'ancien page du marquis de Villars, qui a monté l'accusation : il y a eu des arrestations, des perquisitions et des tortures, qui ont franchi le seuil de la chambre de la Reine et qui ne se sont arrêtées qu'à sa personne, non sans l'avoir menacée...

Après cette chose horrible, on lui a retiré ses derniers serviteurs français, — d'abord la Quentin, qu'on a chassée de la Cour, après lui avoir fait briser les poignets et les chevilles par le bourreau, — puis son écuyer privé, le sieur de Viremont, celui qui soignait ses chevaux anglais, et

enfin les cinq ou six femmes chargées de dresser son lit et de lui préparer ses repas. Elle n'a plus personne avec qui évoquer ses souvenirs d'enfance, parler la langue du pays natal, devenu d'autant plus cher que son pays d'adoption lui est plus ennemi.

Ému par ses supplications, le Roi lui a accordé, comme une insigne faveur, de garder auprès d'elle au moins une camériste espagnole élevée à Versailles et à Saint-Germain, — Clorinde Molina, une des filles de cette Maria Molina, qui avait été la première femme de chambre de la reine Marie-Thérèse. Cette jeune fille, à peine moins âgée que la souveraine, s'est beaucoup plu en France. Elle aime rappeler à sa maîtresse les fêtes auxquelles toutes deux assistèrent, et les personnes qu'elles connurent. Dès qu'elles sont seules, — en cachette, elles parlent français...

Or, cette année-là, les chaleurs étant exceptionnelles, la Cour s'était transportée de bonne heure au palais du Retiro. Les bassins, les eaux jaillissantes, les beaux ombrages des jardins entretiennent autour de la résidence royale un peu de fraîcheur. La Reine s'y ennuie moins et s'y trouve plus commodément que dans les chambres étouffantes et torrides de l'Alcazar. Quelquefois, dans la journée, elle va voir les oiseaux de la volière, ou, curieuse, elle s'introduit dans les nombreux ermitages qui environnent le château. Outre le grand couvent des Hiéronymites qui semble en défendre

la porte, ces pieuses retraites foisonnent aussi bien dans le parc que hors des murs du Retiro. Il y a là l'Ermite de Saint-Isidore, celui de Saint-Jean, de Saint-Bruno, de Saint-Paul, celui des Portugais... Comme l'Alcazar entouré, lui aussi, d'une ceinture de monastères, la maison de campagne des Rois Catholiques s'endort, chaque soir, dans une rumeur de prières et de cantiques... De tous ces dévots solitaires, celui que la Reine aime le mieux est l'Ermite des Portugais, vieux soldat qui s'est battu dans tous les pays du monde et même sur les galères de la Religion, — qui lui dépeint les villes étrangères, lui conte mille histoires, trouve toujours des paroles gracieuses ou plaisantes à lui dire, et qui, avant qu'elle parte, lui glisse dans la main toutes sortes de graines pour ses oiseaux, ou encore de l'anis bon à rafraîchir la bouche et à parfumer l'haleine.

Certains soirs, quand, d'aventure, le Roi la laisse seule, elle se divertit à jouer de la harpe dans une salle de musique très fraîche, qui se trouve entre la grande pièce d'eau et l'étang octogonal. Elle reste là toute la nuit, la joue appuyée contre les cordes du sonore instrument. Elle se grise de musique, et elle ne se décide à rentrer que lorsqu'elle tombe de sommeil et que, déjà, l'aube commence à poindre derrière les collines de Vallecas. Mais ces plaisirs sont rares. La Reine s'appartient si peu ! Ici même, à la campagne, elle est presque constamment en représentation.

***

Un soir du mois d'août, il était minuit passé, quand elle rentra de la salle de musique, après avoir joué de la harpe jusqu'à en pleurer de langueur, de détresse et d'énervement. Clorinde Molina, sa fidèle camériste, l'accompagnait, comme toujours.

De la chambre, où elles pénétrèrent, s'exhalait un air âpre et chaud. Cette pièce très grande, très haute de plafond, donnait sur les jardins. La Reine ne l'occupait que depuis quelques jours, à cause de ces chaleurs extrêmes. On avait écarté les rideaux des fenêtres et ouvert à deux battants la porte du balcon, de manière à produire un courant d'air. Mais pas un souffle ne faisait trembler la flamme des bougies. La nuit pleine de feux brûlait au dehors comme une herse chargée de cires ardentes et toutes proches.

Dans cette atmosphère embrasée, après cette orgie de musique, la Reine, malgré l'heure tardive, n'avait aucune envie de dormir. Elle s'assit à la turque sur un coussin de cuir, devant un plateau garni de sorbets et de boissons à la neige. A côté d'elle, sur un autre coussin, s'assit également Clorinde Molina, — sa « bonne Clo » comme elle l'appelait, — de même qu'elle appelait autrefois la Quentin « sa bonne Nicole », — uniquement par

besoin de tendresse, car cette Molina, vrai portrait de sa mère, n'était point toujours aimable.

Soudain, la Reine se souleva sur le coussin, et, avec un accent singulier, elle dit à la femme de chambre :

— Tu n'as pas entendu?... tout à l'heure, quand nous passions sous les charmilles du jardin, — comme un air de musique, modulé à mi-voix?...

— Oui, dit la Molina, je l'ai bien entendu aussi : c'est sans doute quelque galant qui donne une sérénade à une de vos dames !

La Reine secoua la tête :

— Je ne crois pas que ce soit cela ! Sûrement, c'est un air de *là-bas!...* un air qui me rappelle celui de *Proserpine* !... *Proserpine*, tu te souviens?... A Hendaye, en France, les comédiens !... Mon Dieu ! Comme il y a longtemps ! Comme tout cela est loin de moi !

Elle resta un instant à songer, les yeux vagues. Sans doute des choses douloureuses lui revenaient en mémoire. Puis elle étira ses bras, et elle prononça, d'un air accablé :

— Ne pas pouvoir seulement dormir ! Pas même oublier dans le sommeil !

La camériste ne répondait rien. Elle n'osait pas toucher à des sujets si périlleux.

Comme mue d'un caprice subit, sa maîtresse se redressa tout à fait en frappant dans ses mains :

— Ma bonne Clo, je t'en prie, apporte-moi mon coffret... Le coffret aux souvenirs !...

C'était une boîte d'argent ciselé, où la Reine conservait quelques petits bouquets desséchés, des fleurs cueillies jadis à Saint-Cloud ou à Fontainebleau, des miniatures de sa mère, de son père, du Roi son oncle, des lettres aussi... Il y en avait une surtout qu'elle aimait à relire, une lettre adressée par une amie à la marquise de Villars, l'ancienne ambassadrice de France à Madrid. Celle-ci la lui avait offerte, en partant, parce qu'il y était question de ses « jolis pieds », — « ces jolis pieds qui la faisaient si bien danser et marcher de si bonne grâce. »

Certes, ils étaient toujours aussi jolis ! Ils étaient même devenus plus délicats, à force d'être inutiles. Marie-Louise les contemplait, chaussés de légers souliers sans talons, comme ceux que portent les danseuses andalouses. Elle les faisait tourner au bout du bas de soie verte qui gaînait sa jambe. Et, tout en les caressant, elle gémissait :

— Oui, vraiment, à quoi me servent-ils?... A faire le tour de ma chambre et à m'aller mettre au lit !

Elle bondit d'entre les coussins, et, avec un air de jubilation factice et de défi, quelque chose de fiévreux, d'affreusement triste dans toute sa personne :

— Oh ! tiens ! dit-elle, il faut qu'ils me servent encore !... Je veux qu'ils dansent une dernière fois, mes pauvres petits pieds de recluse ! Je veux leur donner ce plaisir !... Clo ! ma bonne Clo ! Tu vas me

chanter une ritournelle de menuet, un passe-pied, une courante, ce que tu voudras !... Tu te rappelles?... Comme *là-bas*, quand je dansais devant le Roi...

La femme de chambre désapprouva cette fantaisie, la déclara tout à fait déraisonnable : « On entendrait sûrement ! Des gens accourraient au bruit ! Et quel scandale, à pareille heure !... »

— Tu verras, dit la Reine, je ne ferai pas plus de bruit qu'une souris.

— Madame, c'est impossible ! On nous entendra.

— Non, non ! Je le veux ! Habille-moi, comme pour le bal !

— Quelle folie ! Dans un instant, les ménines de service vont entrer pour renouveler les bougies.

Pourtant les bougies étaient encore très hautes sur les girandoles. Par les fenêtres ouvertes, des phalènes se précipitaient vers elles en tournoyant et en brûlant leurs ailes à la flamme toute droite.

Mais la Reine s'entêta. Il fallut que la camériste l'habillât des pieds à la tête, en grands atours. Puis elle sortit des écrins tout le trésor des bijoux. Elle lui arrangea dans les cheveux des poinçons de brillants et d'émeraudes, et, quand la parure fut terminée, elle se recula, d'un air admiratif, en s'exclamant :

— Qui donc disait que les émeraudes ne vont pas aux brunes?

—Chut ! fit la Reine. Pas de bruit !... Le bal commence.

Devant le miroir de sa toilette où elle se voyait du haut en bas, elle se leva, se redressa dans tout le faste de sa robe de cour, sa belle robe à la française, et, — tandis que la Molina, en sourdine, fredonnait quelques mesures de menuet, — avançant un pied, tournant sur l'autre, élevant ses bras en guirlandes, avec un navrant sourire, la Reine se mit à danser...

Et, tout en dansant, à la lueur des bougies, elle voyait se refléter, dans le cadre ovale du miroir, ses grands yeux mélancoliques, où brûlait toujours la même flamme inextinguible. Elle s'enchantait de la grâce de ses mouvements, des lignes souples de son corps resté juvénile, de son visage si passionné et si triste... Eh quoi ! Tant de beautés perdues ! C'en était donc fait de tous ses rêves !...

Mais, rompant la mesure de la ritournelle murmurée par la Molina, voici qu'une musique étouffée montait du jardin... La Reine qui, brusquement, s'était arrêtée de danser, prêtait l'oreille... Nul doute, cette fois ! c'était bien l'air de *Proserpine :*

Ma chère liberté, que vous aviez d'attraits !
En vous perdant, hélas ! que mon âme est atteinte
De douceur, de trouble et de crainte !

Avec sa robe de cour, ses émeraudes, ses perles tièdes sur sa gorge en sueur, la Reine courut au balcon... Un silence ! Plus rien que la noirceur du

ciel criblé d'étoiles, la respiration lourde des masses de verdures... Pourtant, il lui sembla que quelque chose remuait dans les ténèbres, au-dessous d'elle. Dans la clarté vive venue de la chambre, elle aperçut une corde attachée au balcon : sûrement, quelqu'un montait, un homme, —un homme qui reprenait à mi-voix l'air de *Proserpine* et qui, avec une inflexion d'une douceur et d'une tristesse infinies, soupirait dans l'ombre :

Faut-il vous perdre pour jamais?...

Stupeur ! cette voix ! C'était celle de Cardénio !... Quelle démence ! Il risquait la mort, la sienne, celle de la Reine !...

Éperdue, elle se retira du balcon en chancelant. Elle tomba, pâmée et blême comme une morte, dans les bras de la femme de chambre. Celle-ci, avec mille précautions, la laissa choir sur un fauteuil. Puis, précipitamment, elle ferma les fenêtres et, d'un souffle haletant, elle éteignit toutes les bougies...

***

Le lendemain, on pouvait lire, dans *La Gazette de Madrid*, les lignes suivantes : « *Hier soir, dans les jardins du Retiro, un gueux fut tué, d'un coup de pique, par un hallebardier de la garde wallonne, au moment où il tentait de s'introduire dans les appartements de la Reine. C'est sans doute un de ces*

mendiants qui viennent sans cesse importuner Sa Majesté, en jouant des airs français sous ses fenêtres, pour obtenir une aumône. — Don Tomás de Zumarraga, ancien majordome de M. le duc d'Ossone et actuellement corrégidor en cette Cour, a procédé, avec ses officiers, aux formalités d'usage. Après avoir fouillé le cadavre du criminel, on ne trouva rien sur lui qu'un couteau neuf et un ruban couleur de feu, produits probables de ses larcins. »

Quelques mois plus tard, la Reine mourait empoisonnée.

Lorsque je rendis à don Eduardo Z... le manuscrit qu'il m'avait prêté et d'où j'ai tiré les premiers épisodes de ce récit, j'eus soin de relire la notule collée derrière la page de garde par le gentilhomme navarrais, auteur de cette relation. La « lumière » qu'il nous y promet est-elle suffisante pour éclairer complètement toutes les parties de cette intrigue? Le lecteur en doutera probablement comme moi-même. On a beau rapprocher de ce journal les données fournies par la correspondance secrète du marquis de Villars avec le Roi, il est impossible d'arriver à des certitudes entières. Si certains faits ou certains personnages apparaissent avec toute la netteté désirable, il en est d'autres qui restent et qui, probablement, resteront toujours énigmatiques. Par exemple, saura-t-on jamais qui fut Cardénio? A-t-il payé de sa vie la constance de son amour, l'obstination de sa vaine poursuite, ou bien n'était-il qu'un instrument entre des mains scélérates?... En revanche, on s'explique sans peine la présence, entre les pages du manus-

crit, de ce ruban fané qui semblait servir de signet. Avant de le remettre à son actuel propriétaire, je retournai longuement entre mes doigts ce ruban couleur de feu, unique vestige de la tragédie que je viens de raconter et que l'auteur de la relation ne fait que suggérer. Le contraste m'apparaissait presque bouffon, à force d'être dramatique, entre la signification de cette relique et le ton si calme, si prosaïque du récit, entre les feuillets duquel je l'ai retrouvée : « Écrit à Pampelune, de ma main, ce 15e *jour de février* 1689, *en ma maison patrimoniale, derrière l'église cathédrale de cette ville, proche le rempart... »*

Après tout, c'est peut-être don Tomás de Zumarraga qui a raison et qui est un sage. Une histoire d'amour, à supposer même qu'il en ait soupçonné tous les tenants et aboutissants, ne lui a point semblé capable d'intéresser de bons esprits, ni par conséquent digne d'être racontée.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Prologue	3
Première partie	17
Deuxième partie	63
Troisième partie	123
Quatrième partie	173
Cinquième partie	243
Epilogue	293

CHARTRES. — IMPRIMERIE F. LAINÉ. 203.10.22

PQ
2603
E74C3

Bertrand, Louis
Cardénio

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 16 03 16 015 8